25e Année — N° 24 — 15 Décembre 1918

GENERAL LIBRARY
FEB - 4 1919
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
François de Curel	*La Comédie du Génie* (Acte I)	673
Ernest Lavisse	*Réflexions pendant la Guerre.* — I	702
Comtesse de Noailles	*Poèmes.* — I	709
André Chevrillon	*Parmi les Américains.* — II	716
Pierre Benoit	*L'Atlantide* (3e partie)	744
Arthur Chuquet	*Décembre 1812 : Le Retour de l'Empereur.* — II	774
Armèn Ohanian	*La Danseuse de Shamakha.* — I	800
Bernard Lavergne	*Conditions préalables d'une Société des Nations*	825
Colonel M	*L'Armée hellénique en Macédoine*	839
E.-G. Sée	*Les Animaux et la Guerre.* — II	847
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie* : Edmond Rostand	859
L. Houllevigue	*L'Inventaire du Sous-sol français*	876

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ 85bis

1918

A NOS LECTEURS

En 1918, la REVUE DE PARIS, *dont la diffusion n'a cessé de s'accroître, a continué de représenter avec éclat les différents modes de l'activité intellectuelle et littéraire. Ses sommaires ont réuni les noms d'Anatole France, Ernest Lavisse, Marcel Prévost, Lord Bryce, Porto-Riche, la comtesse de Noailles, Paul Adam, Abel Bonnard, Myriam Harry, Brada, Joseph Reinach, André Chevrillon, Fernand Vandérem, Joseph Conrad, Alberto Insua, Pierre Véber, Joseph Bédier, etc. A cette liste vient de s'ajouter, pour la clore brillamment, le nom de François de Curel avec une pièce inédite,* la Comédie du Génie, *dont le premier acte paraît dans ce numéro.*

L'accueil du public a consacré les résultats de notre effort. Il suffira de rappeler le succès obtenu par le Typhon, *cette œuvre puissante de* Conrad, *qui révéla aux lecteurs français, par l'excellente traduction d'*André Gide, *un écrivain illustre en Angleterre; par les* Souvenirs d'Anatole France, *par* Siona chez les Barbares, *de* Myriam Harry, *par* le Lion d'Arras, *de* Paul Adam, *par* l'Homme qui vendit son âme au Diable, *de* Pierre Véber. *On n'a pas oublié le retentissement des* Amours d'un Poète *où M.* Louis Barthou, *à l'aide de documents inédits, a si curieusement éclairé la vie sentimentale de Victor Hugo. Aucune contribution à l'histoire littéraire n'a produit cette année une aussi profonde impression.*

La REVUE DE PARIS *a eu le souci de présenter les multiples aspects du monde en guerre dans leur réalité psychologique et pittoresque comme dans leur complexité économique, sociale et politique. La guerre, nos lecteurs l'ont vue dans sa dure et tragique vérité : aux Éparges avec Maurice Genevoix, au fort de Vaux avec le capitaine Delvert, — et dans ses innombrables décors, aux ciels de Grèce, d'Italie et de France avec la 3e série des* Vagabonds de la Gloire, *de René Milan; en Lombardie et en Vénétie; à Corfou, avec les Serbes exténués; sur les fronts d'Égypte et de Palestine et jusqu'au Hedjaz. Dès que les événements l'ont permis, des récits d'un caractère déjà historique, ont été faits de certaines périodes ou de certains moments de cette guerre :* l'Année de Verdun, *par Joseph Reinach, le* P. C. de C. A. *où le lieutenant-colonel Marcel Prévost raconte l'offensive du Chemin des Dames, le* Siège de Maubeuge, *par le commandant Cassou; en pleine crise du printemps, Joseph Bédier analysait objectivement* l'Effort allemand, *avant de raconter les prouesses de* Nos aérostiers ; *le commandant Henri Michel se préoccupait de l'*Organisation de la Victoire, *tandis que d'autres articles étaient consacrés aux questions militaires les plus actuelles : les progrès de l'aviation, l'organisation de l'armée noire et de la nouvelle armée polonaise. Fr.-L. Schœll a montré les procédés de la propagande allemande; L. Massart la mentalité des intellectuels allemands, et Lord Bryce, d'une large vue philosophique, a dégagé les grandes lignes de ce conflit mondial.*

Hors des champs de bataille, cette guerre a provoqué des transformations formidables de plus en plus visibles : la REVUE DE PARIS *en a suivi les manifestations les plus caractéristiques : en Angleterre, l'enrôlement des femmes; en Allemagne, la détresse et la famine, annonciatrice de capitulation; en Russie, le désastre révolutionnaire, plus grave par le caractère spécifique de l'*Ame russe ; *en France, des signes répétés de vitalité tenace ou de résurrection : activité des pêcheurs et patrouilleurs; transformation de Grenoble et de sa région; enrichissement de Rouen et de son port; enfin les Américains, magnifiquement décrits par André Chevrillon, galvanisant Brest et l'extrême Bretagne.*

Les problèmes politiques, eux aussi, ont été étudiés avec un souci aussi constant d'actualité et d'efficacité. Nous rappellerons seulement les magistrales études d'Auguste Gauvain sur les problèmes italiens et yougo-slaves, celles de Charles Loiseau, de Jules Chopin, — et les deux retentissants articles récemment parus sur la Politique de Benoît XV.

Voici maintenant que se posent les redoutables problèmes de l'après-guerre : un monde nouveau à construire sur les débris de l'ancien. La REVUE DE PARIS *n'a pas attendu les événements actuels pour attirer sur ces questions l'attention de ses lecteurs : les* Lettres sur la Réforme gouvernementale, *l'étude sur* l'Avenir de Paris, *les articles scientifiques de L. Houllevigue sont l'amorce d'études que les mois prochains verront paraître. Nombreux ont été les articles consacrés à notre domaine colonial et particulièrement à l'Afrique du Nord, prolongement de la France : F. Chudeau a montré les ressources de l'A. O. F. G. Mercier, l'œuvre des indigènes nord-africains pendant la guerre; V. Piquet, les premières réformes, récompense de leur loyalisme, — cependant qu'en des pages profondes et colorées*

(Voir suite page 3 de la Couverture.)

LA COMÉDIE DU GÉNIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET HUIT TABLEAUX

FÉLIX DAGRENAT.	ARMANDE.
BERNARD DAGRENAT.	BERTHE.
PELAUD.	ALICE.
PÈRE EBERHARDT	MADAME DAGRENAT.
PERGAIN.	MATHILDE GODINET.
MÉRU.	CÉLINE.
DON JUAN.	LA DUCHESSE DE BEAUGENCY.
UN MOINE.	HILEGARDE.
ATHANASE.	CATHERINE.

CÉLIMÈNE. - JOSÉPHINE. - ROSALIE.

Le premier acte se passe vers l'année 1895.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

ARMANDE, BERTHE.

Salon très élégant dont les fenêtres ouvrent sur une large avenue aux environs de l'Arc de Triomphe. Armande, étendue sur une chaise longue, lit une brochure. Entre son amie Berthe.

ARMANDE, *très surprise.* — Comment, toi !... Et ta répétition?...

BERTHE. — En ce moment on répète sans moi... L'auteur m'a repris mon rôle... Il me trouve décidément trop jeune et trop jolie...

(*Échange de sourires pointus.*)

ARMANDE. — Tu étais très mauvaise?

BERTHE. — Oui... Ce n'était pas du tout pour moi... Dis donc, quel triomphe hier soir, et ce matin, quelle presse !... Tu dois être contente !... J'ai ragé de ne pas pouvoir aller t'applaudir, mais pas moyen de quitter le théâtre avant minuit : je suis du dernier acte. On dit que c'est charmant !

ARMANDE. — Exquis !... Et quels vers !... Par moments, la salle, dans l'attente d'une rime impossible, ne respirait plus... et puis la rime venait se poser au bout du vers comme un oiseau moqueur sur le nez d'un pape, et alors c'étaient des rires !... Tu connais le sujet?

BERTHE, *riant*. — Depuis ma tendre enfance... Cela traîne dans tous les livres de contes.

ARMANDE. — Pas avec un style et des détails pareils !... La scène pendant laquelle le prince entre chez moi par la fenêtre, au milieu de la nuit, a produit un rude effet...

BERTHE. — Tu prends le prince pour un voleur et tu lui tends ton collier de perles dans l'espoir d'assouvir sa rapacité...

ARMANDE. — C'est cela... Sans toucher au collier il me regarde d'un certain air... mes doigts s'ouvrent lentement et laissent tomber le collier... alors le prince me baise la main. Là-dessus le public a marché, je t'en réponds !...

BERTHE. — D'abord il suffit qu'un inconnu entre par la fenêtre chez une belle dame, pour que le public soit conquis... je me demande pourquoi...

ARMANDE. — Parce que l'amour qui viendra se fourrer entre ces deux êtres sera vraiment né de la fantaisie et du hasard, et, aux yeux du public, voilà une origine qui double le prix de l'amour. Moi-même, lorsque j'étais au Conservatoire et que je me représentais les belles attitudes de mes futurs grands rôles, j'avais des visions de jeune fille à sa fenêtre, les bras tendus vers le ciel, offrant sa poitrine à l'amour, comme s'il allait venir sur l'aile des brises qui emportent les pétales de fleurs, les plumes de tourterelles et toutes les romanesques poussières dont les poètes meublent le royaume des papillons.

BERTHE. — Moi, pendant mon temps de Conservatoire, j'ai eu sur l'usage des fenêtres des notions plus réalistes. J'habitais alors un vilain quartier et n'avais qu'à lever les yeux pour apercevoir aux fenêtres les têtes de celles qui adressent à la rue des œillades que le passant désœuvré appelle assassines...

ARMANDE. — Et qui sont plutôt des regards d'assassinées. Ce que tu dis là me rappelle une phrase de mon rôle... Je suis auprès de la fenêtre et montrant la rue au prince que j'aime déjà follement, bien

que m'obstinant à le prendre pour un brigand, je m'écrie à peu près ceci : « Je vous ai donné mon âme, vous voilà maître de ma vie, et vous m'êtes plus inconnu que ce passant... » (*Elle a déclamé ces mots près d'une fenêtre, avec l'accent que comporte la situation, tandis que son geste s'arrêtait sur un promeneur quelconque. Elle s'interrompt en riant de bon cœur.*) Regarde le monsieur, sur le trottoir d'en face. Il a pris cela pour lui et croit que je l'appelle. (*Riant de plus belle et parlant vers la rue.*) Oui, mon bonhomme, c'est pour toi !... Tu me trouves à ton goût?... Si tu peux monter?... Mais comment donc !...

BERTHE. — C'est qu'il vient, ma chère !

ARMANDE. — Ma foi, qu'il vienne !... Il a tout à fait bon air, ce monsieur... (*S'adressant à la rue avec son plus engageant sourire.*) Courage, petit ami !... Des femmes comme nous, faudrait n'avoir pas dix francs dans sa poche...

BERTHE. — Chiche !... Il est dans la maison... Nous voilà propres !...

ARMANDE. — Deux contre un : que craignons-nous?... Je te promets qu'il sortira d'ici ayant perdu le goût de monter chez les dames qui invoquent l'amour par la fenêtre... (*Se dirigeant vers la porte.*) Je vais ouvrir avant qu'il ne sonne, parce que tout de même ses explications à ma femme de chambre pourraient paraître embrouillées.

(*Elle sort laissant la porte entr'ouverte. On entend à l'extérieur un éclat de rire et des répliques qui s'échangent. Puis paraît Félix introduit par Armande.*)

SCÈNE II

ARMANDE, BERTHE, FÉLIX, PUIS ROSALIE.

ARMANDE. — Je te présente notre conquête. (*A Félix.*) Au moins dites votre nom... Le prénom seulement, bien entendu.

FÉLIX. — Félix.

ARMANDE, *présentant Berthe.* — Voici mon amie Jeanne.

FÉLIX, *goguenard.* — Ah vraiment !...

ARMANDE. — Quant à moi, je me nomme Amélie.

FÉLIX. — En êtes-vous bien sûre?

ARMANDE. — Si je suis sûre de mon nom?

FÉLIX. — Oui. Vous ressemblez tellement à une femme que je rencontre parfois...

ARMANDE. — Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela?

FÉLIX. — Rien. Mais votre amie ressemble étrangement à une

personne dont les traits me sont également familiers... La réunion de ces deux ressemblances a de quoi surprendre.

ARMANDE. — Vous êtes de ces gens qui voient des ressemblances partout !

FÉLIX, *froidement*. — C'est probable, car j'en arrive à me persuader que voici à ma droite mademoiselle Armande, du Théâtre-Français, et à ma gauche mademoiselle Berthe Noly, des Variétés.

ARMANDE, *à Berthe*. — Pincées !... Les rieurs sont pour le monsieur.

BERTHE, *à Félix*. — Vous allez beaucoup au théâtre?

FÉLIX. — Oui, justement, beaucoup... et n'y serais-je allé que rarement, je vous aurais pourtant reconnues... N'êtes-vous pas celles dont les *Femina* et les *Vie Heureuse* ne cessent de nous offrir l'image sous tous les costumes?... Et avec des visages aussi répandus que celui de Carnot vous entreprenez de charrier un garçon que rien ne dénonce comme un type idiot !... Et quelle bourde prétendiez-vous me faire avaler?... Que vous êtes deux donzelles pêchant à la ligne sur le trottoir?... (*Regardant autour de lui.*) Et cet appartement, faut-il que je le prenne pour un garni à vingt francs par mois?...

ARMANDE. — Vous démontrez on ne peut mieux combien je serais sotte si toute cette belle invention venait de moi.

FÉLIX. — De qui vient-elle?

ARMANDE. — De vous, qui avez attrapé au vol un bout de rôle que je récitais à mon amie.

FÉLIX. — Le doigt braqué sur moi !

ARMANDE. — Par hasard !

FÉLIX. — Lorsque vous m'avez vu mordre à ce hasard ne pouviez-vous me détromper?... Un petit mouvement de tête de droite à gauche, et un autre de gauche à droite, m'auraient calmé. Les avez-vous faits?

ARMANDE. — Hé, m'en avez-vous laissé le temps?...

FÉLIX. — Vous avez trouvé celui de hocher la tête de haut en bas et de bas en haut, ce qui signifiait : « — Hardi, mon gars, la route est belle !... »

ARMANDE. — Mon Dieu, monsieur, puisque vous y tenez, oui, j'ai cédé à la tentation de m'amuser de votre imprudence, sans songer que la mienne dépassait de beaucoup la vôtre.

(*Entre une femme de chambre.*)

ROSALIE. — Une lettre qu'on apporte pour mademoiselle Noly.

BERTHE, *prenant la lettre, examinant l'enveloppe*. — De mon théâtre... Très pressée...

ROSALIE. — Le porteur attend la réponse... Il est d'abord allé chez mademoiselle... On l'a renvoyé ici.

BERTHE. — De mon auteur... (*Lisant.*) « Chère amie, j'ai commis une grosse faute en vous retirant le rôle, et je m'en aperçois dès la première répétition. Reprenez-le. Vous auriez mauvaise grâce à punir un homme qui reconnaît humblement son tort. Si vous êtes libre cet après-midi, venez tout de suite... Pas un instant à perdre, nous passons dans trois jours. »

ARMANDE. — Voilà où il montre le bout de l'oreille... Dans trois jours !... Les recettes ont baissé... A tout prix il faut une pièce nouvelle... Entre toi qui seras mauvaise et ta remplaçante qui ne saurait même pas son texte, le choix s'impose...

FÉLIX, *à Armande.* — Il me semble qu'entre artistes on ne mâche pas les mots ! Moi qui me figurais que les âmes ne peuvent être sincères sous des visages peints et dans des décors trompeurs !

ARMANDE. — Il n'y a pas d'endroit où l'on se dise ses vérités plus crûment que dans les coulisses, pour la bonne raison que la pensée du public nous est toujours présente. Il donne le soir de cruels démentis aux compliments frelatés du matin. Alors nous nous dispensons d'en faire. (*A Berthe.*) Que décides-tu?

BERTHE, *à Rosalie.* — Dites que j'arrive...

ROSALIE. — Bien, mademoiselle. (*Elle sort.*)

ARMANDE. — Par qui t'avait-on remplacée?

BERTHE. — Yvonne Carrelet : un emplâtre !...

ARMANDE. — Elle descendra l'escalier pendant que tu le monteras, car on attend ta réponse pour la renvoyer.

BERTHE. — La rencontre promet d'être amusante : pourvu que je ne la manque pas !... Bonsoir !... Je te laisse en bonne compagnie !...

ARMANDE, *qui ne pensait plus à son hôte, riant.* — Ah diable !...

SCÈNE III

ARMANDE, FÉLIX.

FÉLIX. — Puis-je, sans indiscrétion, demander quelle est la phrase, jetée au vent, qui m'est tombée sur le nez?

ARMANDE. — Une phrase de mon nouveau rôle... (*Récitant.*) « Je vous ai donné mon âme, vous voilà maître de ma vie, et vous m'êtes plus inconnu que ce passant... »

FÉLIX. — Moi qui passais, j'ai reçu à la fois la phrase, et un sourire... Oh ce sourire ; quelle humiliation !...

ARMANDE. — Qu'y avait-il de blessant dans mon sourire?...

FÉLIX. — Il signifiait que j'ai la tournure d'un individu ridicule,

dont on va se payer la tête et qu'ensuite on poussera dehors... N'est-ce pas dans cette intention que vous m'avez appelé?

ARMANDE. — Oui, je l'avoue... Mais en même temps, si vous aviez eu la tournure d'un grotesque je ne vous aurais pas laissé pénétrer chez moi... Avec un manque absolu de logique, je vous ai accueilli sur votre bonne mine... Mon projet s'est trouvé combattu par mon goût... Vous êtes trop intelligent pour ne pas avoir constaté que chez nous autres femmes il en est souvent ainsi, et vous avez l'esprit assez large pour admettre que cela se produise à vos dépens.

FÉLIX. — Cela pourrait aussi bien être à mon profit.

ARMANDE. — Sans doute... Mais si je vous accorde beaucoup d'esprit, c'est pour ne l'avoir pas cru... Un homme vulgaire aurait pensé : « Voilà une actrice qui ne sait que faire de sa journée... Une aventure n'est pas pour lui déplaire... Le hasard, ma figure aidant, m'enferme avec elle... Hé ! Hé ! Qui sait?... » Mais vous êtes au-dessus de banalités pareilles...

FÉLIX. — Pardon, je les ai pensées avant tout, et les ai repoussées avec horreur.

ARMANDE, *légèrement piquée.* — Je dois probablement prendre cela pour un compliment?...

FÉLIX, *poursuivant son idée.* — Oui, mademoiselle, avec horreur !... Ne vous ai-je pas dit que je vais beaucoup au théâtre? En ce moment, ce n'est pas à mademoiselle Armande que je crois parler... Vous êtes Phèdre, Sylvia, Juliette, Camille...

ARMANDE, *riant.* — On ne badine pas avec Camille !...

FÉLIX. — A moins qu'on ne s'appelle Musset.

ARMANDE. — Si tout le monde était de votre avis, je n'aurais plus qu'à maudire l'existence, car une fois débarbouillée de mon fard, je suis, comme vous en faites l'expérience, très disposée à rire...

FÉLIX. — Vous êtes la première actrice à laquelle je parle, je n'étais pas préparé à découvrir que les sentiments des grandes héroïnes se tartinent sur vos âmes comme le fard sur vos joues.

ARMANDE. — Quel malheur, je vous enlève une illusion et perds en même temps un amoureux ! Car je vois que vous étiez un de ces enthousiastes à la flamme desquels le souffleur se rôtit le dos, et qui, s'ils me rencontraient dans la rue, sans rouge, ni perruque, ni rembourrage, ni beaux vers sur les lèvres, seraient stupéfaits d'apprendre que la petite femme qui les coudoie, c'est Armande.

FÉLIX. — Je ne suis pas de ceux-là, puisque j'ai su vous découvrir hors de vos déguisements. Quant à de l'amour, j'ignore si j'en

ai ressenti pour vous, mais je puis vous jurer que vous avez souvent occupé ma pensée.

ARMANDE, *aimablement.* — Voilà une expression bien vague !...

FÉLIX. — Avez-vous l'esprit porté à la rêverie?

ARMANDE. — Si je rêve toute éveillée?... Non, certes, je n'en ai pas le temps !...

FÉLIX. — Moi, je n'ai pas de carrière et pour passer le temps je lis beaucoup. Quand je suis rassasié de lectures, qu'est-ce que je deviendrais si mon imagination n'était pas là pour me distraire?... Grâce à elle, heureusement, j'ai à ma disposition une existence de contrebande qui s'enroule autour de mon existence vraie et en masque l'indigence. Je passe l'automne chez mes parents qui habitent une ville de province. Les événements y sont rares, et c'est là surtout, pendant mes longues promenades, que mon imagination trotte avec autant d'ardeur que mes jambes. Je me rappelle qu'il y a deux ou trois ans ma rêverie favorite était que j'avais écrit une admirable comédie. Les sociétaires du Théâtre-Français la recevaient par acclamations, et au moment où, ivre de ce premier succès, je sortais de la salle du Comité, une femme s'élançait vers moi... C'était vous !... L'administrateur, certain d'avance que ma pièce serait reçue, vous l'avait donnée à lire... Vous en désiriez jouer le principal rôle et me le disiez avec un accompagnement d'éloges qui m'allaient au cœur... Cette vision me hantait avec une singulière persistance. Souvent, au soleil couchant, je me promenais sous les marronniers de l'Esplanade. Autour de moi tombaient, en se balançant, les éventails de feuilles jaunissantes, et le moindre coup de vent déchaînait un bombardement de marrons qui ricochaient sur les grosses branches avec des toc toc sonores, avant de claquer sur le sol. Tout à coup, sortant de la brume vous vous avanciez vers moi, souriante et complimenteuse. C'était chaque soir, sous la morne futaie, l'heure étincelante !...

ARMANDE. — Allons, je vois que vous avez, au fond d'un tiroir, une comédie que vous viendrez me lire demain.

FÉLIX. — Non, vraiment, mes tiroirs sont vides. Et puis, ne croyez pas que, dans mes divagations, je sois exclusivement auteur dramatique. On ne sort pas de la réalité pour ne se donner qu'une corde à son arc. Mais, que je sois écrivain, homme d'État, général ou simplement jeune mâle, mes entreprises sont toujours conduites avec une sûreté merveilleuse jusqu'au dénouement le plus brillant.

ARMANDE. — Ravie d'apprendre qu'au milieu des hautes situations que vous occupez, vous condescendez parfois à être un jeune

mâle des plus brillants. Ceci m'amène à vous poser une question : lorsque vous avez cru que je vous faisais signe de monter, m'aviez-vous reconnue?

FÉLIX. — Oh, non !... C'est en me trouvant nez à nez avec vous, à la porte de l'antichambre, que j'ai eu peine à retenir un cri de surprise.

ARMANDE. — Ainsi voilà un garçon lettré, raffiné, qui, sur l'apparence d'un geste prometteur, se précipite vers une femme de la catégorie la plus basse !

FÉLIX. — Pas un instant je ne vous ai prise pour ce que vous dites...

ARMANDE. — N'importe ! Cette façon de vous mettre à la discrétion d'une inconnue détonne un peu avec le reste.

FÉLIX. — A quoi la rêverie s'accroche-t-elle mieux qu'à la silhouette, à peine devinée, d'une inconnue?

ARMANDE. — Allons, mon beau monsieur, n'essayez pas de me soutenir que vous n'êtes pas un coureur de femmes !...

FÉLIX. — Il y a coureurs et coureurs... J'en suis un, mais de l'espèce qui pense que la chute d'un jupon sur deux petits pieds nus ne vaut pas l'arrachement du voile qui dissimule les secrets ressorts d'une conscience humaine.

ARMANDE. — Le déballage a toujours passé pour une opération qui ne manquait pas de charme, mais je n'avais pas encore entendu parler d'aller chez les filles pour déballer leur âme.

FÉLIX. — C'est pourtant un moment délicieux que celui où on fait rendre à une âme endurcie par les outrages la triste petite musique dont elle est capable.

ARMANDE. — Vous êtes un naïf si vous croyez qu'une femme dont vous achetez le corps va mettre à nu ses sentiments aussi prestement que ses jambes.

FÉLIX. — Je sais à merveille qu'une sorte de point d'honneur la détourne de livrer ce qu'on ne peut palper. Mon point d'honneur, à moi, est d'obtenir ce qu'elle prétend se réserver. Sans beaucoup de peine j'y parviens. Elle ne se doute pas, la martyre, de l'énorme pouvoir que pour quelques francs, son client d'une heure acquiert sur elle. Elle a cligné de l'œil. Cela signifiait : « Viens, je te loue trente centimètres carrés d'épiderme. » Mais cela veut dire aussi : « Je suis déchue et j'ai bu toutes les hontes ! » Ne voyez-vous pas quelle brèche un pareil aveu ouvre dans son armure morale?... Si le visiteur n'y glisse pas un regard curieux...

ARMANDE. — C'est qu'il court au plus pressé... Est-ce tant pis pour lui?... La psychologie dont il se prive est si peu de chose !...

FÉLIX. — Il n'y a pas de petite psychologie pour un amateur !...

ARMANDE. — Drôle de type qui achète les poupées pour en vider le son !...

FÉLIX. — Vider le son d'une poupée est l'acte d'un butor... On fait craquer une couture et la peau se vide... Moi, j'explore ma poupée en artiste... Je suis devant une déchéance doublée d'une misère... Excellente occasion pour témoigner de la pitié, mais une pitié qui, pour ne pas blesser, a soin de paraître insouciante... Vu les circonstances, il est si facile d'y mêler un peu d'enjouement, avec un brin de lubricité.

ARMANDE. — Oui, vous jouez à celle que vous appelez une martyre la comédie de la pitié !

FÉLIX. — Je fais servir à mes desseins une pitié très réelle, et, en admettant que je force un peu la note, je n'en deviens pas moins le bienfaiteur de la malheureuse à laquelle je m'adresse. Habituée à être la proie des brutes, elle est surprise et ravie de l'intérêt que je lui témoigne.

ARMANDE. — Donnant, donnant... Spectacle pour vous, consolation pour elle.

FÉLIX. — Dame, écoutez, ce n'est pas en apôtre que je vais chez les filles !...

ARMANDE. — Et tout en cueillant le grossier plaisir qui fait l'objet du marché, vous exécutez l'amusant cambriolage d'une âme, plaisir que vous ne payez pas !

FÉLIX. — Appelez-moi voleur, tout de suite !

ARMANDE. — Tout bonnement auteur dramatique. Oui, je jure que vous l'êtes !... J'ai travaillé avec les plus grands de notre époque, et je fréquente beaucoup ces messieurs. Les qualités d'esprit que j'ai observées chez tous, grands et petits, je les retrouve en vous. Goût de l'observation ; manie d'intervenir dans les affaires du prochain avec des moyens de comédie ; lorsqu'on cause, recherche de l'effet à produire sur l'interlocuteur, effet qu'on se fera largement payer en émotions et confidences. Vos rêveries même sont d'accord avec moi pour vous proclamer auteur dramatique, puisque votre esprit produit à jet continu des fragments de drames.

FÉLIX. — Au fait, vous avez raison ! A force de bâtir des scènes dont je suis le héros, j'ai acquis, sans y faire attention, une véritable pratique du métier d'auteur. Il ne me reste plus qu'à prendre la plume et à condenser sur le papier les dialogues qui se pressent dans mon cerveau.

ARMANDE, *riant*. — C'est cela. Courez vite écrire une comédie, et dans deux mois revenez me la lire.

FÉLIX. — C'est me faire spirituellement observer, mademoiselle, que vous m'avez assez vu. Je vous remercie pour ce charmant après-midi. Peut-être vous dois-je mieux qu'un remerciement : de la reconnaissance. J'étais las de l'existence inutile que je menais. Je sentais en moi une force créatrice et cherchais en vain le moyen de la dépenser : vous me l'indiquez.

ARMANDE, *souriant*. — Décidément cet entretien aura des suites !...

FÉLIX. — N'en doutez pas !... Au collège, le pressentiment que je deviendrais un homme illustre me poursuivait déjà. Je vais tâcher de lui donner raison.

ARMANDE. — Et en attendant, aurai-je le plaisir de vous revoir?

FÉLIX. — Lorsque vous jouerez, laissez errer votre regard sur les spectateurs de l'orchestre. Il rencontrera peut-être le mien.

ARMANDE. — Monsieur Félix, je ne connais que votre prénom. C'était bien lorsque je contrefaisais la grue, mais à présent que j'ai repris mon état civil, ne serait-il pas juste de me renseigner sur le vôtre?

FÉLIX. — Très juste !... Malgré cela, souffrez que je parte sans dire mon nom. J'ai une excellente raison pour le tenir secret.

ARMANDE. — Quel genre de raison?

FÉLIX. — C'est un moyen de comédie ! Au revoir.

(*Il sort en riant.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Chez Félix. Grande salle, modestement meublée, servant à la fois de salon, cabinet de travail et bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLIX, JOSÉPHINE.

(*Félix écrit à son bureau. Entre Joséphine, bonne à tout faire, d'âge mûr.*)

JOSÉPHINE, *tenant à la main une carte de visite*. — Monsieur, encore un !...

FÉLIX, *sans cesser d'écrire*. — Un quoi?

JOSÉPHINE. — Journaliste !...

FÉLIX. — Ah, zut !...

JOSÉPHINE. — C'est le douzième de ce matin !... Tout ça pour une comédie !...

FÉLIX. — Comment s'appelle-t-il?...

JOSÉPHINE, *consultant la carte.* — Pelaud... Julien Pelaud... du journal *l'Intolérant.*

FÉLIX. — Oh ! oh ! Très important !... Faites entrer.

(*Joséphine disparaît et presque aussitôt après, introduit Pelaud.*)

SCÈNE II

FÉLIX, PELAUD.

PELAUD. — Pardon, monsieur, de vous déranger...

FÉLIX, *très cordial.* — Du tout, du tout !... Je vous appartiens... Vous venez de la part de *l'Intolérant*?

PELAUD. — Oui. Hein notre critique vous en a-t-il fait un bon article !...

FÉLIX. — Et beau !... J'adore *l'Intolérant.* Jusqu'à son titre, si français d'allure !...

PELAUD. — Je viens recueillir vos impressions... C'est la première fois que vous affrontiez le public et il est intéressant de savoir comment vous avez réagi à son contact.

FÉLIX. — J'ai été extrêmement satisfait de la répétition générale. La première a été un peu moins chaleureuse.

PELAUD. — Il en est toujours ainsi lorsqu'il s'agit d'œuvres élevées. La répétition générale se donne devant des littérateurs et des artistes... On comprend tout, on pardonne tout, hormis le manque de talent. Les spectateurs de la première sont déjà plus portés à s'amuser, ils réclament de l'action, beaucoup d'action... Du reste, vous en avez mis assez pour leur goût, car ils ont salué votre nom par des clameurs enthousiastes... Enfin, vous êtes content?

FÉLIX. — Je serais difficile...

PELAUD. — Je vais être très indiscret... Qu'éprouvez-vous?... Est-ce de l'ivresse?... une sorte de griserie physique, d'excitation joyeuse?... Ou bien êtes-vous profondément, gravement orgueilleux, comme il est naturel que le soit un homme qui, du jour au lendemain, se trouve porté au premier rang des écrivains?

FÉLIX. — Je ne suis ni grisé ni orgueilleux, et vous m'en voyez navré.

PELAUD, *riant.* — Ah ! Ah ! C'est assez drôle !... Vous dites content, navré...

FÉLIX. — Ravi du public, furieux contre moi-même. Je m'en veux de ne pas ressentir les célestes transports auxquels je m'attendais en cas de réussite. Je suis dans mon assiette ordinaire, et cette

expression qui, au physique, témoigne d'un heureux état de santé, devient, si on l'applique au moral, le symbole d'une platitude de pied. Tenez, au sortir de la répétition générale, je me suis arraché aux félicitations de vos confrères pour sauter dans un sapin et rentrer ici où me réclamait la correction des épreuves... Ma cuisinière...

PELAUD, *prenant des notes.* — La personne qui m'a ouvert la porte?

FÉLIX. — Elle-même. Après avoir servi douze ans chez une de mes tantes qui est morte, elle est entrée chez moi, où elle compose tout mon personnel.

PELAUD, *notant sur son calepin.* — Échantillon fossile de la race des serviteurs fidèles.

FÉLIX. — Eh bien, elle avait assisté à la répétition générale et rentrait ici rissolante d'exaltation. Elle me trouve en bras de chemise, paperassant, gribouillant, raturant. A la place d'un archange couronné de lauriers, elle contemple un chieur d'encre !... A cette vue, la voilà saisie d'une indignation vraiment comique. Pour un peu, elle aurait jeté au feu mes épreuves... Elle trépignait devant moi avec de haletantes exclamations : « Quoi !... Quoi !... Comme tous les jours !... Ah, ma foi, c'est bien la peine !... C'est bien la peine !... » J'ai ri, mais...

PELAUD, *achevant de noter.* — Excellent !... Excellent !... Depuis qu'un professeur de rhétorique s'est avisé de raconter à ses élèves que Molière lisait des pièces à sa cuisinière, le lecteur adore les histoires d'auteurs dramatiques s'extasiant sur les reparties de leurs gens. On a lu partout que vous n'aviez rien publié avant la pièce d'hier, mais vous possédez sans doute un monceau d'œuvres inédites, car votre style a une souplesse, une couleur qui ne s'acquièrent que par une longue pratique.

FÉLIX. — J'ai accompli le prodige de parvenir du premier coup aux qualités que vous m'accordez. *Le Tombeau vide* est ma première tentative.

PELAUD. — Vous l'avez écrite depuis peu de temps?

FÉLIX. — Quatre mois... Aussitôt après l'avoir terminée je l'ai déposée chez le concierge du théâtre Scribe, ignorant que M. Perrotin, le directeur, ne commande ses pièces qu'aux auteurs célèbres et ne lit, sous aucun prétexte, celles des débutants.

PELAUD. — Et il a lu la vôtre?

FÉLIX. — Non, mais son regard étant tombé sur la couverture de mon manuscrit il m'a, par petit bleu, annoncé qu'il recevait ma pièce.

PELAUD. — Oh ! Oh !

FÉLIX. — Il avait lu ces mots : *Le Tombeau vide*... Or le matin même le ministre lui avait promis la croix, à condition que pour justifier sa nomination, il monterait une œuvre littéraire. Devant *le Tombeau vide*, il s'est écrié : « — Avec un titre pareil, si ce n'est pas littéraire... »

PELAUD. — Très joli !... La vérité c'est que vous avez eu la chance de tomber sur un jour où il était de bonne humeur.

FÉLIX. — Perrotin m'a juré qu'il n'avait pas lu mon œuvre, avant de la recevoir et que, pendant ma lecture aux artistes, il avait été agréablement surpris en constatant que cela se laissait écouter.

PELAUD, *s'empressant de noter*. — Il a dit : se laissait écouter?

FÉLIX. — Ma foi oui.

PELAUD. — Peut-on vous demander votre âge?...

FÉLIX. — Vingt-huit ans.

PELAUD. — D'ordinaire les vocations n'attendent pas si tard pour se déclarer. Qu'est-ce qui a subitement déclenché la vôtre?

FÉLIX, *riant*. — Ah ! c'est une bonne histoire !

PELAUD, *prenant son crayon*. — J'écoute !...

FÉLIX. — Vous viendrez me la demander après ma dixième pièce.

PELAUD, *brandissant son crayon*. — Tout de suite!... Nous disions donc?...

FÉLIX. — Jamais de la vie !...

SCÈNE III

FÉLIX, PELAUD, ARMANDE.

ARMANDE, *elle entre en bousculant Joséphine qui cherche à lui barrer la porte*. — Armande, de la Comédie-Française... Allez lui dire mon nom, et vous verrez !... (*Apercevant les deux hommes*.) Expliquez donc à cette enragée qui veut me mettre à la porte... (*Stupéfaite devant le visage de Félix*.) Oh !... Oh celle-là, par exemple !... Non, c'est trop fort !... Mon passant !... Le cambrioleur d'âmes !... Le rêveur aux marrons !...

FÉLIX, *riant*. — Auteur du *Tombeau vide* !

PELAUD, *flairant une anecdote, à Armande*. — Vous connaissiez donc monsieur?...

ARMANDE. — Vous ici, Pelaud !... Ah non, mon ami, rentrez votre crayon et fichez le camp...

PELAUD. — Une bonne fois, expliquons-nous... Qu'avez-vous contre moi?

ARMANDE. — Pendant ma première année de Conservatoire, un après-midi que je répétais chez Antoine dans l'atelier de la rue Blanche, rappelez-vous ce que vous avez dit.

PELAUD. — Est-ce que je sais, moi !

ARMANDE. — Le matin, Antoine avait reçu de Rothschild une bourriche de gibier et il s'inquiétait de rendre la politesse. Vous avez conseillé : « — Mettez Armande dans une bourriche, et envoyez-la-lui !... » Fichez-le camp ! Fichez-le camp, misérable !

FÉLIX, *riant à Pelaud.* — Ne lui résistez pas, elle vous assassinerait.

PELAUD. — Je reviendrai...

FÉLIX, *poussant amicalement Pelaud dehors.* — Oui, c'est entendu, après la dixième pièce ! (*Pelaud disparaît.*)

SCÈNE IV

FÉLIX, ARMANDE.

ARMANDE, *riant.* — Quelle chance que cette vieille histoire me soit revenue à l'esprit !... Elle nous délivre de ce raseur et je puis m'extasier devant vous !...

FÉLIX. — Devant votre œuvre !...

ARMANDE. — Oh ! que je suis heureuse !... Répétez-le !...

FÉLIX. — Hé oui !... Je ne songeais pas plus à écrire des comédies qu'à m'aller jeter dans un puits... C'est vous, avec une phrase...

ARMANDE. — Une phrase !... Quel pouvoir !...

FÉLIX. — Oui, je vous jure, au moment où vous m'avez révélé que j'étais auteur dramatique, vous avez fait sauter un barrage qui retenait captive une source prête à jaillir... L'eau morte est devenue le torrent aux mille clameurs, aux cascades bondissantes, que rien n'arrêtera plus.

ARMANDE. — En effet, pendant que je vous exhortais à aller écrire une pièce, je me rappelle que vos yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

FÉLIX. — C'est qu'ils contemplaient l'avenir !... J'aurai la maîtrise de mon art... j'entraînerai les foules... je mettrai mon empreinte sur les âmes... Oui, tout cela mes yeux l'ont vu dès la première minute en un vaste tableau... Ils ont même distingué de

petits détails amusants... Ainsi, savez-vous pourquoi j'ai, ce jour-là, refusé de décliner mon nom de famille?

ARMANDE. — Pourquoi?

FÉLIX. — Parce que j'avais déjà décidé que je ferais répéter ma première pièce sans vous prévenir, et que vous trouvant un jour en présence du glorieux auteur vous seriez suffoquée d'étonnement : c'est ce qui vient d'arriver.

ARMANDE. — Auteur dramatique, va !... Il truque sa vie comme un vaudeville !... Un autre aurait eu recours à mon influence pour patronner sa pièce. Lui, plutôt que de se priver d'une scène amusante, triple les difficultés...

FÉLIX. — Ah çà, puisque vous ne soupçonniez pas que j'étais une ancienne connaissance, que veniez-vous faire chez moi?...

ARMANDE. — Vous m'avez raconté l'histoire d'un jeune rêveur que de grands arbres poursuivaient d'un bombardement de marrons tandis qu'il marchait absorbé par la vision d'Armande accourant le trouver pour demander un rôle... Eh bien, votre rêve est devant vous, en chair et en os.

FÉLIX. — Vous veniez me demander un rôle?...

ARMANDE. — Oui, dans votre prochaine pièce qui sera jouée chez nous, dit-on. Voyez, ma célébrité ne m'empêche pas de recourir aux petits moyens pour parvenir aux grandes réussites... Que cela vous serve de leçon !

FÉLIX. — C'est bien l'heure de m'en donner quand je découvre que j'ai rêvé d'avance toute ma vie !... Quant au rôle que vous demandez...

ARMANDE. — Je ne demande plus !... Fi donc !...

FÉLIX. — Vous renoncez à être mon interprète?

ARMANDE. — Plutôt mourir !... Mais comme vous n'avez rien à refuser à celle qui vous a tiré du néant, pourquoi mendier ce qui m'appartient?... D'ailleurs vous perdriez beaucoup à ne pas m'avoir comme interprète. Je m'entends mieux que personne à faire avaler au public les pilules un peu fortes.

FÉLIX. — Où prenez-vous qu'il y aura de ces pilules dans ma future pièce?...

ARMANDE. — Il y en a de fameuses dans *le Tombeau vide*.

FÉLIX. — On l'a pourtant applaudi à outrance.

ARMANDE. — Oui, et avec justice... Le monde littéraire a chaudement salué l'apparition d'un nouveau talent... Mais j'ai écouté votre pièce dans un coin où l'on avait parqué le public payant... Celui-là restait froid. Vous n'aurez pas le nombre de représentations que votre brillante première semble présager, je vous en préviens.

FÉLIX. — C'est exactement ce que dit Sarcey.

ARMANDE. — Il annonce également que vous serez toujours ce qu'on appelle un auteur difficile...

FÉLIX. — Si cela signifie que je ne me résignerai pas à recommencer les pièces qu'il admirait au collège, il a raison.

ARMANDE. — Alors n'oubliez pas que je suis née pour jouer les pièces dangereuses, lorsque vous aurez terminé le nouveau chef-d'œuvre.

FÉLIX. — Il est fait. Je l'ai achevé pendant les répétitions du *Tombeau*.

ARMANDE. — C'est merveilleux ! Plongé brusquement dans un milieu qui devait vous paraître étrange, comment avez-vous pu lutter contre la distraction?

FÉLIX. — La fièvre dans laquelle j'ai vécu secouait mon imagination comme un prunier et les idées pleuvaient sur mon papier. Le monde qui m'entourait ne me laisse que d'agréables souvenirs... Quels êtres délicieux que les comédiens !... On prétend qu'ils rendent la vie dure aux auteurs... A ceux dont ils méprisent la banalité, c'est possible ; mais lorsqu'ils rencontrent le talent, comme ils deviennent attentifs et soumis !...

ARMANDE. — Et les actrices?... Il m'est revenu que vous étiez d'une sagesse exemplaire... Cela m'étonnait, car les occasions n'ont pas dû vous manquer... A présent que je sais qui est l'auteur du *Tombeau*, je comprends encore moins. Vous êtes l'homme qui va chez les filles pour violer leurs âmes, et lorsque vous passez vos après-midi avec des personnes tout de même plus intéressantes que de lamentables épaves, l'envie ne vous vient pas de les étudier de près?

FÉLIX. — Les femmes qui ne seraient pas fâchées qu'on leur manquât d'égards se livrent d'autant mieux qu'on les respecte davantage.

ARMANDE. — Ainsi votre réserve est un moyen d'études, comme, votre dévergondage en était un?

FÉLIX. — Il y a mille façons d'apprendre.

ARMANDE, *ironique*. — Vous est-il arrivé, une fois dans votre vie, d'aimer, d'aimer bêtement, d'aimer à en perdre l'appétit, le sommeil et le bon sens, d'aimer au point d'oublier votre loupe à la maison quand vous alliez chez l'objet de vos désirs?

FÉLIX. — Oui, je suis amoureux... La jeune fille habite la même ville que mes parents... Une amie d'enfance...

ARMANDE. — Sait-elle que vous l'aimez?

FÉLIX. — Je le pense.

ARMANDE. — L'épouserez-vous?

FÉLIX. — Non.

ARMANDE. — Pas de fortune ?... Famille récalcitrante ?

FÉLIX. — Je ne me marierai pas.

ARMANDE. — Quand avez-vous résolu cela ? Depuis que vous écrivez ?

FÉLIX. — Depuis toujours... Alors que je ne songeais aucunement à écrire, une sorte d'instinct me conseillait déjà de me conserver libre pour un avenir glorieux.

ARMANDE, *riant*. — Vous agissez avec l'amour en soldat qui jette son sac pour monter plus vite à l'assaut... Mais à présent que vous tenez la victoire n'accepterez-vous pas le joug ?

FÉLIX. — C'est peu probable tant que je garderai mon penchant à la rêverie. Grâce aux fantômes dont mon esprit s'entoure, j'échappe à la solitude et à l'ennui, et les joies que la vie me refuse, la comédie perpétuelle qui se joue dans ma tête me les apportera toujours.

ARMANDE. — Quelle concurrence désastreuse pour moi qui comptais devenir votre amie !... Comment rivaliser avec les séductions qui défilent dans votre cervelle, lorsqu'on voit que même la jeune fille dont vous êtes amoureux ne peut vous les faire oublier? (*Changeant subitement de ton.*) Oh, cher ami, lisez-moi votre nouvelle pièce... Il me tarde tant de connaître mon rôle !...

FÉLIX. — Volontiers... si vous avez deux heures à perdre !...

ARMANDE. — J'en ai quatre !... (*Ils se regardent et partent d'un grand éclat de rire.*) Il vous manquait une histoire de femme... Vous voilà parti pour la gloire !... (*Elle est dans ses bras.*)

TROISIÈME TABLEAU

Dans une ville de province, esplanade ombragée de gros marronniers plantés en quinconce. Soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLIX, MADAME DAGRENAT.

(*Félix se promène à pas lents sous les arbres. Selon toute apparence, il attend quelqu'un. Une vieille dame passe, l'aperçoit et vient à lui.*)

FÉLIX. — Eh bien ! maman, la matinée est finie?... Vous sortez du théâtre?... Je ne demande pas si vous êtes contente... Vous avez une figure d'enterrement !...

MADAME DAGRENAT. — O mon enfant !... Mon pauvre enfant !

FÉLIX. — Quoi?... Cela n'a pas marché?... Le public s'est fâché?...

MADAME DAGRENAT. — Très fort.

FÉLIX, *affectant une sérénité olympienne.* — Cela pince les nerfs, hein ! quand on n'est pas habitué?...

MADAME DAGRENAT. — On s'habitue donc aux injures?...

FÉLIX. — Très bien. La carrière d'auteur dramatique n'est pas de tout repos !... Sapristi, si j'avais prévu que mes compatriotes se montreraient aussi rétifs, je n'aurais pas dérangé l'itinéraire d'une tournée pour offrir à ma chère maman, qui n'avait jamais vu jouer une de mes pièces, cette fête orageuse... Et papa, dont la patience n'est pas à toute épreuve, qu'est-ce qu'il en dit ?...

MADAME DAGRENAT. — Il faisait peine ! Une humiliation pareille, dans sa ville, sous les regards de nos amis !... Quant à moi, le tapage de la salle n'était pas ce qui m'atteignait le plus... J'appartenais tout entière aux personnages qui parlaient sur la scène... Des choses qui m'avaient échappé à la lecture, prenaient, dans leurs bouches, une importance énorme, j'avais l'impression d'être mêlée à une horrible histoire de vivants.

FÉLIX, *dans un sursaut d'orgueil.* — Quel hommage vous rendez, sans le vouloir, à mon drame !...

MADAME DAGRENAT. — Sous chacune des créatures que j'entendais, il y avait toi !... Tu te retranchais derrière elles pour agir comme on ne le fait pas dans la réalité sans se déshonorer... Est-il possible que ce tissu d'infamies sorte d'une âme créée par la mienne ?... Qu'est devenu mon enfant?...

FÉLIX. — Maman, les mères de tous les hommes qui ont secoué l'humanité d'un frisson nouveau ont poussé le même cri de détresse devant le monstre arraché à leurs entrailles.

MADAME DAGRENAT. — Admettons que je sois incapable d'apprécier le grand homme auquel j'ai donné le jour. Mais cet après-midi tu nous a rendus témoins d'un scandale en présence duquel ta bonne femme de mère a le droit de se fâcher.

FÉLIX. — Qu'est-il arrivé?...

MADAME DAGRENAT. — Il y a un mois, sous prétexte de travailler dans un endroit solitaire, tu es venu t'installer dans notre campagne de Trécueil, ce qui nous a causé une bien grande joie, car, depuis trois ans que tu es célèbre, tu avais oublié le chemin du pays. Une petite bonne tenait ton ménage. Or, tout à l'heure, qui voyons-nous apparaître dans le principal rôle de la pièce?... Précisément l'innocente petite bonne. Armande était à peine en scène, que dix spectateurs des environs de Trécueil l'avaient reconnue et fai-

saient circuler la nouvelle. Chacun sait à présent que tu vis avec Armande et qu'elle vient, pendant des semaines, habiter dans les meubles du papa et de la maman. Voilà ton inconduite publique et tes parents ridicules !...

FÉLIX. — Si j'ai eu tort d'introduire chez vous ma maîtresse, cet abus cesse aujourd'hui même. Armande, dont le congé est terminé, retourne ce soir à Paris me laissant seul à la campagne où j'ai à travailler encore. C'est Catherine, la fille du fermier, qui fera le ménage. Elle est au courant du service, car je l'avais prise à la maison pour aider Armande, et entre ces deux femmes, dont l'une exécutait les gros et l'autre les petits ouvrages, j'étais soigné comme un prince !... Et gardez-vous de penser que cette histoire jette sur mes parents un ridicule quelconque. Pourquoi seriez-vous ridicules? Vous n'avez pas mis les pieds à Trécueil pendant que s'y trouvait ma maîtresse, vous n'avez donc été exposés à aucune rencontre fâcheuse, ni dupes d'aucune farce de mauvais goût.

MADAME DAGRENAT. — Certains de nos amis n'ont pas eu la même chance !

FÉLIX. — Vous parlez des Volney?

MADAME DAGRENAT. — Justement. Le père et la fille sont allés déjeuner chez toi, une imprudence qui, du vivant de madame Volney, n'aurait jamais été commise.

FÉLIX, *riant*. — Voilà les Volney bien à plaindre !... j'ai trouvé moyen, n'ayant pour personnel qu'une actrice et une fille de ferme, de leur offrir un déjeuner excellent !...

MADAME DAGRENAT. — Nous avons de tout temps été amis intimes des Volney. A Trécueil nos propriétés se touchent, et on se voit continuellement. Il y a quelques années, tu éprouvais pour Alice une inclination tellement manifeste que je voyais déjà en elle ma belle-fille.

FÉLIX. — Elle me plaisait, en effet, beaucoup.

MADAME DAGRENAT. — Nous habitons une petite ville où tout se sait et se commente. Quand on a raconté qu'elle et son père avaient accepté ton déjeuner, chacun en a conclu que l'ancienne passion renaissait et qu'Alice était à la veille d'épouser le grand auteur. Vois dans quelle situation grotesque tu l'as mise !... Au théâtre, elle était assise devant moi. Lorsque Armande a paru, Alice, du premier coup d'œil, l'a reconnue. Elle et son père se sont consultés tout bas. Elle était rouge et agitée, je me creusais la tête pour deviner la cause de son émotion. Enfin, pendant l'entr'acte, on m'a expliqué pourquoi les regards ironiques allaient vers elle. On pensait à la jolie surprise que tu lui avais ménagée et on pouffait !... Les gens

sont cruels !... Je souffrais pour la pauvre fille. Monsieur Volney était exaspéré et j'ai fort bien vu qu'il insistait pour emmener Alice, mais elle a tenu bon et n'a pas voulu le suivre.

FÉLIX. — Il est donc parti la laissant seule?

MADAME DAGRENAT. — Oui. Elle m'a émerveillée par son courage. Le premier trouble surmonté, elle n'a pas cessé de suivre la pièce, indifférente, en apparence, à ce qui se passait autour d'elle.

FÉLIX. — Lui avez-vous parlé?

MADAME DAGRENAT. — Je n'ai pas osé, mais elle saura bientôt combien nous sommes désolés, car lorsque Volney a quitté la salle, ton père s'est précipité à sa suite et l'a rejoint à la sortie.

FÉLIX, *regardant au loin.* — Voici Alice... Elle fait comme vous, maman, elle prend un chemin détourné pour rentrer chez elle. Laissez-moi la rencontrer sans témoin... Devant vous je serais gêné.

MADAME DAGRENAT. — Et moi je ne pourrais pas t'écouter sans honte !

(*Elle s'éloigne pendant que s'approche Alice.*)

SCÈNE II

FÉLIX, ALICE.

FÉLIX, *allant à elle et lui tendant la main.* — Bonjour, Alice !...

ALICE, *très calme, d'un ton parfaitement aimable.* — Bonjour !... Est-ce moi qui fais fuir ta mère?...

FÉLIX. — Hélas, oui !... Elle n'est pas fière de se montrer après ce spectacle désastreux !...

ALICE, *souriant.* — Comment, tu cries au désastre pour quelques provinciaux qui prennent mal ton œuvre !... Et encore, l'ont-ils seulement écoutée?... J'en doute ! Tu avais si bien mis sous nos yeux ce qu'il fallait pour nous distraire !... Quant à moi, je sais bien qu'à partir du moment où j'ai reconnu dans la célèbre Armande la timide enfant qui m'avait servi du potage, il m'est devenu très difficile de prêter à tes précieuses phrases l'attention qu'elles méritent !

FÉLIX. — Si tu savais à quel point je déplore notre folle équipée !...

ALICE. — Et pourquoi donc ?... Armande pour ne pas te quitter devient ta domestique... Tu dois être flatté de lui voir afficher sa tendre servitude.

FÉLIX. — Quelle stupide vanité tu m'attribues !... Tout Paris est au courant de mon intimité avec Armande et je n'apprendrais

rien à personne en criant sur les toits que nous faisons notre popote ensemble...

ALICE. — En ce cas, mille excuses ! Je n'ai pas la science d'une Parisienne, et devant vos fantaisies d'artistes tu dois me trouver bien nigaude.

FÉLIX. — Tu es tout simplement charmante !... Des excuses ! Toi !... à moi qui suis impardonnable de t'avoir attirée dans un intérieur comme le mien !...

ALICE, *très gentiment.* — En effet, rien ne t'y obligeait... Ton étourderie m'a valu, cet après-midi, quelques sourires que tu aurais pu m'épargner... Mais, entre vieux amis, on n'y regarde pas de si près !...

FÉLIX. — Oh oui ! songe à notre intimité d'autrefois. Tu occupais toute ma pensée. Je ne le disais pas et tu le devinais... Depuis longtemps je t'aime !

ALICE, *ironique.* — Vraiment ! je m'explique pourquoi tu m'as invitée en même temps qu'Armande : tu te sentais encadré...

FÉLIX. — Je n'aime pas Armande !... Elle et moi sommes esclaves d'une même passion : le théâtre... Nos arts se complètent, nos goûts se répondent, nos gloires sont sœurs...

ALICE, *ironique.* — Assez pour elle !... Moi, que suis-je?... L'ange du pot-au-feu, sans doute. Hélas, même sur ce terrain, j'ai peur d'être battue. Armande avait confectionné un certain entremets aux amandes pilées, dont je suis allée à la cuisine lui demander la recette et dont mon père parle encore avec des larmes dans la voix... Jamais je ne le réussirai comme elle !...

FÉLIX. — Décidément il faut que tu m'en veuilles à mort !...

ALICE. — Tu vois bien que non, puisque je plaisante !...

FÉLIX. — C'est ce qu'il y a d'insultant pour moi qui parle sérieusement.

ALICE. — Je suis désolée de t'avoir blessé et je vais te répondre sur le ton que tu prends avec moi... Non, je n'ai pas oublié notre chère intimité d'autrefois !... En ce temps-là, si j'occupais ta pensée, tu ne quittais guère la mienne. J'avais conscience de ta valeur, mieux que toi, peut-être, et tes attentions me rendaient fière... Cependant, malgré notre bonne entente, une vague inquiétude m'avertissait déjà que nous n'étions pas de même espèce... J'ai constaté que ce malaise n'était que trop justifié, lorsqu'à la suite d'un séjour à Paris tu n'es plus revenu et tu as brusquement cessé de m'écrire... J'en ai un peu souffert !... Cependant, le bruit se répandait que tu étais auteur... Ta réputation grandissait... Je te croyais à jamais perdu pour nous... Juge de ma surprise

lorsqu'un jour je te vois apparaître au tournant d'une allée de notre jardin... Tu souris comme si tu m'avais quittée la veille et je cours à ta rencontre le cœur bondissant... Tu expliques en termes chaleureux que tu es installé à Trécueil et qu'il faut voisiner beaucoup... Papa ne demande pas mieux et il accepte de déjeuner chez toi... En quittant ta maison je triomphais... Mon cher compagnon de jeunesse m'était rendu !... Papa était moins enthousiaste. La petite bonne, à la tenue irréprochable, au regard éveillé, le tracassait... Je le laissais dire, trop ignorante des choses de la vie pour admettre la possibilité d'une intrigue entre un homme tel que toi et une domestique, et j'ai gardé ma sécurité jusqu'à la matinée d'aujourd'hui. Par exemple, lorsque le rideau s'est levé, quel coup !... Grâce au ciel j'ai conservé assez de sang-froid pour suivre le jeu des acteurs... Jusqu'à présent, mon père ne m'avait pas permis de lire tes œuvres, je viens de faire connaissance avec ton talent. Il m'a, du même coup, transportée et déçue....

FÉLIX. — Comment cela ?... Ne mâche pas les mots... Je ne m'attends pas à un compliment !...

ALICE. — Tu dis que tu m'aimes... Je veux en conclure que tu songes à m'épouser... (*L'arrêt du geste.*) Non... Ne réponds pas... Ce n'est pas une question que je pose... Tout à l'heure, au théâtre, j'ai entendu le héros de ta pièce, un autre toi-même, analyser les tristes inconséquences dans lesquelles le précipite l'amour... Son amabilité, son esprit, attirent sans cesse de belles personnes auxquelles il s'attache sincèrement et qui lui font goûter les délices de la passion partagée... Mais, en même temps, les droits que prend sur nous l'être dont nous acceptons la tendresse, lui sont odieux. Il ne se résigne ni à se sentir esclave de l'amour qu'il inspire, ni à rester libre sans amour. Il remarque, en passant, que, chez les animaux, les grands mâles vivent solitaires et ne rejoignent le troupeau, pour y régner en maîtres, que pendant une courte saison d'ivresse. Comme on sent qu'il envie cette sagesse des bêtes, alors que condamné au régime des humains il souffre et fait souffrir... Sachant quel supplice serait pour lui le mariage, il n'en fait pas moins subir aux femmes qu'il distingue l'épreuve de leur offrir sa vie... Acceptent-elles, il déploie une douloureuse ingéniosité à inventer des défaites... Le repoussent-elles, il va bravement porter ailleurs son cœur brisé. Ton chef-d'œuvre, ô mon cher ami d'enfance, m'a rendu le service de m'éclairer !... Il y aurait de l'héroïsme à te prendre pour époux après avoir écouté ta pièce et de la sottise à s'éterniser dans les regrets.

FÉLIX. — Tu étais moins cruelle lorsque tu plaisantais.

ALICE. — Cette journée est dure pour d'autres que pour toi. Je suis pourtant heureuse de notre rencontre... Tu as eu, pour effacer les traces de ton imprudence, un beau geste... Il prouve qu'au milieu des extravagances tu restes capable de bonté...

(*Des voix d'enfants qui approchent rapidement se mettent à crier.*)

LES ENFANTS. — Tante !... Tante !... Tante Alice !...

ALICE, *pointant son ombrelle dans leur direction.* — Ah ! voici mes neveux, les enfants de ma sœur. (*Un petit garçon et une fillette arrivent en courant et se précipitent dans les jambes d'Alice.*) Hé !... Là ! Hé !... Doucement !... Vous allez me culbuter... (*Désignant Félix.*) Et ce monsieur, on ne lui dit pas bonjour?... (*Elle pousse devant Félix les deux bambins interdits.*)

FÉLIX, *aux enfants.* — Bonjour !... (*Caressant le garçon.*) La dernière fois que j'ai vu ce gaillard-là, sa nourrice le portait, à présent il prendrait un lièvre à la course. (*Le gamin se redresse fièrement.*)

ALICE, *apercevant dans le lointain un objet suspect.* — Vite, enfants, venez !... Allons rejoindre votre miss !... (*A Félix.*) Je vois là-bas une personne qui probablement te cherche.

FÉLIX. — Armande !... Je lui ai donné rendez-vous pour aller ensemble visiter la ville.

ALICE. — Eh bien, bonne promenade !... Adieu !...

SCÈNE III

FÉLIX, ARMANDE.

ARMANDE, *suivant des yeux Alice qui s'éloigne avec les enfants.* — N'est-ce pas avec ta charmante invitée de l'autre jour que tu causais?...

FÉLIX. — Si.

ARMANDE. — Avoue-le... Elle est la jeune fille dont tu es amoureux. Pourquoi m'en faire mystère maintenant que je quitte le pays?

FÉLIX. — Oui, c'est elle.

ARMANDE, *regardant autour d'elle.* — Et voici les vénérables marronniers sous lesquels je venais à toi dans le brouillard d'automne?

FÉLIX. — Ce sont eux !... Ils ont assisté au rêve, ils voient la réalité !

ARMANDE. — Réalité poignante !... Sous leur ombrage tes deux

divinités viennent de se rencontrer... Les passions de l'amour incarnées par la demoiselle, la littérature sous mes traits...

FÉLIX. — La littérature a fait décamper la passion ; c'est assez la règle !...

ARMANDE. — Très joli !... A en juger par la belle toilette de ta bien-aimée elle arrivait du théâtre?

FÉLIX. — Oui.

ARMANDE. — Alors elle était parmi les chameaux qui nous ont si mal reçus?... Ah ! ils sont gentils tes compatriotes !...

FÉLIX. — Ils sont sincères... L'opinion des gens qui s'expriment franchement est toujours bonne à connaître.

ARMANDE. — Avais-tu besoin de te faire jouer ici pour apprendre que tes pièces ne plaisent pas aux imbéciles ?

FÉLIX. — Au premier rang de ces imbéciles se trouvaient ma mère et Alice... Elles ont eu du chagrin....

ARMANDE, *riant*. — De ce que le public m'a emboîtée ?... Et moi qui recevais le paquet en pleine figure et n'étais pas sur un lit de roses, est-ce que je pleurniche ?...

FÉLIX. — Ce n'est pas mon échec qui fait pleurer ces deux femmes, mais l'humiliation que tu leur infligeais en mettant le public dans la confidence de notre intimité.

ARMANDE. — On m'a donc reconnue?

FÉLIX. — Tout de suite !

ARMANDE. — Vexant pour moi ! Mais en quoi cela peut-il atteindre ta mère et ton amie?

FÉLIX. — Mon amie est à marier, et la déception qu'on a cru lire sur ses traits la couvrait de ridicule. Quant à ma mère, elle est révoltée de l'acte indélicat auquel a participé son fils.

ARMANDE. — Il faut avoir perdu la tête pour découvrir de pareilles noirceurs dans une gaminerie !...

FÉLIX. — Les têtes à l'envers, c'est nous !... A force de vivre à part du commun des mortels, nous n'avons plus conscience de ce qui est permis... Je suis pourtant un homme d'honneur, et mon premier mouvement a été de réparer ma faute.

ARMANDE. — Aïe !... On ne répare jamais une faute que par une sottise !... Oh !... je devine ! Ayant compromis la jeune fille tu as voulu demander sa main.

FÉLIX. — Je ne me suis pas contenté de vouloir...

ARMANDE. — Tu l'as demandée?...

FÉLIX. — A peine, parce qu'elle m'a spirituellement prié de me taire.

ARMANDE. — Et sagement, car tu ne l'aurais pas conduite à

l'autel... Je te connais, au moment d'avaler la drogue, tu aurais renversé le verre. Je n'en suis pas moins très surprise qu'elle ait le courage de refuser, car elle t'aimait.

FÉLIX. — Autrefois je l'ai cru, mais elle m'a remisé avec tant d'impertinence !... Non, elle ne m'aimait pas.

ARMANDE. — Tu vas voir que si... Je t'ai caché la chose, — on a sa petite jalousie de femme, — mais puisque tout est rompu... Lorsqu'elle a déjeuné à la maison, tu te souviens qu'elle est allée à la cuisine me demander la recette de l'entremets aux noisettes... J'étais bien en peine de la donner, ce plat venait en droite ligne d'un restaurant de cette ville, et je n'avais d'autre mérite que celui de l'avoir servi. Je me suis tirée d'affaire en m'engageant à envoyer la recette par la poste. Il est à croire que j'avais assez bien rendu mon personnage de servante niaise, car elle m'a quittée en me mettant une pièce dans la main et en me faisant une recommandation touchante : « Soignez bien votre maître !... On a une grosse responsabilité quand on veille sur un homme aussi remarquable !... »

FÉLIX. — Oui, elle m'aimait !... Et c'est fini !... En écoutant mon drame, elle s'est sentie guérie de sa passion. Qu'est-ce que donc qu'une littérature qui écarte de moi les affections les plus fidèles ?...

ARMANDE. — Une très belle littérature tout de même, va, mon cher !...

FÉLIX. — Ma mère !... Mon amie !... Elles voient dans mes écrits la floraison d'un esprit monstrueux... Elles partagent l'indignation générale !... Ceux qui ont une existence normale et vivent en famille ne me comprennent pas !...

ARMANDE. — Laisse-les torcher leurs mioches, et soigne ton style!...

FÉLIX. — Conseil de maître d'école !... Rester le nez collé sur son pupitre sans regarder si l'on marche vers un sommet ou vers un abîme... Je suis épouvanté du peu de sympathies que je rencontre... Les artistes me portent aux nues, les foules m'ignorent... Jamais je ne reçois, comme certains de mes confrères beaucoup moins haut perchés, l'hommage d'un enthousiasme naïf... J'amuse les intelligences, je ne touche pas les cœurs... Un théâtre dont on dit cela est condamné à mort !...

ARMANDE. — Relis-le donc d'un bout à l'autre ton théâtre, et ose prétendre qu'il n'est pas vivant !... Il bouleverse les idées reçues ; mais c'est précisément là ta gloire !... Corneille, Racine, Beaumarchais, Musset ont eu à lutter contre l'indifférence ou l'injustice de leurs contemporains. Pourquoi serais-tu mieux traité que ces génies?...

FÉLIX. — Pourquoi même le serais-je aussi bien?... Aucun d'eux a-t-il jamais été renié par sa mère et sa fiancée?... Vois-tu, si j'ai l'ambition de m'égaler à eux, il faut que cette leçon fasse de moi un homme mêlé à l'existence commune et associé à toutes les préoccupations de l'humanité !

ARMANDE. — Le métier de dramaturge est d'offrir à l'humanité une fidèle représentation d'elle-même. Est-ce que le miroir se glisse dans la poche de ceux dont il doit refléter l'image?... Pas du tout !... Il se tient à distance...

FÉLIX. — Laisse-moi tranquille avec ton miroir !... Mon métier n'est pas de refléter servilement l'extérieur des êtres... Le dramaturge doit plonger dans la profondeur des âmes, en rapporter un butin qu'il enrichit de ses propres trésors et qu'il restitue tôt ou tard sous forme de chef-d'œuvre... Comment pourrais-je m'emparer des émotions d'autrui si les replis les plus secrets des cœurs ne me sont pas familiers?... L'idéal serait que mon âme synthétisât toutes les âmes !... Il faut au moins que les sentiments primitifs qui forment l'armature morale des consciences servent également de soutien à la mienne.

ARMANDE. — En un mot, tu veux reconstruire ton édifice spirituel... Ce n'est pas une mince besogne,

FÉLIX. — Moins lourde que tu supposes. Mes sentiments deviendront normaux, dès que je serai placé dans les conditions habituelles de la vie.

ARMANDE. — Je te vois venir !... La majorité des hommes se marie et fonde une famille... C'est par la porte des vertus conjugales que tu rentreras dans l'humanité !... Tu crains d'être condamné aux actrices à perpétuité, vilain ingrat ! Pour faire contraste, tu rêves d'aimer une timide colombe, chastement couvée sous l'aile maternelle.

FÉLIX. — Je ne compte nullement sur l'amour quel qu'il soit. Comment serait-il capable de guérir les natures trop excentriques, lui qui est le maître de toutes les perversions et fait palpiter le cœur des monstres sur celui des vierges? Mais à côté de l'amour, il y a l'enfant qui est la raison d'être du mariage et de la famille... C'est lui que la nature exige impérieusement de nos corps et il est impossible que nos âmes ne soient pas profondément influencées par lui. Partout où il règne, l'esprit est sain. Je lui demanderai de redresser le mien...

ARMANDE. — Ainsi, tu t'offriras un enfant pour compléter ton éducation? Idée vraiment originale ! Jusqu'à présent on avait vu les parents élever leurs enfants, toi, tu te mets à l'école de bébé...

L'aimable tableau que formait tout à l'heure la demoiselle entre le petit garçon et la fillette t'a sans doute suggéré cette nouvelle méthode?...

FÉLIX. — Rien d'impossible !

ARMANDE. — Ah ! la fine mouche !... Convertir au mariage un monsieur de ton espèce en caressant des gosses ! C'est d'une jolie force !... Et dire qu'elle travaillait pour l'amour de l'art, puisqu'elle ne veut pas t'épouser !...

FÉLIX. — Où prends-tu que je sois converti au mariage?

ARMANDE. — Dame, pour être père je pensais...

FÉLIX. — Faut-il tant de formalités pour décrocher un poupon?

ARMANDE. — Tu n'aimeras pas la mère : temps perdu !... L'épouser? Liberté perdue !... L'enfant suffira pour te donner la dose d'humanité qui manque à ta littérature... Voilà tout à fait le sujet d'une de tes pièces !...

FÉLIX. — Tu sais qu'avant de les mettre en trois actes, j'ai vécu plusieurs de mes sujets.

ARMANDE. — Oui, pour toi le bonheur suprême est de composer ta vie comme un drame !... Tout de même, l'enfant, pour l'avoir... il faut être deux... (*Riant et prête à le griffer.*) Misérable, je lis dans tes yeux le tour abominable que tu voudrais me jouer.

FÉLIX. — Faire de toi sa maman?... Pauvre petit, à quoi serait-il condamné !...

ARMANDE. — Eh, dis donc, malhonnête !...

FÉLIX. — Qu'y a-t-il de désobligeant à penser que l'hérédité d'un père trop raffiné doit être compensée par celle d'une mère ultra-simple ?... Une campagnarde, placide, robuste, serait tout indiquée... Je veux un rejeton bien râblé...

ARMANDE. — Gare alors aux déceptions !... On prétend que les enfants des hommes de génie sont toujours d'affreux avortons...

FÉLIX. — Erreur et préjugé !... Il y a des tas de familles où le talent est héréditaire... Souviens-toi des deux Dumas !... Et enfin, tant pis !... L'enfant sera ce qu'il sera... Je le fabrique pour mon utilité et non pour son agrément.

ARMANDE. — Il ne te sera de quelque utilité que s'il éveille ton intérêt. Aimerais-tu un avorton?...

FÉLIX. — J'imiterai le hibou de la fable qui s'écrie : « Mes petits sont beaux et bien faits ! »

ARMANDE. — Et la mère?

FÉLIX. — Pendant les premières années, elle aura plus d'occupations que moi... les questions de tétées, de dents à percer, de rougeole ne sont pas de mon ressort. Mon tour viendra avec l'âge de raison.

ARMANDE. — En attendant où logeras-tu la mère et l'enfant?

FÉLIX. — Ah ! tu m'embêtes !... Le moment venu, je saurai bien me tirer d'affaire !...

ARMANDE. — Cela m'intéresse, moi !... Lorsque j'irai te rendre visite, trouverai-je la jeune mère, installée devant ton feu, en train de poudrer les fesses du Dauphin?

FÉLIX. — Calme tes inquiétudes, grâce à ma générosité, elle aura un intérieur à elle... Chacun chez soi !... (*Désignant quelqu'un qu'il aperçoit sur la promenade.*) Tiens, Catherine !...

ARMANDE. — Elle m'apporte un billet de wagon-lit que je l'ai envoyée prendre. Tu m'avais donné rendez-vous sur cette promenade, je lui ai repassé la consigne.

FÉLIX. — Je n'aurais pas cru cette villageoise capable de retenir une place de wagon-lit.

ARMANDE. — Elle est très débrouillarde !... Pendant que j'étais ta cuisinière je l'ai eue pour marmitonne ; cet après-midi, au théâtre, elle m'a servi d'habilleuse, et la voici qui fait mes courses...

FÉLIX, *la regardant venir.* — Et comme c'est bâti !... Quelle santé !

SCÈNE IV

FÉLIX, ARMANDE, CATHERINE.

ARMANDE, *à Catherine.* — Tu as le billet, Catherine?

CATHERINE. — Oui, mademoiselle. Le v'là !... (*Elle remet le billet à Armande.*) Je suis un peu en retard ! Il a fallu téléphoner au bureau de la ville d'où part le train... On m'a demandé si c'était pour une dame... Une demoiselle, que j'ai dit... L'employé a répondu que c'était le même prix !

FÉLIX, *riant.* — Gourde ! Tu n'as donc pas deviné qu'il y a plusieurs lits dans le même compartiment et que, pour ne pas faire coucher ensemble des hommes et des femmes qui ne le demandent pas, il est indispensable de se renseigner sur le sexe de la personne qui occupera la couchette.

CATHERINE, *sans s'émouvoir.* — Ah ! c'est pour ça !...

FÉLIX. — Tu as dû avoir une fameuse surprise en découvrant que Justine, ta camarade, était Armande, une célèbre actrice...

CATHERINE. — Pas trop, monsieur... J'avais bien remarqué que Justine et vous ne regardiez pas à deux couchettes dans le même compartiment.

ARMANDE, *riant.* — Je vous demande un peu !

FÉLIX. — A présent, Catherine, cours aux provisions pendant que je ferai visiter la ville à mademoiselle... Tâche de ne rien oublier... Je n'ai plus que toi pour tenir mon ménage ! Le moment est venu de prouver que tu es une femme de tête.

CATHERINE. — On tâchera.

FÉLIX. — Ton père doit m'attendre devant la gare à huit heures avec la voiture. Nous retournerons à la maison aussitôt après le départ du train.

ARMANDE. — Viens me dire adieu sur le quai, n'est-ce pas, Catherine...

CATHERINE. — On n'y manquera pas, Just... (*Se reprenant.*) Mademoiselle.

FÉLIX. — A propos... Cet après-midi... As-tu vu la pièce?

CATHERINE. — Comme je vous vois... Je descendais avec mademoiselle, et pendant qu'elle jouait je regardais à travers un grillage qui se trouve de côté, sur le devant...

FÉLIX. — Mais la pièce... Qu'en penses-tu?...

CATHERINE. — Oh ! je n'écoutais pas... Il y avait là un pompier qui me causait tout le temps...

FÉLIX. — Bénis-le !... Il te sauvait de l'ennui... Car, ma pauvre fille, pour la première fois que tu mettais les pieds dans un théâtre, tu tombais mal. Aussi, pour te dédommager, ai-je le projet de t'offrir un spectacle, auquel tu assisteras de la salle, à l'abri des pompiers, et qui t'amusera. On donne dans deux jours une comédie qui s'appelle *l'Ami Fritz*... C'est l'histoire d'un jeune homme qui va passer quelques semaines à la campagne dans une de ses fermes... Là, il devient amoureux de la fille de son fermier... C'est charmant... Nous y viendrons ensemble?...

CATHERINE. — Avec bien du plaisir, monsieur !... Allons, si je veux en finir avec mes commissions, je n'ai que le temps...

(*Elle part.*)

ARMANDE, *la suivant des yeux.* — Et il ne t'épousera pas comme dans *l'Ami Fritz* !

(A suivre.)

FRANÇOIS DE CUREL

RÉFLEXIONS PENDANT LA GUERRE

I

Même les deuils sont changés par la guerre.

Au chevet d'une morte, un homme à genoux pleure. Après de longues années de vie commune que la vieillesse a faite plus intime et plus douce ; après qu'on a répété souvent le rêve admirable de mourir l'un près de l'autre à la même heure, cet homme devrait se désespérer et, n'attendant plus rien de la vie, appeler la mort. Mais il n'appelle pas la mort ; il veut vivre ; il attend quelque chose.

Pendant que le prêtre murmure les dernières prières achevées par le grand geste de l'absolution ; auprès du cercueil pendant les veillées funèbres ; derrière le cercueil qui descend les degrés ; derrière le char ; à l'église, pendant que la cadence lourde du pas des porteurs marche vers le catafalque ; pendant le chant de l'orgue et des voix ; au cimetière, devant la fosse ouverte ; à toutes les stations de ce Chemin de la Croix, une pensée confuse, ininterrompue, se mêle à sa douleur. Il pense à la patrie qui peine, souffre, lutte, veut vaincre et vaincra...

Des jours ont passé ; aux véhémences de la douleur a succédé une tristesse infinie, définitive, celle d'un être entré pour jamais dans la solitude. Mais la pensée de la patrie est conjointe à cette tristesse inséparablement. Aux heures d'an-

goisse patriotique, la tristesse s'assombrit. Que de meilleures nouvelles dissipent l'angoisse, un pâle sourire reparaît aux tristes lèvres. Je veux vivre jusqu'à la victoire.

Un jour, le canon et la toute volée des cloches annonceront la victoire. Alors des larmes couleront sur des millions de visages ; et chacune de ces larmes sera de joie et de douleur. On demandera : pourquoi les morts ne sont-ils plus là? La patrie satisfaite, ils reprendront leurs droits. On en voudra à la victoire de ne pas les ressusciter. On avait presque espéré qu'elle ferait ce miracle. Il semblera que les morts meurent pour la seconde fois, et pour toujours.

La guerre a suspendu les deuils ; elle a ordonné un moratorium de la douleur. Et voilà, de la puissance de la patrie, une preuve profonde.

*
* *

Les heures d'angoisse sont inéluctables. Il ne faut pas s'en étonner. Elles sont des tentations contre la foi en la patrie semblables à celles qui attaquent le croyant en sa croyance ou bien troublent son renoncement aux plaisirs et joies de la vie.

« Il n'est personne, si parfait et saint qu'il soit, qui n'ait de temps en temps des tentations », dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et ce psychologue définit le phénomène : d'abord une « simple pensée », puis « une forte imagination ». Que faire? Résister dès le début, essayer de chasser la simple pensée ; mais elle revient ; il faut la saisir, et en « arracher la racine » par la confession exaltée de sa foi.

De même, il n'est si ferme patriote à qui la simple pensée ne se présente de temps en temps, ou même souvent ; on veut s'y dérober, mais elle insiste, la nuit surtout, aux moments d'insomnie. Vous êtes seul, sans le réconfort de voix et de visages amis et de votre propre voix, sans la distraction de la lumière. Alors la forte imagination se met en branle ; d'affreuses visions vous assaillent : des ruines, des misères, la France vaincue et — pire que détruite — asservie au plus dur et au plus insolent des maîtres, et votre cœur s'oppresse. Vous vous débattez, vous dites : la victoire de l'Allemand, de l'Austro-Hongrois, du Turc, du Bulgare, de ce quadrille de bandits,

n'est possible, ni humainement ni divinement. Vous considérez notre force, la vaillance et l'endurance de nos armées, la grande valeur de leurs chefs, et la force et les vertus de nos alliés, et qu'avec nous combat toute la noblesse de l'humanité. Vous répétez : non, ce n'est pas possible. Mais vous avez beau faire : une inquiétude demeure, s'obstine. Vous ne tenez pas la racine, vous ne l'avez pas arrachée. Il vous faut recourir à un vigoureux acte de foi.

Du mysticisme, alors?

Oui.

Essayez donc de donner une définition précise de la patrie, vous n'y parviendrez pas. Amour du sol et du ciel natal? Mais il y a en France plus d'un sol et plus d'un ciel ; comparez le ciel et le sol de Flandre et de Languedoc, le sol et le ciel de Bretagne et de Provence. Participation aux mêmes souvenirs? Mais, parmi les millions de Français, combien connaissent les souvenirs de la France? Accumulation d'influences ancestrales? Les Normands et les Gascons n'ont pas les mêmes ancêtres. D'autres jugent que le patriotisme est un égoïsme, un amour de soi, une vanité étendus à une communauté, une préférence donnée à notre nation parce qu'elle est nôtre. Or, en chacune des réponses à ces questions, il y a une part de vrai, mais, quand même nous les réunirions toutes en une définition totale, nous n'aurions pas le tout de la vérité. Il y manquerait une chose innommable, qui, en août 1914, à la même minute, émut et souleva des millions d'hommes et de femmes, nés, dans des dissemblables pays de France, de dissemblables ancêtres, et qui vivaient dans les plus différentes conditions matérielles et morales. Tous comprirent et sentirent le péril de la France, et que, pour la France, il fallait vaincre ou mourir. Ils communièrent en ce sentiment. Ils l'éprouvèrent de la même façon. Point de différence entre le savant et l'ignorant : celui-là ne se remémora point ce qu'il savait, eût-il passé une grande partie de sa vie à étudier la France; il ne raisonna pas ; il sentit.

La patrie est une divinité mystérieuse, née de cet éternel besoin de diviniser qui a peuplé les Olympes et les Panthéons. Créée par nous, elle agit sur nous, sur les faibles et les forts, sur les humbles et les grands. Elle peut rester longtemps insensible

et muette; mais un jour, tout à coup elle parle. Elle n'a pas besoin d'être interrogée, comme jadis l'oracle ; elle parle, et sa parole n'est pas obscure comme celle de l'oracle ; elle est un commandement clair. Et ses fidèles obéissent par mystique amour. Ils croient en sa beauté, en sa noblesse, en sa grandeur. Ils la croient nécessaire à l'humanité. Ils la croient éternelle.

Cette foi en la patrie tient tête aux émotions des heures douloureuses ; elle les surmonte ; elle oppose aux tentations déprimantes la solide fierté de l'invincible espoir.

*
* *

Cette guerre ne ressemble à aucune autre.

D'abord, elle est une succession de guerres, différenciées par l'armement, la tactique et la stratégie, par l'entrée en scène de nouveaux combattants, par des péripéties énormes et inattendues, comme la révolution russe. Puis, elle a rassemblé en un seul tous les théâtres successifs des guerres humaines, le Tigre, l'Euphrate, le Nil, les mers helléniques et romaines, les vallées qui descendent des Alpes, et l'Escaut, la Meuse et le Rhin. Elle a réveillé les noms endormis de Ninive, de Babylone, du Sinaï, du Jourdain, de Jérusalem : à croire que la sinistre déesse Guerre, avant de disparaître, se donne la joie d'une apothéose qui est l'incendie du monde.

Puis cette guerre a produit la plus vaste, la plus profonde révolution politique que l'histoire connaisse. Elle a mis à l'épreuve la solidité des trônes et des peuples, et les trônes s'écroulent, les très grands et les tout petits ; et des peuples vacillent — le peuple allemand, le peuple russe —; d'autres peuples, à qui une oppression bien des fois séculaire interdisait de vivre leur vie, en réclament le droit.

Et enfin cette guerre produira-t-elle une révolution ou une évolution sociale? L'avenir le dira ; mais ce sera l'une ou l'autre. Le problème du travail et de l'ouvrier se posait depuis la grande transformation industrielle du XIXe siècle. Les solutions étaient cherchées partout ; en tout pays une législation sociale s'élaborait, mais lentement, et, en France, confusément. Cependant, l'ouvrier s'impatientait, réclamait, menaçait. La guerre

l'a fait soldat. Elle a eu besoin de lui comme travailleur et combattant. Il réclame ce qu'il affirme être son droit. Or, il a des armes dans la main.

Ne cherchons donc pas de précédents à cette guerre, il n'y en a pas.

Et soyons sûrs qu'il n'y a pas de précédents au traité qui la clora. Ne parle-t-on pas d'y introduire un code des nations, un code du travail? Une guerre où toute l'humanité a participé appelle fatalement un essai d'organiser toute l'humanité.

*
* *

La succession rapide d'événements énormes tombant les uns sur les autres est vertigineuse. Mais nous vivons, depuis quelques décades, en un temps d'allure rapide. Aux pataches de nos grands-pères ont succédé les trains éclairs; aux lentes correspondances voyageant à petites journées, les communications électriques; le télégraphe et le téléphone dévorent le temps et l'espace. Tout va vite, et cette vitesse croît toujours, s'exaspérant elle-même.

Il ne s'agit pas, je suppose, de regretter les pataches. De même, il serait vain de regretter ce qui vient d'être détruit. Des tentatives de replâtrage sont possibles, même probables ici et là ; mais le plâtre tombera.

Déjà notre proche passé s'efface dans le lointain. Nous avons vécu, pendant cette guerre de cinq ans, plusieurs siècles d'autrefois. C'est aujourd'hui qu'il convient de dire que les morts vont vite ; ils vont d'une vitesse exaspérée.

Un monde nouveau naît dans la douleur. Lui aussi, il entend aller vite : organisation politique, sociale, administrative, scolaire, il entreprend tout à la fois. Ce monde nouveau exige un esprit de renouvellement. Le pays qui ne le sentirait pas en lui périrait.

Chez nous, des gens garderont leurs petits préjugés, leurs petites passions politiques et autres, leur scepticisme négligent et désabusé. Ils croient que notre pays après cette guerre reprendra son petit bonhomme de chemin. Pauvres aveugles! Il n'y a plus de petit bonhomme de chemin. De grandes routes sont ouvertes aux vaillants et aux audacieux.

Comptons sur les jeunes. Pour eux, les cinq années de guerre ont été une école plus éducatrice que toutes les écoles du monde. J'en connais de qui l'opinion sur la valeur relative des choses a changé du tout au tout. L'esprit de renouvellement est en eux ; il est fort, avec de l'âpreté ; car ce ne sont pas des agneaux timides que la paix nous renverra, heureusement, heureusement, Seigneur !

*
* *

Cette guerre révèle à quel point les peuples peuvent s'ignorer les uns les autres, malgré qu'ils aient tant de moyens de se connaître — en un temps où les relations internationales de toutes sortes se multiplient.

Les plus énormes erreurs, c'est l'Allemagne qui les a commises. Informée avec une exactitude parfaite de tout le visible, par exemple de l'état des forces militaires et de l'état des forces économiques, elle ignorait le moral. Aveuglée par l'orgueil de sa force, elle procédait en ses jugements par mépris préalable. L'Allemagne a déversé sur l'Angleterre et sur la France des injures ignobles et bêtes.

L'Allemagne aussi était ignorée. L'Angleterre, à part quelques clairvoyants, se refusait à voir le péril allemand ; elle était pacifique et pacifiste en grande majorité. La France, plus voisine et plus menacée, sentait le danger ; mais les socialistes français se laissaient tromper grossièrement par les socialistes d'Allemagne ; des pacifistes prêchaient, des âmes de vaincus tremblaient. Au reste, très peu savaient toute la puissance de l'organisation allemande et connaissaient toute l'ambition du monstre tentaculaire.

Il faudra organiser méthodiquement la connaissance de l'étranger, surveiller de près l'Allemagne, ses actes, ses pensées, ses arrière-pensées ; car elle n'accepte pas sa défaite ; elle est résolue à se relever de sa ruine, et de grandes forces demeurent en elle. Envers elle, gardons une inquiétude perpétuelle, une éternelle méfiance.

Pour la connaissance des peuples, cette guerre est un document incomparable, mais difficile à déchiffrer.

« Dans chacun des pays en guerre, a écrit lord Bryce, la nation tout entière prend à la lutte une part plus pleine et plus ardente que dans aucune des guerres antérieures. La guerre présente a remué de fond en comble les cœurs de chaque peuple en sa totalité. » C'est vrai ; mais les cœurs n'ont pas été remués de la même façon, par raisons identiques chez les différents peuples. Que se passe-t-il dans le cœur des Anglo-Saxons, ceux de la métropole britannique et ceux des Dominions, de chacun de ces Dominions? Même question pour chacun des belligérants. Difficile réponse.

Mais ce n'est pas tout. Il faudrait lire dans les cœurs des sujets exotiques de l'Angleterre et de la France. Que se passe-t-il dans le cœur de ces hommes que l'Asie et l'Afrique envoient au péril de la mort?

Celui qui pourrait lire dans ces cœurs si divers, aujourd'hui que toutes les sortes de l'humanité sont confondues dans la prodigieuse mêlée, connaîtrait au vrai l'humanité. Il saurait à quel point elle est arrivée de sa voie douloureuse.

(*A suivre.*)

ERNEST LAVISSE

POÈMES

I

LE JOUR DE GLOIRE

La journée appartient à ceux qui lui ressemblent,
Aux corps adolescents animés par l'orgueil,
A ceux dont le plaisir, le rire, le bel œil
Ignore qu'on vieillit, qu'on regrette et qu'on tremble.
— O guerrière Nature, où sont ces jeunes gens?
Quel est ton désespoir lorsque saigne et chancelle
La jeunesse, qui seule est fière et naturelle
Et brille dans l'azur comme un lingot d'argent?
— Ces enfants, bondissant, partaient, contents de plaire
Au devoir, à l'honneur, à l'immense atmosphère,
Aux grands signaux humains brûlant sur les sommets.
Ils dorment, à présent, saccagés dans la terre
Qui fera jaillir d'eux ses rêveurs mois de mai...
— Songeons, le front baissé, au glacial mystère
Que la Patrie en pleurs, mais stoïque, permet.

Ils avaient vingt ans, l'âge où l'on ne meurt jamais...

II

LA GRÈCE, MA TERRE MATERNELLE

A Monsieur Venizelos.

Ayant longtemps bâti ses hautes Pyramides,
Et comblé de senteurs ses sarcophages d'or,
L'énigmatique Égypte, aux yeux peints, au corps vide,
S'enfonce dans son sable, et dort.

Qui voudrait réveiller cette grande endormie,
Étroite, les deux bras contre le corps liés?
Tu n'aimais pas la vie, ô songeuse ! ô momie !
Et ton ivresse est d'oublier !

Sous un ciel enflammé de lumière onctueuse,
Tes chameaux au beau col, cygnes tristes et fiers,
Semblent fuir le destin, et sous leurs pieds se creuse
Le rire onduleux du désert.

L'énorme Sphinx camus, mage accablé d'études,
Rit aussi, possédant le secret sans pareil :
Il rit de ce sourire enivré qui prélude
Au calme sans bords du sommeil...

— Dors, grande Égypte lasse, amoureuse des tombes !
Ton épervier divin, même en ses jeunes jours,
Pliait nonchalamment une aile. Vous, colombes
De Kypris, vous chantez toujours !

O Grèce, c'est vers toi que courent mes paroles,
Terre de la pensée et du souffle éternel !
Vierge aux libres genoux, nymphe des Acropoles,
Bloc d'azur, de marbre et de sel !

Toi qui ne peux pas plus vieillir que ne vieillissent
Les vapeurs du matin des printemps successifs,
Les gouttelettes d'eau de la rame d'Ulysse,
Les jeux des agneaux sous les ifs.

Enfance du bonheur, prime élan de la grâce,
Commencement du Vrai, achèvement du Beau,
Calme maturité qui ne sembles pas lasse
Quand tu descends dans le tombeau,

Tu sus vaincre le temps, même tes léthargies
Enivraient les humains qui venaient t'épier.
Ils t'appelaient Raison, Démos, Cora, Hygie,
Et courbaient leur front sur tes pieds.

Prêtresse solennelle ou danseuse rusée,
Tu te mouvais au gré d'un songe musical.
— O peuple de la vie, ô peuple des musées,
Écoute mon chant filial !

Tu le vois, un épais et suffocant nuage,
Plus lourd que les soldats de Xerxès, est venu
Comme un vol de hérons sur toi, et ton visage
Est voilé par ces inconnus ;

Du Nord, où la mer froide au sapin lourd de brume
Conte un lied enfantin dont riraient tes bergers,
Il est venu, lancé par le canon qui fume,
Le souffle de ces étrangers !

Furtifs, glacés, pareils à des troupeaux de rennes,
Écartant le branchage et se glissant vers toi,
Ces rudes écoliers t'approchent et t'apprennent,
Toi que l'on respire et qu'on croit !

Hélas, ils ont touché ta ceinture pudique,
Grande vierge debout qui songes fixement,
Et un peu de ta main qui pend sur ta tunique
Est prise dans leurs doigts gourmands !

Se peut-il qu'on t'offense ou bien qu'on t'intimide,
Sainte légèreté qui semblait sans liens,
Comme une île des cieux, toujours un peu humide
Du souffle des flots Ioniens !

L'Histoire ne parlait de toi qu'avec délire,
Il ne suffisait pas d'être juste et courtois,
Le plus beau des Anglais, le grand porteur de lyre,
S'amusait à mourir pour toi !

Tu semblais bleu de lin et jaune comme l'ambre,
Chacun favorisait ton sublime renom,
Un voyageur niait avoir vu en décembre
La neige sur le Parthénon !

Lorsque le promeneur, dans la cité romaine,
Respirait dans le vent ton odorant appel,
Il songeait à Jacob, à qui Lia s'enchaîne,
Et qui languissait pour Rachel !

Les siècles s'en venaient en long pèlerinage
Vers tes golfes d'argent et tes rochers vermeils,
L'étoile qui guidait vers Jésus les Rois mages
Pour toi devenait un soleil.

Le grand battement d'aile aigu des cathédrales
Moins que ton temple étroit semblait l'hôte des cieux,
Et le monde attentif écoutait tes cigales
Chanter sur tes coteaux pierreux.

Les Francs se souvenaient d'avoir à tes fontaines
Bu l'onde où le pied d'or de Pallas se mêlait,
Et goûté ton miel brun, au temps où l'on parlait
Français dans le duché d'Athènes !

Le vieux Gœthe, ombragé par les soirs de Weimar,
Dans son grave logis orné d'antiques plâtres,
Laissant l'éternité envahir son regard
Rêvait à ta blancheur bleuâtre !

Ton profil, net ainsi qu'un mur entre deux champs,
Ton haut casque arrondi, ta face calme et lisse,
Ta lance au jet d'argent proclamaient la justice,
La fierté, les lois et le chant.

Ta tunique aux beaux plis descendait sur tes hanches
Comme va l'eau du fleuve et le lait s'épandant,
Comme va la logique austère, qui ne penche
Que du côté de l'évident !

Et maintenant tes bras sont entravés de chaînes,
L'éther divin frémit d'un blâme aérien,
Et dans l'ombre on entend la voix de Démosthène
Murmurer « O Athéniens... »

Mais soudain ton regard qui calculait les astres
A posé sa clarté sur les sanglants chemins,
Et libre, bondissant, te mêlant aux désastres,
O mère antique des humains,

Tu reconnus ceux-là qui t'avaient bien servie,
O fille de tes fils ! Et leur donnant secours
Tu mêlas ta fureur, ta sagesse et ta vie
Aux combats enragés d'amour !

— Dans mon natal séjour, Paris, que rien ne passe,
Mon cœur qui lui doit tout fut préparé par toi,
Et je me sens unie à jamais, dans l'espace,
Au sang des bataillons crétois...

III

PRIÈRE DU COMBATTANT

Pulpe du jour, azur pénétré de lumière,
Vol calme des oiseaux, bien-être respirant,
Confiante douceur des choses coutumières,
Me voici, simple, fier et franc.

J'offre à votre splendeur éternelle et candide
Ce corps, souvent blessé, qui n'eut d'autre souci
Que de combattre avec une audace lucide,
Mourir c'est vous aimer aussi.

Lorsque je défendais le rivage et la terre
Où vous m'avez fait croître ainsi que l'olivier,
Nature, dont je suis la plante humble et prospère,
Je mourais pour que vous viviez.

Je ne vous dirai point de trompeuses paroles,
La guerre est pour tout être un fléau révoltant,
La Pitié, cheminant quand les Victoires volent,
Pleure sur tous les combattants.

Parfois, lorsque, parmi de longues agonies,
La lune au clair visage aplanissait les cieux,
Mon cœur se reliait à la nue infinie,
L'homme a sa grandeur par les yeux.

Je contemplais l'espace où tout fermente et veille,
Où l'esprit se mélange à l'éternel Destin,
Et j'entendais ce bruit de pensantes abeilles
Que font les astres clandestins!

Vainqueur, mon front guerrier fut couronné de lierre,
J'ai passé fier mais doux au milieu des vaincus,
Mon orgueil réjoui absorbait la lumière,
Et cependant je n'ai vécu

Que depuis le moment où, soumis, ô Nature,
A ton unique vœu solennel et secret,
Je presse contre moi l'humaine créature
Qui m'est soleil, onde et forêt !

Mon être qui flamboie au souffle de sa bouche
Voit la vie et la mort en lumineux confins,
C'est par la volupté sereine que l'on touche,
O monde, à ton âme sans fin !

L'univers provocant, que jamais n'apprivoise
Le suppliant désir tendu vers sa beauté,
Je l'attire et l'obtiens lorsque mes bras se croisent
Sur une enfant qui sent l'été !

Je travaille, je sais que l'homme est éphémère,
Que son ouvrage est vain, que son renom est court,
Que, pareil à l'Automne, il se mêle à la terre,
Mais la gloire est sacrée en servant à l'amour.
— Amour, divinité immense et solitaire ! —
Et quelquefois, la nuit, mon esprit curieux
Entend, tel un torrent situé sous les cieux
Qui roule mollement comme un dolent tonnerre,
Le soupir des amants et des ambitieux !

IV

LES HÉROS

Mourir de maladie c'est mourir chez les morts,
C'est avoir vu s'enfuir la moitié de son âme,
C'est implorer en vain le Destin qui réclame,
Mais ceux qui pleins d'un net et bondissant ressort
Acceptent hardiment le rendez-vous suprême
Et tendent sans trembler leur main à l'autre bord,
Connaissent la fierté de mourir quand on aime,
Portés par le divin au-dessus de l'effort.
— Heureux ceux qui, frappés au moment qu'ils agissent,
Ont franchi d'un seul pas les regrets et la peur,
Et qui, loin de la morne et traînante torpeur,
Sont morts pour la Patrie et morts pour la Justice,
Pour la calme Justice au cœur plein de bonté,
Compagne de l'esprit et sa grande exigence !
La Justice au bras fort mais jamais irrité,
Et qui, laissant glisser nonchalamment la lance
Dont le lys déchirant ombrageait sa clarté,
Équilibre sa pure et prudente balance
Par le poids de l'amour et de l'intelligence !

(*A suivre.*)

COMTESSE DE NOAILLES

PARMI LES AMÉRICAINS[1]

(JUILLET-SEPTEMBRE 1918)

Y. M. C. A.

Au milieu des sombres débits de la ville et des faubourgs, on voit, de temps en temps, une chose nouvelle : une façade propre, vernie, gaie, avec de grandes glaces claires. C'est un *Home* de la *Young Men's Christian Association*. Au hasard de mes courses, et sans aller dans tous les quartiers, j'en ai compté plus de vingt, et il y en a d'autres, ceux des « Chevaliers de Colomb[2] », par exemple, ou ce petit foyer de la *Christian Science*, où je suis entré, attiré par cette cordiale annonce : *Come in ! Welcome to all*, — et par cette chose extraordinaire en cette morne rue : un grand et frais bouquet d'œillets dans la devanture.

Cette propreté, cette gaieté, ces fleurs, indiquent déjà le sens de ces œuvres. L'idée qui les dirige est la même qui m'apparaissait jadis dans les admirables *Sailor's homes* des grands ports anglais, dans les *University Settlements* de la triste *East End*, à Londres. On veut, en multipliant les suggestions toniques, exciter en l'homme le mouvement montant de vie et de volonté, celui qui le dressera, actif et sain, à l'encontre des influences de dépression et de désarroi. Plus spécialement, ici, dans les confusions de la vie en guerre et

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1918.
2. Catholiques.

à l'étranger, on veut maintenir son armature intérieure, en maintenant autour de lui quelque chose du milieu natal, quelque chose de cette *aura* américaine où se formèrent et s'entretiennent ses mœurs et disciplines d'Américain.

Dans les sociétés de culture anglo-saxonne, où le point de vue pratique domine tous les autres, où toute l'éducation est dirigée par le souci de la santé morale et sociale, ce sont là des questions qu'on ne laisse pas au hasard. Une œuvre comme celle de la Y. M. C. A. (vieille de plusieurs décades, et qui s'étend à tous les pays de langue anglaise), ne joue pas un rôle moins important dans l'armée américaine que la Croix-Rouge. Par les nombres de leurs souscripteurs, de leurs personnels, de leurs établissements, par l'étendue de leurs activités, les deux grandes entreprises sont comparables : l'une s'occupe de la santé des corps, l'autre de la santé des âmes [1].

Visites diverses à la maison des marins. C'est une vaste et belle construction de bois, sur la place qui domine le profond boyau du port de guerre. A l'intérieur, grandes salles de théâtre, de lecture, de billard, de correspondance ; on y trouve un piano, des tables couvertes de journaux, des rayons chargés de livres ; j'y ai feuilleté de l'Emerson et du George Eliot, de l'Edith Wharton et du Bennett. Un bureau de tabac sert aussi de cantine à bonbons et biscuits : ils sont toujours en train de grignoter du « candy ». Sur les murs, des cartes du front, un pavois de drapeaux, et les multicolores affiches illustrées de la propagande.

Quelques-unes sont bien éloquentes. Il y a celle qui s'intitule *Là-bas*. La déesse Liberté, glaive en main, s'est approchée d'un marin ; la tête baissée vers lui, et lui soufflant une muette, ardente suggestion, elle tend le bras pour lui montrer, à l'horizon noir et démonté, de fuligineux bateaux de guerre, qu'illumine à demi l'éclair des canons. L'homme, grand, maigre,

1. La *Young Men's Christian Association* fut fondée à Londres, par quelques employés d'une maison de draperie, en 1844. Les premiers statuts de l'Association lui donnaient pour objet : « l'amélioration de la condition spirituelle des jeunes employés drapiers ». Dès la première année, cet objet se généralisa. L'œuvre se propagea très vite. Dès 1848, elle devenait une des puissances sociales de l'Angleterre. En 1851, elle s'étendait en Amérique, où ses maisons de Montréal et de Boston étaient fondées.

énergique, tout Yankee, tourne son glabre et brun visage vers cet horizon, et reste fixe, tendu, comme possédé par une vision. Une autre image rappelle la raison qui jeta l'Amérique à la mêlée. Un bateau de sauvetage prend la mer — mer sauvage sous un ciel sinistre. Des hommes de grand type, aux traits puissants et rudes, d'encolure magnifique, sont aux avirons, tirant d'un effort qui les renverse à demi. Au loin, dans le jour qui baisse, un bateau torpillé est en train de sombrer : évocation de la *Lusitania* dont le souvenir est au fond de la volonté de guerre. L'affiche jette cet appel : *Stop this !* — « Arrêtez cela ! » D'autres sont plus gaies, évoquant avec humour des habitudes et sentiments tout américains. On sait ce que sont, aux États-Unis, le prestige et la liberté d'allures de la jeune fille. Voici une *american girl*, toute en sourires, mutinerie, gracieux sans-gêne. Elle porte col et béret de marin, et d'un geste dégagé, agite les couleurs de l'Union. C'est la marine américaine. Clignant de l'œil au passant, avec le mouvement de tête qui appelle, elle lui jette ces mots : *I want you !*

Deux jeunes dames, à des petites tables, président, distribuent papier à lettres et renseignements. Hier, à une séance de cinéma, une fort jolie jeune fille, dans l'uniforme féminin de la marine, est venue s'asseoir devant le premier rang de matelots, s'est mise à causer et rire avec eux de la façon la plus naturelle. C'était une *worker* — la fille d'un grand industriel de Philadelphie. L'idée, c'est que cette présence féminine est salutaire, qu'après la grâce, la vivacité, le sourire honnête, et tout ce qu'une Américaine d'un certain monde signifie de civilisation vraie, les ordinaires tentations fardées de la rue sembleront moins tentantes. Un jeune officier me disait : « *It helps to keep them straight, seing these girls — puts an ideal in them.* » [1]

Remarquez qu'en un pays où tout le monde est fils ou petit-fils d'un immigrant, s'il n'est immigrant lui-même, où, par

1. De même chez les Britanniques. A propos des femmes auxiliaires de l'armée (*Wacs* : *Women's Army Auxiliary Corps*) qui servent sur le front comme téléphonistes, télégraphistes, conductrices de camions, et vivent militairement, à côté des hommes, un général anglais a pu dire « qu'elles avaient rehaussé la moralité de l'armée par leur présence ».

conséquent, il n'y a pas de classes, où le paysan est inconnu, où l'ouvrier gagne vingt-cinq francs par jour, s'habille, se rase et se lave comme un gentleman, et peut rêver de faire fortune, la distance, d'un matelot à une dame, n'est pas ce qu'elle serait dans un pays d'Europe.

Et puis les mœurs sont autres. Le dimanche, je vois des jeunes gens et jeunes femmes en kaki, et qui semblent sortir d'une boîte, tant ils sont nets et vernis, partir en bande de promeneurs par les bateaux de la rade. Ce sont de simples soldats et leurs amies. L'une de ces jeunes dames, désirant organiser un programme de ces promenades, me demandait de lui indiquer des buts d'excursion. « Cette ville est si triste, me disait-elle... Il faut absolument sortir nos *boys*. » Et l'autre soir, accoudé au parapet du port de guerre, à l'heure de la rentrée à bord des marins, j'entendais, à côté de moi une grande jeune fille en uniforme, au brillant sourire, et que j'avais remarquée au baraquement de la Y. M. C. A., causer avec une jeune matelot. Ils avaient de francs rires. Au moment où il la saluait pour partir, elle lui posa cette question de camaraderie naissante :

— Dites-moi donc votre nom ? Smith ? Moi, je m'appelle Taylor.

Celle qui me reçut pour la première fois dans la maison des marins me disait :

— L'œuvre s'efforce de remplacer un peu, pour chacun d'eux, ce qui leur manque le plus : leur *home*, leurs parents, leurs amis, leurs amies : *their people*, *their friends*, *their girls*.

Ce dernier mot fut dit avec une franchise et une simplicité admirables. Il n'y a qu'aux États-Unis que la relation et le sentiment qu'il évoque soient si simples, si publiquement manifestés et admis.

Elle ajoutait :

— Ils ont besoin de nous : ils nous le disent. Ils ont si peu l'habitude de la vie de caserne et de bateau de guerre ! La plupart se sont engagés il y a quelques mois. Ils viennent tout droit de leurs fermes ou de leurs faubourgs. Oui, c'est un travail splendide : on ne peut pas exagérer l'influence de l'œuvre. Et nous sommes si fières de nos *boys* ! Ils sont bien un peu gâtés ! Mais ils sont si propres, si sûrs, si sains, au moral

comme au physique. Et ils ont tellement envie de bien faire ! — *They are so clean, so clean living ! They mean so well !*

Elle s'arrêta un instant, et puis, détachant ses mots, du ton de la conviction enthousiaste et contenue :

— *Sure ! they'll go right across* [1] !

Voilà l'élément humain, l'élément de vie concrète, et l'on peut dire de sentiment, qu'introduit, à côté de tout l'officiel, le technique et l'administratif de l'immense machine militaire, une œuvre comme la Y. M. C. A. Le point de vue, c'est que, dans la machine, le soldat n'est pas une pièce anonyme, interchangeable, et mue par les seules impulsions de la discipline; c'est que l'homme est un homme, et qu'il a une âme, qui peut se décourager, se tourmenter, se désoler, qui a ses habitudes et ses besoins de vie sociale, sentimentale et religieuse — des besoins auxquels il importe de répondre comme à ceux du corps, au moyen de services aussi attentivement organisés que ceux des vivres ou des ambulances — par humanité d'abord, et puis pour maintenir une énergie active. Cent menus détails m'attestent ce point de vue. Devant la maison des marins, c'est une grande banderole qui porte imprimés ces mots :

« Marins, avez-vous quelque tourment au sujet des choses de chez vous? au sujet de vos mères, de vos femmes, de vos enfants, au pays — *back home*? Avez-vous des soucis d'argent pour les vôtres? Adressez-vous à la Croix-Rouge qui vous aidera, télégraphiera, câblera, qui a quarante millions d'adhérents — *back home.* » Et plus significative encore la petite pancarte que l'on trouve sur le mur dans beaucoup de ces *Homes*. Elle ne pose que cette amicale question : « Avez-vous écrit à votre mère, cette semaine [2]? »

***

C'est vers sept heures du soir, qu'il faut venir à cette grande maison des marins. Alors, jusqu'à neuf heures, elle est rem-

1. On peut compter sur eux jusqu'au bout !

2. « L'Amérique, dans cette guerre, a fait ce que nul autre pays n'a jamais entrepris. Elle a introduit la présence, l'atmosphère du *home* dans les camps d'outre-mer, afin que partout le soldat pût sentir qu'il y a des mains paternelles pour l'aider, des mains maternelles pour le consoler, des mains amicales pour le divertir. » (Cardinal Gibbons, *New-York Times* du 8 novembre.

plie de matelots américains, si jeunes, si « dégourdis », comme me le disait un des nôtres, — si braves, avec leur béret tout plat dont brille le beau drap, leur grand col sombre, le petit bout de fin tricot immaculé affleurant sous le cou nu et viril, leur long nœud de soie noire parant le dessous du col, leur pantalon flottant, où leurs chevilles, leurs pieds toujours si bien chaussés semblent plus minces, et comme prêts à la danse. (Est-ce leur prestance, leur prestesse? Ils me font toujours penser à des danseurs.)

Comme on les sent chez eux, dans leur grande maison claire, les beaux marins d'Amérique, comme on sent une habitude établie ! Et comme ils semblent tous faits à la vie en commun, en société, j'allais dire en public ! On dirait que c'est leur façon naturelle de vivre, comme des fourmis et des abeilles. Chacun suit si tranquillement sa ligne parmi les mouvements de tous les autres. L'un écrit sur un coin de table, d'autres lisent, scrutent les cartes du front pendues au mur, jouent au billard, bavardent avec les jeunes dames secrétaires ou les gardiens en uniforme. Beaucoup, tout en causant, puisent, d'un geste distrait, dans les paquets de chocolats, d'amandes grillées ou de bonbons que leur vend, pour quelques *cents*, la cantine au tabac et aux friandises, au fond de la grande salle, — les coquets petits cartons glacés, noués d'une faveur rose, qui nous font penser au Jour de l'An, et dont ces grands enfants distribuent presque tout le contenu à leurs amis, les gamins de la ville, leurs élèves au *base ball*, qui les attendent à la sortie, et vont se jeter sur eux. Ils sont généreux comme des princes, et donnent aussi magnifiquement leurs cigarettes [1].

Au début, j'étais un peu gêné, en entrant dans cette bourdonnante ruche. On allait regarder, observer l'intrus, l'être différent. Nullement : personne ne s'occupe de moi ; personne n'a l'air de s'occuper d'autrui. Chacun, au milieu de la foule, est chez soi, à son affaire, son jeu ou son repos. Et cependant, pour un rien on vous adresse la parole, et l'on vous parle

1. On s'est étonné quand les Américains ont demandé à faire fabriquer pour leur armée, dans les manufactures françaises, les bonbons dont ils apportaient le sucre. Ils ont fait observer que leurs soldats ne « touchent » pas de vin, et que le sucre, s'il n'est pas un stimulant, est un aliment de haute valeur énergétique.

comme si l'on vous avait vu là tous les jours : on vous offre l'encrier ou le papier que vous cherchez ; on vous demande un renseignement sur le programme du cinéma. L'un des gardiens, le premier jour, me voyant hésiter à la porte, m'avait dit : *Come in, Sir !* — et l'une des dames, à qui j'avais demandé la permission d'assister à la séance de chant m'avait répondu tout de suite : « *Why, of course : we shall be very pleased !* » Et me retrouvant à la sortie : « *Come again !* » Toujours le sentiment d'une vie sociale intense, et que l'on veut encore plus intense. Et cette impression se précisait par le contraste, quand, au dehors, je revoyais le peuple de la ville. Même arrêtés, par groupes, sur le grand pont, considérant tous ensemble le même spectacle, la multitude des marins étrangers se pressant sur les escaliers, à l'heure de la rentrée à bord, ils semblaient séparés les uns des autres. Ils ne se parlaient pas, et pour parler à l'un d'eux, je sentais bien qu'il m'aurait fallu surmonter, en lui comme en moi, une petite résistance — que cela n'allait pas de soi.

C'est qu'en Amérique le *quant à soi* est moins puissant qu'en France ; chacun y vit beaucoup moins en lui-même et dans le groupe étroit de la famille, beaucoup plus dans le vaste groupe de la cité, beaucoup plus, aussi, dans une maison de verre, une maison dont les portes sont toujours grandes ouvertes. C'est là encore un trait général des sociétés de culture anglo-saxonne [1]. L'instinct social ou, plutôt, l'instinct d'association active, y est plus fort, manifesté, d'abord, aux incessantes initiatives altruistes qui fondent, favorisent, aux dépens de la famille, tant d'écoles, universités, hôpitaux, tant d'œuvres et d'institutions publiques de protection, d'hygiène des corps et des âmes — ensuite, au nombre, au succès des corps librement assemblés et constitués pour la coopération volontaire. Nous avons déjà noté, avec le com-

1. Wells l'a noté dans *Mr Britling sees it through*, à propos d'une famille belge réfugiée en Angleterre. Mr Britling, qui est habitué à voir jouer sur sa pelouse de tennis des jeunes gens dont il ne sait même pas les noms, observe que sur le continent, la famille est une cellule beaucoup plus fermée qu'en Angleterre. C'est une des difficultés que rencontrent les jeunes Anglais et Américains qui viennent en France pour nous mieux connaître : la famille française ne s'ouvre pas facilement pour eux. Et c'est un obstacle aux échanges d'étudiants, et, par conséquent, à notre rayonnement.

mandement du sourire, celui de coopération. Plus elle est intense, multiple, générale, et plus la société leur apparaît vivante, en marche vers ses fins essentielles. Ce principe est actif en Angleterre, mais plus encore dans un monde dont l'idée générale, la devise, le *slogan*, comme on dit là-bas, pourrait se formuler ainsi : « Nous sommes ici, tous ensemble, sur la terre, sur la terre neuve que nous avons choisie, pour construire ensemble un monde plus heureux et plus beau que le monde ancien. » Car voilà l'idéal : il est toujours fonction du réel, et celui de chaque société correspond à ses conditions propres de vie. C'est bien en coopérant, en associant spontanément leurs idées et leurs initiatives, que les hommes des États-Unis créent, développent, ordonnent si vite, pour l'hygiène et, de plus en plus, pour la beauté, tant de cités dont l'âme collective vit en eux d'un patriotisme si ardent. Sans doute, elles ont souvent commencé, celles de l'Ouest, surtout, par un certain désordre individualiste, mais le besoin excite l'effort qui adapte. De ce premier désordre inévitable, est née la volonté d'ordre avec l'association pour l'ordre. Il faut voir dans certaines villes du *Far West*, si turbulentes à leurs débuts, dans une Seattle par exemple, le nombre de clubs, bureaux, comités — la plupart sous la direction de l'Église presbytérienne — qui sont les foyers de la vie municipale, et travaillent ensemble, en cent œuvres spontanées et toujours en train de se multiplier, à toutes les formes civiques du bien.

Voilà le grand principe de la société, celui qui l'organise à tous ses degrés, dans les pays de langue anglaise. En Angleterre, il apparaît à l'importance attribuée, dans la formation de la jeunesse, aux jeux dits éducateurs, parce qu'ils apprennent à l'enfant à se subordonner à l'équipe. Aux États-Unis, il apparaît à l'habitude, plus évidente et générale encore chez les Américains que chez les Anglais, de la parole publique, à l'abondance des discours, allocutions, *speeches*, qui surgissent à tous propos — trait redoutable au Français moins disert à qui l'on a demandé, à brûle-pourpoint, de faire acte d'orateur. Et dans les deux pays, il se manifeste, ce principe, à l'effort général pour assembler les individus, pour les intégrer en groupes actifs, pour accroître, orienter, *énergiser*,

comme ils disent, la vie de chacun en y projetant un courant de vie collective.

La Y. M. C. A. est un exemple entre mille de cet effort. Et la façon dont une telle œuvre se nourrit indique assez ce que sont, chez les hommes de ces pays, les habitudes d'activité sociale, le sentiment du groupe, j'allais dire de la ruche et de son bien. Le comité directeur lance un appel de fonds, disant les services, les charges, les besoins. Et il ne se contente pas de conclure qu'il lui faut tant de millions de dollars. Ce chiffre, il le distribue entre les différentes villes de l'Union, suivant les ressources et la population de chacune. En somme, chacune est taxée, ce qui veut dire que chaque citoyen est invité à se taxer lui-même, non seulement pour le succès d'une œuvre d'intérêt national, mais pour l'honneur de la cité dont on attend telle somme. Et tel est le sentiment de patriotisme municipal, que chaque fois, dans chaque ville, la somme des souscriptions dépasse le chiffre demandé. Quand les États-Unis sont entrés dans la guerre, une telle campagne pour la Y. M. C. A. a produit quatre cents millions de francs. Une autre, pour la Croix-Rouge, a donné un milliard. Celle-ci était menée par des nuées d'orateurs qui parlaient chacun quatre minutes (*four minutes speakers*). J'eus l'occasion d'entendre l'un d'eux à Paris. Quelle flamme ! quelle pressante, frémissante véhémence ! On imagine l'effet de cette parole, dans l'immense Auditorium de Chicago, sur la multitude américaine, si prompte à sentir, si ardente à répondre [1].

*
* *

Ce soir, concert et synètes chez les marins.

Ils sont environ cinq cents dans la salle. Un monsieur en veston débite une suite discontinue de bons mots. Il parle aux hommes, la main droite dans la poche du pantalon, et

1. *Depuis l'armistice*, me disait, *le* 30 *novembre*, un directeur régional de la Y. M. C. A., une nouvelle campagne, organisée en remerciement à l'armée, a donné en quinze jours un milliard qui doit être partagé entre la Y. M. C. A. (protestante), les Chevaliers de Colomb (catholiques), l'Armée du Salut (branche américaine), et l'œuvre qui s'occupe des Israélites (*Jewish Welfare Board*). La presse a publié d'éloquents appels du cardinal Gibbons en faveur de cette entreprise.

les appelle « *boys* » ou « *you, fellows* ». Silhouette maigre, serrée, nerveuse, que l'on devine toute agile, mais il ne fait pas un mouvement. Cependant, le visage vit de toute l'animation diverse du récit, et puis, le dernier mot, le mot à effet, jeté, il se fixe, un œil à demi fermé, l'autre, étincelant de comique contenu. Une demi-seconde de silence, et, d'un seul coup, le rire fait explosion sur tous les bancs. Aussitôt, sans que l'homme ait bougé, une autre histoire, dite très vite, claquant sec comme un coup de fouet, chacune suivie d'une explosion pareille. Voilà l'humour américain, si différent de l'anglais, et que les Anglais appellent *dry* — humour sans émotion ni sourire, sans préparation ni nuance, et qui semble un pétillement électrique de l'esprit, provoquant, dans un auditoire américain, une réponse électrique. « Comme vous rirez dans vingt-quatre heures ! » disait un jour, dans une soirée de Boston, un Yankee à un flegmatique Anglais qui ne répondait pas tout de suite à l'une de ces excitations.

Farces énormes, anglo-saxonnes, à la fois graves et désopilantes, par deux bons comiques de New-York. Puis les notes sentimentales, patriotiques et guerrières. Une jeune femme en robe rose se met au piano en disant à la salle :

— *Now, I want each of you, fellows, to think of his girl.*

Elle chante, la tête tournée de côté, vers l'auditoire, lui souriant, lui parlant des yeux :

Uncle Sammy, take care of my girl :
I may be gone a good long time.

Dans les chansons patriotiques (*Answer Mr Wilson's call !* et *We' re all calling on the Kaiser*), elle insiste pour que la salle entonne le refrain. Évidemment cette jolie femme ne cherche pas d'abord à plaire, mais, avant tout, à établir le courant animateur, et assembler son public de marins dans la vie et l'action de la musique. Elle leur dit :

— Je ne vous chante pas de la grande musique qu'il faut écouter en silence. Nous voulons seulement nous sentir tous ensemble, en chantant tous ensemble. — *That's the idea.*

Ce dernier mot est dit avec le plus féminin des sourires et la plus américaine des inflexions de voix.

***

Le dimanche, aux heures des services religieux, c'est encore la même idée qui s'applique à la Y. M. C. A. Tonifier les âmes et les associer. Les associer en un culte dont on a commencé par éliminer tout ce qui sépare les Églises différentes, — culte viril, grave, *actif*, où les voix s'unissent fortement, où chacun se sent soutenu, porté, entraîné par tous les autres en un rythme unanime. Les tonifier, les recharger d'énergies morales et sociales, les réaimanter en les tournant toutes à la fois vers la souveraine, invisible présence, d'où chaque conscience reçoit son ordre, sa force et son courage.

J'ai assisté à ce culte. J'y retrouvais les prestiges propres à toutes les formes du protestantisme d'Angleterre et d'Amérique : le grand style biblique, la majestueuse langue du XVIe siècle, les larges, tranquilles mesures, dont la tonalité ne se confond avec aucune autre, — et, par-dessous, la profonde et sérieuse poésie de la vie de l'âme, traduisant ses élans, ses langueurs, ses solitudes où elle se tourne vers Dieu. Dans le livre que je tenais entre mes mains, la plupart des prières et des hymnes étaient ceux que j'avais entendus déjà dans les églises de Londres et de la campagne anglaise. A travers toutes les différences de secte et de nationalité, cette religion demeure l'un des grands traits, et sans doute le plus essentiel, de ce type général de civilisation que présentent les deux peuples. Elle procède du passé antérieur à la séparation, et l'on peut dire que plus d'un siècle après la séparation, elle se développe chez l'un et l'autre dans le même sens, de plus en plus pratique, pragmatique — l'idée de James traduit l'idée commune, — de plus en plus dévouée à ce qu'on nomme dans les deux pays, le « service humain », et le « service social ». Voilà ce qu'ils appellent « la religion appliquée. » Défendre, accroître dans l'individu et la société, ce qu'un Ruskin, énonçant et n'inventant pas, lui non plus, un principe de culture, appelait la seule richesse véritable : la quantité de vie. Ne pas laisser tarir ou se dégrader, au hasard des influences ambiantes, la précieuse sève humaine, maintenir en l'homme cette charge et cette tension d'énergie qui font

la pureté et la beauté de la forme physique, la précision et la force du vouloir, la vitesse de l'action et de la réaction, la capacité de joie, l'élan d'espérance et d'entreprise, l'éclat et la persistance de la jeunesse. L'incliner à vivre dans le groupe et pour le groupe. Bref, en faire une créature belle, droite, heureuse, active et de vraie valeur sociale [1].

Voilà l'idée qui dirige de plus en plus cette religion, et que manifestent tant de disciplines, entreprises, œuvres, associations, dans les pays où elle règne — depuis ces systèmes anglo-américains d'éducation qui veulent d'abord assurer l'intégrité nerveuse, les résistantes synthèses de croyance et de sentiment, jusqu'à cette *Salvation Army*, dont le nom ne se traduirait plus par « Armée du Salut », mais par « Armée du Sauvetage », jusqu'à ces puissantes ligues de tempérance, ces croisades, si actives, générales et populaires, qu'elles ont réussi, à l'encontre d'intérêts très puissants, à faire interdire dans la marine comme dans l'armée toute boisson contenant de l'alcool, y compris celles que nous appelons hygiéniques, — et que dans moins d'un an, tous les États de l'Union, et non plus seulement ceux que l'on appelle *dry*, seront astreints à la loi d'abstinence.

On peut se demander pourquoi ces activités organisées pour le bien général n'inspirent d'enthousiasme, n'atteignent tout leur développement et leur succès que dans ce monde anglo-saxon. Les réponses sont nombreuses ; il faudrait remonter loin pour les trouver toutes. L'une des plus probables, c'est, peut-être, qu'ailleurs, de telles entreprises apparaissent trop comme morales, moralisantes, et l'on sait ce que ce mot peut exciter de méfiance et même de dédain dans les pays où on l'associe surtout à l'idée d'une règle pour la conservation de l'ordre établi, à l'idée du rangé, du prudent, du bour-

1. Cette idée, religieuse, morale, devient patriotique, et s'affirme alors comme le souci de la race — de la race nouvelle que les États-Unis sont en train de former, et que l'on veut aussi saine, aussi belle, aussi américaine que possible. C'est à ce souci général que répondent les journaux en publiant régulièrement les statistiques d'alcoolisme et de maladies vénériennes dans l'armée américaine en Europe. Ces statistiques montrent les progrès accomplis grâce à des institutions comme la Y. M. C. A. et aux mesures générales de discipline et d'hygiène En janvier 1918, pour les maladies en question, elles donnaient *la moitié* de la moyenne habituelle de l'armée aux États-Unis. En septembre, ce n'était plus que le tiers.

geois, — de ce bourgeois que les militaires du premier Empire, les artistes du romantisme, les prophètes de tous les socialismes, ont tour à tour bafoué et attaqué avec un succès si durable, et jusqu'à imposer à l'épithète une signification presque péjorative. Tout autre est la notion de la morale en pays de formation anglo-saxonne. Son principe n'apparaît pas de l'ordre statique, mais de l'ordre dynamique. C'est un principe de vie. C'est l'effort et la discipline pour aviver en la purifiant, dans l'homme et dans la société, la flamme de la vie. Et, par là, le principe est d'ordre esthétique aussi, car de l'intégrité des énergies dépend la beauté vivante de la forme qu'elles développent. C'est bien ici toute la conception, si peu intelligible à l'étranger, dont l'auteur des *Pierres de Venise*, moraliste, sociologue, esthéticien, a donné l'expression la plus logique et complète, — la dialectique de l'esthéticien suscitant le moraliste et puis le sociologue [1].

Dans la grande salle du culte, à la Y. M. C. A., je n'avais qu'à regarder autour de moi pour voir l'idée en sa forme vivante. Elle se réalisait en ces centaines de jeunes gens, si beaux, si lestes, si bien marqués de la même régulière empreinte, aux yeux si heureux et si frais, et qui, portant l'uniforme américain, s'apparentent si visiblement à ceux d'Angleterre et d'Australie.

Je suis revenu pour la réunion du soir, mais c'était dans une autre maison de l'œuvre. Ce culte s'appelait simplement *Song Service*, — service de chant. C'étaient encore des hymnes émouvants, nostalgiques : « *Abide with me : fast falls the eventide.* — Reste avec moi, rapide se fait l'ombre du soir. » Et encore : « *Arise my soul, arise, shake off thy guilty fears* ! — Lève-toi, mon âme, lève-toi, secoue tes craintes coupables ! »

1. On trouvera ces idées plus ou moins directement exprimées par tous les moralistes et sociologues anglais depuis Carlyle et Ruskin. Voir notamment le dernier livre de Wells : *Dieu, l'Invisible Roi, passim.* Dans *Mankind in the making*, il avait déjà dit : « Toute entreprise humaine, toute institution, tout mouvement, tout parti, tout Etat, ne doivent être jugés que selon la norme suivante. Dans quelle mesure contribueront-ils à élever le taux des naissances saines et riches d'espérances? Dans quelle mesure leur influence élèvera-t-elle, qualitativement et quantitativement, chaque génération nouvelle à un type de vie plus élevé et plus large? » C'est exactement toute l'idée du programme actuel de M. Lloyd George. Il l'a énoncée en termes précis dans son récent discours de Wolverhampton (23 novembre 1918).

Mais c'étaient aussi des mélodies populaires, évoquant la patrie locale, la famille, l'enfance : *My old Kentucky home : Where is my boy to-night ?* (Il y en a pour les nègres, très douces, graves, qui leur parlent des champs de cotonniers, des campagnes de Floride et de Virginie.) D'autres disaient l'Amérique, terre de la Liberté et des champions du droit. De tels chants remuent et libèrent le dessous profond des âmes. Les hommes qu'ils assemblent dans la même émotion se sentent plus fervents et plus unis. Leur bonne volonté pour l'effort commun s'est reformée ou accrue.

Un trait singulier, c'est qu'une œuvre puisse être à la fois si religieuse et si neutre. Un petit fait qu'on me citait prouve à quel point on reconnaît celle-ci pour neutre, et cependant comme organe de vie spirituelle collective. La date d'une grande fête israélite approchait, et c'est dans la principale maison, en ville, de l'Association des jeunes gens chrétiens, que les marins juifs avaient décidé de la célébrer.

THE BOYS

Handsome as Hermes and as frank
As lads upon a heliday [1].

En chemin de fer, sur une petite ligne locale : une dizaine de soldats en kaki dans mon wagon. Je les ai bien vus, étant seul avec eux pendant tout le voyage d'une heure ; et je les ai retrouvés au retour.

Ce fut, chaque fois, comme une impression de soleil, de matin, de bain dans une eau vive. Quel éclat de vie en ces fraîches figures si nettes, quelle jeunesse, quelle limpidité des yeux et des âmes !

Leurs rires fusaient à tout moment. La machine siffla. Ils imitèrent son cri, et tous les dix de rire. Une vache passa : on lui fit : *meuh*. Et de rire encore.

Le grand bonheur était, à toutes les questions, interpellations qu'ils se jetaient, de répondre, chaque fois, un *oui* français, qu'ils prononçaient *Ui-i-i*. Et de rire toujours, intarissablement.

1. John-Jay Chapman : *Ode on the sailing of our troops to France.*

The boys ! Comme je comprenais l'expression américaine. *The boys :* les garçons, et non pas, comme chez les Anglais et les Français, les hommes.

Mais des garçons de chez nous n'auraient pas ce bouillonnement de joie sans arrêt et sans cause — joie qui ne procède de rien que d'une surabondance d'énergie toute neuve. On voit cela chez des fillettes de quatorze et quinze ans, dont chaque geste traduit un élan, et chez qui fuse, à tout propos, le fou rire. Plus exactement, ce sont de jeunes terriers, fous de vie, jouant, se mordillant, ou bien lancés en rond sur une pelouse.

Les voici qui chantent :

Hail ! hail ! The gang's all there :
What the devil do we care ?

The boys !

Sans doute, on voit rire et chanter ainsi, en chemin de fer, les soldats de tous les pays; mais presque toujours, alors, il y a une certaine excitation. Chez ceux-ci, qui n'ont que de l'eau dans leur gourde (mais des sucres d'orge plein leurs poches), c'est la fraîcheur de l'enfance. L'un d'eux, quand il cesse de parler, quand il est au repos, garde un sourire d'intime félicité. Les yeux, à la fois vagues et radieux, sont ceux d'un petit qui rêve aux anges.

D'ailleurs à Brest, sur le cours Dajot, on les voit jouer avec les petits comme avec leurs camarades naturels, non seulement avec les gamins qu'ils dressent au *base ball*, mais avec des marmots de quatre et cinq ans, dont ils renvoient indéfiniment les balles et cerceaux. Ils semblent adorer l'enfance, — sans doute pour sa simplicité et son spontané, mais sans doute aussi parce qu'elle est la même partout, et qu'en ces mioches de France, ils retrouvent tous ceux de leur pays.

Il y a de la virginité dans le lisse de leurs visages, dans la fraîcheur de leurs regards. Comme j'aime cette plénitude et cette perfection visibles de la vie ! Presque tous sont beaux. De jeunes athlètes grecs, avant l'éclosion de la pensée. Sensation de source profonde, transparente, et que l'on voit sortir

du rocher, neuve et dansante jusqu'au fond. Taine, à Oxford, a noté des impressions analogues. Ceux-ci m'évoquaient l'idée anglo-saxonne du bien, celle qui donne à l'éducation l'un de ses principes, à l'opinion l'un de ses grands critères : la plus grande abondance et pureté possible de sève vitale.

Ils chantent encore :

And it's good bye to Broadway...
Hello France !
Don't worry while we're there.
It's you we're fighting for :
We've come to square a debt to you,
France [1] *!*

Celle de leurs chansons que l'on entend le plus souvent : le *Tipperary* de l'armée américaine entrant dans la guerre, et qui en dit la raison principale : l'amour de la France.

J'ai profité d'un moment de silence pour lier conversation avec mon voisin, celui dont les prunelles, au repos, semblent suivre des visions bienheureuses. Il m'a dit :

— Nous allons chercher des chevaux achetés hier à Plabennec. Nous reviendrons par la route. Des selles? Pourquoi faire? D'abord nous sommes cavaliers, tous du Kentucky, fils d'éleveurs et de fermiers. Et des tireurs, vous pouvez parier! Engagés avant la guerre. Sûr! Nous sommes allés au Mexique, à la frontière, du côté d'El-Paso. Les Mexicains ont essayé un raid : on s'est canardé un peu. On s'est amusé — *some lark! Yap !*

Voilà qui explique un peu leur simplicité qui, à ce degré, me semblait exceptionnelle. Ce ne sont pas des garçons de la ville. Et ils n'ont quitté le *ranch* paternel que pour courir les aventures dans l'armée — celle d'avant la guerre qui fut surtout une magnifique école d'athlétisme et d'hygiène. On imagine aisément leur simple vie : le campement, les bêtes à soigner, les temps de galop sur la prairie (les pieds chaussés à

1. Et c'est adieu à Broadway...
Salut la France!
Ne te tourmente pas pendant que nous sommes là!
Nous venons régler une dette envers toi — la France!

fond dans les larges étriers de *cowboy*), les grimpées dans la fauve montagne, les coups de fusil, la chasse à l'homme, et beaucoup de *base ball*.

Ils sont arrivés par Liverpool ; ils ont traversé l'Angleterre en vingt heures. Ils semblent garder encore les anciens préjugés yankees contre le vieux pays.

— Je n'ai pas beaucoup vu les Anglais, mais je les ai vus assez. Je ne suis pas près de retourner chez eux — *you bet I don't !*

— Pourquoi donc?

— *Yap !* ils ont l'air trop fier, ils sont têtus comme des bœufs. (*They' re stuck up and bull headed.*) Ils se tiennent à part.

— Mais la plupart des Américains ont eu des Anglais pour ancêtres, portent des noms anglais !...

— *Well, I guess all that's finished* — tout ça, c'est bien fini.

J'ai tenté de dégager ce qu'il pouvait y avoir de définissable en ces préventions. On m'a répondu par de naïfs et mythiques griefs :

— D'abord ils parlent trop de leur roi. Et nous n'aimons pas les autocrates. Il paraît qu'au front, on ne peut pas boire un verre d'eau avec eux sans qu'ils disent : « Dieu le bénisse ! » Ça nous donne envie de répondre par le contraire... Et puis, on les connaît. On les a vus aux États-Unis où ils viennent vous voler votre salaire. Eux et les nègres. Ils vont trouver votre patron : si vous gagnez six dollars, ils offrent de faire la besogne pour quatre. *Mean fellows !*

— Ce n'est pas comme les Irlandais?

Il eut une expression de sympathie et d'admiration.

— Ah ! non, *you bet !* les Irlandais demandent huit dollars, et ils les obtiennent !

Des officiers m'avaient parlé de ces préjugés qu'ils essayent de combattre, et qui sont nés, bien moins de la concurrence en question (l'immigration anglaise, aux États-Unis, est si faible) que des souvenirs de la Révolution, de la contagion irlandaise, et aussi, des récentes propagandes allemandes. D'ailleurs celui-ci ajoutait, un peu à contre-cœur :

— Après tout, il paraît qu'ils se montrent très bien dans cette guerre !

Ça, c'est ce qu'écrivent tous les camarades qui vivent auprès d'eux sur le front. Je connaissais cette histoire. On compte beaucoup sur la guerre pour faire tomber les vieilles préventions.

Les rires recommençaient autour de nous. Je lui ai dit :

— Vous avez l'air plutôt gais dans votre détachement, ce matin.

— Ce n'est pas ce matin que nous sommes gais : c'est tout le temps. Et puis, ce n'est pas le détachement, c'est le régiment tout entier! Le plus heureux régiment de l'armée. Nous avons le sourire. Nous l'avons tous. Nous y croyons. On peut gagner la guerre avec un sourire (*you can win the war with a smile*).

C'est ce qu'on leur répète, et on sait leur donner envie de sourire. Il décrivait tous leurs bonheurs. D'abord la belle paye : trente dollars par mois, qu'on laisse s'accumuler. Il allait en toucher cent d'un coup, la semaine suivante. Ensuite la non moins belle nourriture. Par exemple, du poulet tous les dimanches. Ils étaient encore ravis de la fête de la veille, et sa mine se recueillit, soudain très sérieuse, quand il m'en récita le menu : roastbeef, lard, poulet, purée de pommes de terre, pois, pêches (il voulait dire abricots), cinq cigarettes après chaque repas, en plus du paquet quotidien.

— *Some dinner !* — Quelque chose comme dîner !

Ces derniers mots furent jetés avec fierté. Il me rappelait le petit Feverel, de Meredith, sortant de table, et disant tout bas avec orgueil à son camarade de douze ans : « *Didn't I eat a lot ?* — Tu as vu tout ce que j'ai mangé? »

The boys !

Il reprit son sourire perdu de bonheur. Un autre, à côté, au front de jeune taureau sous un poil roux et frisé, avait des élans qui ne laissaient pas ses rires, ses mots, s'achever. Mais ses yeux parlaient, dansaient. On sentait les afflux de vie qui le lançaient tout d'un coup, les subites poussées et boutades de joie — comme chez un bouvillon qui part, sans qu'on sache pourquoi, d'un petit galop oblique et saccadé sur la prairie.

Ils recommencèrent leur refrain :

Hail ! hail ! the gang's all there...

« La bande est au complet... » Combien de temps encore pourront-ils la dire, cette chanson-là? Dans un hôpital de Paris, un blessé américain, ramené du front de Lorraine, me disait qu'on ne la chante plus dans sa compagnie. Il y en a déjà trop qui ne sont plus là — que gardera la terre de France.

*
* *

Au retour, à la gare du petit port de L..., deux cols bleus sont montés dans mon compartiment : un Américain du poste d'hydravions, et un Anglais, pointeur de la marine royale, qui ralliait son bateau : un brick-goélette du commerce, où on l'avait détaché au service du canon de défense.

Quelle différence entre les deux hommes ! l'Anglais, à grosses moustaches noires, et d'un flegme un peu lourd, était le plus âgé. Il avait une mine paterne : nos poilus auraient dit *pépère*. Sans doute, un homme de la marine de réserve. Il fumait sa pipe de bruyère, et n'ouvrait guère la bouche que pour répondre. Il avait l'accent du Devon : un parler gauche, lent, grave, un peu archaïque. (Il disait : « *Us be going tü Brest.* ») Il s'exprimait avec un air de sagesse lente et sentencieuse, et tout le sentiment des distances sociales se décelait dans sa façon de dire *Sir !* Il paraissait excellent, respectueux, respectable, — un peu éléphantin. Il était admirablement de sa caste et de sa province, plein de vertu morale et de la vertu de son terroir. Évidemment, l'un de ceux dont un Anglais dit avec approbation : « *He knows his own place.* » Il disait aussi : « *sez I* » et « *sez he* » (qu'i' m'dit, dit-il), et n'avançait rien que derrière de prudentes circonlocutions de modestie. Il fut moral, regrettant d'avoir vu, à l'auberge du port, un enseigne américain boire du champagne avec une demoiselle de la ville aux lèvres trop rouges.

— C'est pas à moi d'avoir une opinion, mais ce que je dis, — *what I says* — c'est qu'c'est *pas* respectable chez un officier qui doit donner l'exemple.

L'Américain, sec et vif, répondit : « *Yep !* » avec un éclatant sourire : ce sourire californien, dont parle Henry James, et qui atteste à la fois l'abondance de l'or, au pays de l'Union, et la supériorité de la dentisterie. Sa chaussure, aussi, était

parfaite, et faisait valoir son pied petit. Il parlait vite et terne, sans ces accentuations montantes de la voix qui nuancent l'anglais d'un Anglais, et accroissent le sens de son discours. Pourtant il détachait fortement ces deux mots : *yes, sir* — *no, sir*, qui n'avaient pas, du tout chez lui, la nuance déférente qu'ils prenaient dans la bouche de l'Anglais. C'étaient plutôt des exclamations d'énergique assurance, une façon de défier la contradiction, de scander le discours comme en frappant du poing sur une table. Il disait aussi : « *Say !* », « *Sure !* » et « *Hold on !* » Sa bouche me fascinant, après une brève transition (la vie au poste d'hydravions, et le service de santé), nous arrivâmes au sujet que je désirais : l'art dentaire dans la marine américaine. Il sortit un livret de sa poche, et l'ouvrant, me montra les schémas de deux mâchoires. Tous les travaux que les siennes avaient subis, tous les points à surveiller s'y trouvaient indiqués. Et il ajouta :

— Des dentistes dans les bataillons? nous en avons — un peu : ils ont le grade de lieutenant. Et on ne paye pas cher ! Seulement la valeur de l'or employé. Au fond, j'aime mieux les porcelaines ; mais pour les couronnes (*with the cap on*) il n'y a que l'or ! A N'York, dans le civil, une couronne, ça vaut huit dollars. C'est la concurrence qui fait ça.

Ils ont l'air de s'y connaître, les marins américains !

Il n'était en France que depuis six semaines, et il avait déjà appris du français. Il avait des idées sur les Français, qu'il trouvait vifs, sympathiques. Il avait des idées sur tout. Aucun effort d'adaptation pour causer avec lui. Il comprenait mes questions plus vite que je ne les posais, et répondait instantanément, avec le minimum de mots ; mais chaque mot contenait un sens. Il se trompait parfois. Il avait remarqué, du wagon, les femmes courbées sur la terre, dans les champs, et n'imaginant pas nos paysans et leur condition, il les prenait pour des dames volontaires agricoles en tenue de travail.

— Les nôtres ne feraient pas ça. Nous aussi, nous avons des volontaires, mais elles se servent de tracteurs. On ne pourrait pas leur demander ce dévouement : travailler la terre avec leurs mains !

Il admirait beaucoup la tenue des champs de blé, qu'il déclarait tout à fait « *elegant* ».

Il affirmait et questionnait beaucoup. Visiblement, il vivait sur le plan de la pensée claire. A côté de lui, l'Anglais semblait vaguement rêver ; mais sous ce calme et ce vague, on sentait l'obscure profondeur, tout le dessous lentement accumulé par les vies paysannes, provinciales, anglaises des ancêtres.

Pour la guerre, aucun doute ; du moment que les Yankees y entraient, elle était gagnée d'avance :

— Nous sommes venus un peu tard ; mais nous savons rattraper le temps perdu. Je devine qu'ils n'ont pas compté là-dessus, les Huns. Il ne pouvait pas entrer dans leurs têtes que des ouvriers, des hommes d'affaires, des fermiers, arriveraient, en dix-huit mois, à faire une armée comme celle que l'Allemagne a mis cinquante ans à créer. Les Dutchmen [1] ! Il n'y a pas de peuple si lent. Et il n'y en a pas d'aussi rapide que les Yanks...

» ... A présent, le compte du Kaiser est réglé. Sûr ! nous n'avons pas la prétention de nous battre mieux que les Français ! C'est impossible. Nous ôtons notre chapeau à Verdun. Mais l'Américain a une façon à lui de réussir toujours. *He has a knack.* Il se débrouille de tout. Il trouve des inventions Avez-vous entendu parler d'Edison?

» ... Si tout le monde est pour la guerre, maintenant, chez nous? *You bet they are* : on reçoit des lettres qui étonnent. Moi je suis pour la paix à Berlin, mais tout de même, je ne suis pas belligérant à ce point. (*I ain't* that *belligerent.*) Il paraît qu'on en a lynché là-bas, qui prenaient la défense des Huns, — qu'on les passe au goudron et à la plume pour un mot de trop. Et au front, on me dit que nous n'y allons pas de main morte. Les Australiens, qui ont la réputation de bien taper, trouvent nos *boys* un peu rudes — *a bit rough !*

Il dit encore :

— Sûr, nous ne les avions jamais aimés ! On disait : ces lourds Dutchmen ! Mais Bernstorff, Boy-Edd, — toute l'impudente clique à monocle !... Ils avaient promis la Californie et l'Arizona au Mexique !

Il se mit à rire. Et puis il ajouta :

1. En anglais : *Hollandais.* Mais, en Amérique, on se sert couramment de ce mot pour dire les Allemands.

— D'ailleurs, c'est pas pour tout ça que nous nous battons. Ils en ont trop fait. Il est temps qu'on les punisse...

C'était toute l'idée du rôle de l'Amérique dans la guerre, — l'idée qu'elle est la force, la Justice souveraine, et que du moment que la Justice s'est levée, le châtiment du coupable est certain.

RENTRÉE DE MARINS AU CRÉPUSCULE

Neuf heures du soir, sur le haut pont tournant.

Avant la guerre, on n'y voyait jamais que des gens de la ville et du faubourg, des marins et des paysans bretons. La foule que j'y trouve maintenant semble présenter tous les types de la terre. J'avais vu de tels spectacles à Marseille — sur la Cannebière, surtout (avec le fouillis coloré de vieille marine au fond de la perspective). Affluences cosmopolites, défilés de troupes venues de toutes les latitudes : Écossais, Anglais au teint de cuir rouge, noirs Sénégalais, Annamites en chignons, fiers musulmans de l'Afrique française, Hindous enturbannés, Anglo-Saxons des antipodes. Mais Marseille est un des lieux de passage du monde. Sa mer, sa lumière, ses côtes, ses îles de terre nue et blanche comme de l'os, sont déjà presque de l'Orient.

Ici, au fond de cette vieille province pluvieuse, qui n'a jamais parlé que de son rêve et de son passé propres, le spectacle est moins splendide en fanfares de couleurs; il tient moins de l'Opéra, et pour cela, peut-être, il surprend davantage. Il n'est complet que le soir, après le soleil couché, quand marins et soldats de tous pays viennent passer ou flâner par groupes sur ce pont, avant de regagner leurs bateaux et leurs casernes. L'heure elle-même participe de l'insolite : heure sortie de la nuit, où elle plonge presque toute l'année, en cette région du globe, — et qui vient émerger, en cette saison, se prolonger dans la dernière traîne crépusculaire du jour. Heure interminable, où l'on ne sent pas changer la clarté blême et partout égale d'un ciel sans soleil ; où les êtres et les choses, dépourvus d'ombre, prennent je ne sais quelles apparences spectrales.

Sur la haute passerelle que rien ne soutient par en bas, la foule étrange apparaît suspendue dans l'espace. Alentour, tombant à cent pieds de profondeur, un fantastique décor. Hérissement pâle de vieilles maisons, nappes abruptes de parapets, croix de vergues et de mâtures, longues façades à frontons, et, tout en bas, entre des rails, des canons, des monceaux de houille, entre des lignes anguleuses de quais, le boyau d'eau noire. On passe la tête par-dessus la balustrade, et droit en dessous, voici le pont flottant, dont jouent les articulations sous la poussée de la marée ; voici les mouches, vedettes, canonnières accostées, les appontements chargés de marins en cols clairs, en cols sombres : Français, Américains. Tout cela vu en raccourci, en projection verticale, aplati, détaché de nous, changé un peu en monde d'insectes : l'aspect que prend si vite notre monde humain quand on l'aperçoit sous cet angle. Là-bas, entre la pointe du Sémaphore et les énormes massifs crénelés du château, je devine les luisants pâles, les vagues miroirs de la rade, avec l'assemblée brumeuse des bateaux où, tout à l'heure, commenceront de palpiter les étincelles de la T. S. F.

Et quand je me retourne, tout est plus étrange encore. Formidable et gris ravin de l'arsenal par là, secret repaire dont l'œil suit au loin les replis. Du bas jusqu'en haut, jusqu'aux lointains couronnements des forts, rien qui reste de la nature, rien qui ne soit granit ou métal, construction accumulée pendant plus de deux siècles, silhouette enchevêtrée de mécanique et de marine — la pierre même du quai disparaissant, par endroits, sous des nappes d'obus. Tous les jours, depuis Louis XIV, a monté de là l'innombrable ferraillement des marteaux et des forges. Pour toutes les guerres de la France, cette activité s'est enfiévrée. En ce moment, toutes les façades des ateliers superposés jusqu'à la crête du ravin commencent à s'éclairer d'une pâle lueur intérieure. Les lampes électriques s'allument derrière les longs rectangles vitrés. Depuis deux heures, les équipes de nuit sont au travail.

Dans le crépuscule sans fin, sur l'étroit chemin qui traverse le vide, les hommes de toute race se pressent, se croisent, ou bien stationnent par groupes au long du garde-fou, les

yeux perdus dans l'espace. Il y a le menu peuple de la rue de Siam et de Recouvrance. Il y a les gentils soldats portugais, gris vêtus, au teint aussi terne que leur uniforme, qui regagnent leur camp de Kerangoff, au-dessus de la rade. Il y a les grands marins élégants d'Amérique. Il y a les marins français qui parlent breton. Il y a les nègres, qui parlent français : ceux du Sénégal, les nôtres, et ceux de basse Louisiane, dont les pères furent nôtres. Il y a des mulâtres aux traits d'énergie anglo-saxonne. Il y a des *policemen* en guêtres, en calot blanc, le bâton à la main. Il y a des Arabes, venus des chambres de chauffe, des Chinois, d'autres jaunes, habillés comme des maîtres de la marine de l'Union, que j'avais pris d'abord pour des Japonais, et qui sont, m'a-t-on dit, des Philippins. Il y a de placides matelots britanniques. Il y a les gens de la campagne, de ce grave pays celtique, — pays du passé, si fermé, jusqu'ici à toutes les influences du dehors.

Et voici même un *glazic* à jambe de bois — sans doute un blessé de la guerre, mais il a déjà repris l'habit de son canton, le bel habit du dimanche, bleu et or, plus couvert de broderies et de velours que celui d'un gentilhomme de l'ancienne France. Comme il se tient, ce mutilé ! Comme toute sa personne participe à la précision et la dignité d'une telle parure ! Son visage est glabre, aussi attentivement rasé que ceux des marins d'Amérique. Même règle chez nos paysans de Bretagne et chez ces Anglo-Saxons. Mais quelle différence du principe ! Chez les uns, la règle vient du fond des temps ; la coutume l'impose, et le prestige des générations antérieures. Chez les autres, elle est toute récente, commandée par la mode : il s'agit d'être comme ses contemporains. Mais dans les deux cas, c'est une discipline : discipline survivante, au fond d'une province de France, d'un monde finissant, mais fidèle, jusqu'au bout, à ses formes anciennes ; discipline, en un vaste pays ouvert à tous les souffles, d'une société nouvelle, et qui aspirant à ses formes, astreint de plus en plus ses individus aux consignes de conformité.

Mais dans ce bariolage de races, le plus beau, c'est, à l'entrée du pont, un groupe de filles du pays de Penmarc'h, de puissantes bigoudens en grand uniforme de Pont-l'Abbé. Des figures dignes de Goya, pour la plénitude calme de vie,

pour le sérieux et la fraîcheur animale du regard. Mais le costume est d'un autre temps. Par la simplicité presque archaïque de ses lignes, par la richesse éteinte ou luisante de ses noirs (noirs du drap, du velours, du taffetas, des perles) — que rehausse, sous le cou nu, sur le demi-cercle du plastron, une longue et fine chaîne d'or, elles rappellent plutôt les figures des vieux maîtres hollandais. Plus encore que la langue que parlent ces filles, comme ce costume nous dit une société à part ! Les modes qui commandent, aujourd'hui, à toutes les femmes d'Europe et d'Amérique, n'agissent pas sur celles-ci. Le style d'un tel habit est d'une tradition autre, propre à un petit canton perdu du Finistère. Une autre suite d'antécédents y a conduit. Et les marins américains sentent bien toute la profonde différence. Rien ici ne paraît les étonner comme ces types du monde ancien. A distance respectueuse, ils s'arrêtent pour regarder. Leur admiration est visible, et sûrement elle s'adresse aussi à la force et la fierté placides de ces magnifiques jeunesses. *Fine girls !* Dans cette foule changeante, en face des beaux gars d'Amérique, nul type ne fait plus d'honneur aux races du vieux monde. Mais des regards étrangers, elles ne semblent pas s'apercevoir. Elles sont toutes à leurs marins à elles, leurs frères, maris ou bons amis, aux fines moustaches blondes, qui, dans un instant, dégringoleront les escaliers pour rentrer à leur bord.

Vers neuf heures et demie, le plein mouvement de la descente. Et c'est le grand spectacle du soir. J'y assiste dans la foule, accoudé au parapet, à côté de gendarmes et policemen qui gardent les guichets, à côté de jeunes femmes américaines — auxiliaires de la marine, dactylographes, volontaires de la Y. M. C. A. ou des chevaliers de Colomb — admirablement indifférentes au voisinage de quelques pauvres beautés plâtreuses, échappées pour ce moment des flambants cafés du centre.

Environ deux mille matelots yankees, avec eux deux ou trois cents marins de France, à passer en trente minutes sur les étroits degrés de granit. Un afflux pressé, sans arrêt, de plus en plus rapide, à mesure que l'heure avance ; un ruissellement de splendide jeunesse humaine, qui semble tomber

en cascade de je ne sais quel inépuisable réservoir. On ne se lasse pas de les voir apparaître, se suivre, les saines, pures figures de vingt et vingt-cinq ans, où nul souci ni fatigue n'a jamais marqué de trace, où tout parle d'énergie simple, radieuse, et de joie dans l'immédiat. Au milieu d'eux, on est en plein courant de jeune vie, on se sent baigné, porté par sa fraîcheur et sa pure, affluente intensité. Nulle sensation si tonique — c'est presque une griserie. Et comme elle s'accorde au sentiment de la jeune saison, de la blanche clarté qui n'en finit plus, reflétée, prolongée par tous les miroirs prochains de la rade et de l'Océan !

Il en passe toujours. Quatre à quatre maintenant, ils enjambent les vieilles marches. Et c'est une longue rumeur, toujours la même, toujours renouvelée, faite de toutes les voix américaines qui parlent, qui chantent, qui rient surtout : ils descendent dans un éclat de rire. Rumeur singulière, celle d'une autre espèce, d'une espèce tout d'un coup surgie dans ce couloir d'une vieille ruche de France, l'emplissant d'un bourdonnement nouveau, nous éveillant par son étrangeté même à ce que l'accoutumance ne nous laissait pas sentir, au mystérieux de cette vie qui produit toujours, sur les lignes durables des espèces, des types, ses flux d'êtres éphémères.

Quelques-uns, très peu nombreux (j'en ai compté chaque fois six ou sept au plus), reviennent un peu *bus*, comme disent leurs camarades bretons. Dans les rues de la ville, ils ont passé devant trop de débits, et ils se sont laissés prendre par la tentation d'un *drink*. L'un, si jeune, de visage virginal, de tenue si soignée et si propre, mais le béret en arrière, l'air à la fois ardent et trouble d'un homme à qui le monde a posé tout d'un coup d'insolubles problèmes, arrive à l'entrée du guichet, avec une précieuse et facile conquête qu'il ne se décide pas à quitter. Le *policeman* ne bouge pas. Il m'a dit sa consigne : laisser les *boys* tranquilles s'ils se promènent avec des *girls* respectables. Je crains qu'il ne se fasse illusion sur celle-ci. Mais un camarade intervient, le sermonne : « *Comme on, you, silly guy !...* Venez donc, grand sot ! Dépêchez-vous..., mais si, je vous dis, il faut rentrer. On va fermer les portes. » Il le prend par le bras, y met une insistance douce, presque tendre. Le pauvre ensorcelé hoche la tête,

résiste, attachant à la féminine merveille des regards de pure adoration, — et, tout d'un coup, elle lui éclate de rire au nez.

A côté, deux mathurins à pompons rouges — si différents, rustiques sur leurs jambes plus courtes, — sont aussi sous l'influence des libations. Ils ont mine, ceux-là, de vaillance magnifique et délurée. Sur la pointe des pieds, avec des roulements, des dandinements, de merveilleux ronds de jambe — la façon de danser des marins — les bras étendus, ils tournent infatigablement, et chantent l'un pour l'autre, sans avoir l'air de rien connaître de la foule, des étrangers :

Mollissez pas, les gas bretons !
Dit l'commandant à ses fistons.
— C'était dans les marais d'l'Yser...
Tombait d'la plui', tombait du fer !

Un groupe d'Américains qui débouche de la rue de Siam leur répond. Au moment où ils arrivent à l'escalier, j'attrape cette bribe au passage :

... So let's show our might,
And preserve our right
To sail upon the sea !

Quelquefois, tout en bas, dans le flot de marins qui s'embarquent, on distingue une scène d'allure dramatique : un grand diable mince, à col noir, en train de se débattre, à gestes furieux, contre deux *policemen*, et, finalement, qui se fait traîner jusqu'au poste. Mais, encore une fois, ils sont plus de deux mille qui reviennent de la ville, et ceux que l'alcool a touchés peuvent, chaque fois se compter sur les doigts des deux mains. Mais la proportion grandit vite dans les petits postes de la côte qui n'ont pas leur maison de la Y. M. C. A. Les Américains, pas plus que les autres, ne se donnent pour des anges. Et c'est pour cela, justement, que la Y. M. C. A. fut inventée — pour cela que tant d'États de l'Union ont banni l'alcool de leur territoire.

A dix heures moins le quart, les guichets ne sont plus qu'entrouverts, mais on se presse encore au bas des escaliers,

sur les quais, les appontements d'où monte la rumeur américaine. Pétarades de moteurs, rapide va-et-vient d'embarcations : un bruissement, un affairement d'abeilles, où je n'ai vu d'abord que confusion — où peu à peu l'on découvre un ordre, une raison. Car tout s'achève en départ de vedettes bondées qui s'en vont en ligne, dans le même sens, suivies de chalands à la remorque, bas comme des radeaux sous leur charge humaine. Et tout cela file, file très vite à la queue leu leu, prend le chemin de la rade, des navires de toute taille — destroyers, transports, dragueurs, patrouilleurs, bateaux-usines — qui couvrent là-bas les vides gris, au long de la grande digue.

Et peu à peu la rumeur s'est tue ; l'essaim étranger a quitté la vieille ruche. Le grand pont finit de se vider. Et les formidables silhouettes du port de guerre restent seules dans le crépuscule de dix heures — la blêmissante clarté qui va baisser insensiblement, tourner en traînant, toute la nuit, dans le nord, et puis remonter avec le matin.

(La fin prochainement.)

ANDRÉ CHEVRILLON

L'ATLANTIDE[1]

X

LA SALLE DE MARBRE ROUGE

Nous traversâmes derechef une interminable suite d'escaliers et de couloirs à la suite de M. Le Mesge.

— On perd tout sentiment de l'orientation, au milieu de ce labyrinthe, — murmurai-je à Morhange.

— On perdrait surtout la tête, — répondit à mi-voix mon compagnon. — Ce vieux fou est incontestablement fort savant. Mais Dieu sait où il veut en venir. Enfin, il a promis que nous allions savoir.

M. Le Mesge s'était arrêté devant une lourde porte obscure, toute incrustée de signes bizarres. Ayant fait jouer la serrure, il ouvrit.

— Messieurs, je vous en prie, — dit-il, — passez.

Une bouffée d'air froid nous frappa en plein visage. Il régnait une véritable température de cave dans la nouvelle salle où nous venions de pénétrer.

L'obscurité me permit d'abord assez mal d'apprécier ses proportions. L'éclairage, volontairement restreint, consistait en douze énormes lampes de cuivre, formant colonnes, posées à même le sol, brillantes de larges flammes rouges. Quand nous entrâmes, le vent du corridor fit osciller ces flammes

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre et du 1er décembre 1918.

qui agitèrent, une minute, autour de nous, nos ombres agrandies et étrangement déformées. Puis, le souffle se tassa, et les flammes redevenues rigides dardèrent de nouveau parmi les ténèbres leurs immobiles becs rouges.

Ces douze lampadaires géants (chacun avait environ trois mètres de hauteur) étaient disposés en une sorte de couronne, dont le diamètre avait pour le moins cinquante pieds. Au milieu de cette couronne, un tas sombre m'apparut, tout strié de tremblants reflets rouges. En m'approchant, je discernai une source jaillissante. C'était cette eau fraîche qui entretenait la température dont j'ai parlé.

D'immenses sièges naturels étaient taillés à même le rocher central, d'où s'épandait la murmurante et ténébreuse fontaine. Ils étaient matelassés par de soyeux coussins. Douze brûle-parfums, à l'intérieur de la couronne de flambeaux rouges, dessinaient une seconde couronne, d'un diamètre moitié moins long. On ne voyait pas, dans l'obscurité, monter leur fumée vers la voûte, mais leur alanguissement, combiné avec la fraîcheur et le bruit de l'eau, bannissait de l'âme tout désir autre que celui de demeurer là, toujours.

M. Le Mesge nous avait fait asseoir au centre de la salle, sur les fauteuils cyclopéens. Lui-même prit place entre nous.

— Dans quelques instants, — dit-il, — vos yeux se seront accoutumés à l'obscurité.

Je remarquai que, comme dans un temple, il parlait bas. Peu à peu, nos yeux se firent en effet à cette lumière rouge. Il n'y avait guère que la partie inférieure de l'énorme salle qui fût éclairée.

Toute la voûte était noyée dans l'ombre, et l'on n'en pouvait dire la hauteur. Vaguement, au-dessus de nos têtes, j'apercevais un grand lustre dont l'or était léché, comme tout le reste, par de sombres lueurs rouges. Mais rien ne permettait d'évaluer la longueur de la chaîne qui le suspendait au plafond obscur.

Le pavé de marbre était d'un grain si poli que les grandes torchères s'y reflétaient.

Cette salle, je le répète, était ronde, cercle parfait dont la fontaine à laquelle nous tournions le dos était le centre.

Nous faisions donc face aux parois arrondies. Bientôt, nos

regards ne purent s'en détacher. Voici ce qui rendait ces parois remarquables : elles se divisaient en une série de niches sombres, dont la ligne noire était coupée, devant nous, par la porte qui venait de s'ouvrir pour nous livrer passage; derrière nous, par une seconde porte, trou plus noir que je devinai dans l'ombre en me retournant. D'une porte à l'autre je comptai soixante de ces niches, soit, au total, cent vingt. Chacune d'elles était haute de trois mètres, large d'un. Chacune d'elles contenait une espèce d'étui, plus large du haut que du bas, fermé seulement dans sa partie inférieure. Dans ces étuis, dans tous, sauf dans deux qui me faisaient face, je crus discerner une forme brillante, une forme humaine à n'en pas douter, quelque chose comme une statue d'un bronze très pâle. Dans l'arc de cercle que j'avais devant moi, je comptai nettement trente de ces bizarres statues.

Qu'étaient ces statues ? Je voulus voir, je me levai.

La main de M. Le Mesge se posa sur mon bras.

— Tout à l'heure, — murmura-t-il, à voix toujours très basse, — tout à l'heure.

Les regards du professeur étaient fixés sur la porte par laquelle nous avions pénétré dans la salle, et derrière laquelle un bruit de pas de plus en plus distinct se faisait maintenant entendre.

Elle s'ouvrit en silence et livra passage à trois Touareg blancs. Deux d'entre eux portaient sur leurs épaules un long paquet; le troisième me parut être le chef.

Sur ses indications, ils déposèrent le paquet sur le sol et retirèrent d'une des niches dont j'ai parlé l'étui oblong que, toutes, elles contenaient.

— Vous pouvez approcher, messieurs, — nous dit alors M. Le Mesge.

Sur un signe de sa part, les trois Touareg se retirèrent de quelques pas en arrière.

— Vous m'avez demandé tout à l'heure, — dit M. Le Mesge, s'adressant à Morhange, — de vous donner une preuve des influences égyptiennes sur ce pays. Que dites-vous de cette caisse, d'abord?

Disant ces mots, il désignait l'étui que les serviteurs venaient d'allonger sur le sol, après l'avoir retiré de sa niche.

Morhange poussa une sourde exclamation.

Nous avions devant nous une de ces caisses destinées à conserver les momies. Même bois luisant, même peinture de vives couleurs, avec cette seule différence qu'ici les caractères tifinar remplaçaient les hiéroglyphes. La forme, étroite du bas, large du haut, eût dû, à elle seule, immédiatement nous en avertir.

J'ai déjà dit que la moitié inférieure de ce grand étui était close, donnant à l'ensemble l'aspect d'un sabot rectangulaire.

M. Le Mesge s'agenouilla et fixa sur la partie antérieure de la caisse un rectangle de carton blanc, une large étiquette, qu'il avait pris sur son bureau quelques instants plus tôt, en quittant la bibliothèque.

— Vous pouvez lire, — dit-il simplement, mais toujours à voix basse.

Je m'agenouillai aussi, car la lueur des grands candélabres ne permettait qu'à peine de déchiffrer l'étiquette, où je reconnus néanmoins l'écriture du professeur.

Elle portait ces simples mots, en grosse ronde :

Numéro 53. Major Sir Archibald Russell. Né à Richmond, le 5 juillet 1860. Mort au Hoggar, le 3 décembre 1896.

Je m'étais relevé d'un bond.

— Le major Russell ! — m'écriai-je.

— Plus bas, plus bas, — fit M. Le Mesge. — Personne n'a le droit d'élever la voix, ici.

— Le major Russell, — répétai-je, obéissant comme malgré moi à cette injonction, — qui partit, l'année dernière, de Khartoum, pour explorer le Sokoto ?

— Lui-même, — répondit le professeur.

— Et... où est-il, le major Russell?

— Il est ici, — répondit M. Le Mesge.

Le professeur fit un signe. Les Touareg blancs se rapprochèrent.

Un silence poignant régnait dans la salle mystérieuse, que troublait, seul, le glou-glou frais de la fontaine.

Les trois nègres s'étaient mis en devoir de défaire le paquet qu'ils avaient déposé en entrant près de la caisse peinte. Courbés sous le poids d'une indicible horreur, Morhange et moi, nous regardions.

Bientôt, une forme raidie, une forme humaine nous apparut. Un éclair rouge brilla sur elle. Nous avions devant nous, allongée sur le sol, enveloppée d'une espèce de pagne de mousseline blanche, une statue de bronze pâle, une statue semblable à celles qui, tout autour de nous dans les niches, droites, paraissaient fixer sur nous un impénétrable regard.

— Sir Archibald Russell, — murmura lentement M. Le Mesge.

Morhange, muet, s'approcha, il eut la force de soulever le voile de mousseline. Longuement, longuement, il dévisagea la morne statue de bronze.

— Une momie, une momie, — dit-il enfin, — vous vous trompez, monsieur, ce n'est pas une momie.

— A proprement parler, non, — répliqua M. Le Mesge, — ce n'est pas une momie. C'est bien pourtant la dépouille mortelle de Sir Archibald Russell, que vous avez devant vous. Je dois, en effet, cher monsieur, vous faire remarquer que les procédés d'embaumement employés pour le compte d'Antinéa diffèrent des procédés usités dans l'ancienne Égypte. Ici, point de natron, point de bandelettes, point d'aromates. L'industrie du Hoggar, du premier coup, est parvenue à un résultat que la science européenne n'a obtenu qu'après de longs tâtonnements. Quand je suis arrivé ici, quel n'a pas été mon étonnement en constatant qu'on y pratiquait une méthode que je croyais connue uniquement du monde civilisé.

M. Le Mesge, de son index ployé, frappa un petit coup sur le front mat de Sir Archibald Russell. Un tintement métallique retentit.

— C'est du bronze, — murmurai-je. — Ce n'est pas là un front humain. C'est du bronze.

M. Le Mesge haussa les épaules.

— C'est un front humain, — affirma-t-il, tranchant, — et ce n'est pas du bronze. Le bronze est plus foncé, monsieur. Ce métal-ci est le grand métal inconnu dont parle Platon dans *le Critias*, et qui tient le milieu entre l'or et l'argent ; c'est le métal particulier à la montagne Atlantide. C'est l'orichalque.

Me penchant davantage encore, je constatai que ce métal

était le même que celui dont étaient revêtues les parois de la bibliothèque.

— C'est l'orichalque, — continua M. Le Mesge. — Vous n'avez pas l'air de comprendre comment un corps humain peut vous apparaître sous l'espèce d'une statue d'orichalque. Capitaine Morhange, voyons, vous à qui je faisais crédit d'un certain savoir, n'avez-vous donc jamais entendu parler du procédé du docteur Variot pour conserver les corps autrement que par l'embaumement? N'avez-vous jamais lu le livre [1] de ce praticien? Il y expose la méthode dite galvanoplastique. Les tissus cutanés, en vue d'être rendus conducteurs, sont enduits d'une couche de sel d'argent, très légère. Le corps est ensuite trempé dans un bain de sulfate de cuivre, et la polarisation fait son œuvre. Le procédé avec lequel on a métallisé le corps de cet estimable major anglais est le même. Le même, à cela près que le bain de sulfate de cuivre a été remplacé par un bain de sulfate d'orichalque, matière autrement rare. C'est ainsi qu'au lieu d'une statue de pauvre hère, d'une statue de cuivre, vous avez devant vous une statue d'un métal plus précieux que l'or et l'argent, une statue, en un mot, digne de la petite-fille de Neptune.

M. Le Mesge fit un signe. Les esclaves noirs saisirent le corps. En quelques instants ils eurent glissé le fantôme d'orichalque dans sa gaine de bois peint. Celle-ci, mise droite, fut placée dans sa niche, à côté de la niche où une gaine toute pareille portait l'étiquette n° 52

Puis, leur tâche achevée, sans mot dire, ils se retirèrent. L'air froid de la porte balança une fois de plus les flammes des torchères de cuivre et fit danser autour de nous de grandes ombres.

Morhange et moi étions restés aussi figés que les spectres de métal pâle qui nous entouraient. Soudain, je fis un effort, et m'approchai en chancelant de la niche voisine de celle où l'on venait de dresser la dépouille du major anglais. Mes yeux cherchèrent l'étiquette, l'étiquette n° 52.

M'appuyant contre le marbre rouge de la paroi, je lus :

— *Numéro 52. Capitaine Laurent Deligne. Né à Paris, le 22 juillet 1861. Mort au Hoggar, le 20 octobre 1896.*

1. Variot. *L'anthropologie galvanique*. Paris, 1890. (Note de M. Leroux.)

— Le capitaine Deligne, — murmura Morhange, — parti en 1895 de Colomb-Béchar pour Timmimoun, et dont on n'avait plus eu de nouvelles!

— Parfaitement, — dit M. Le Mesge avec un petit signe de tête approbateur.

— *Numéro 51,* — lut Morhange, claquant maintenant des dents, — *Colonel von Wittmann, né à Iéna en 1855. Mort au Hoggar le 1er mai 1896.* Le colonel Wittmann, l'explorateur du Kanem, disparu du côté d'Agadès!

— Parfaitement, — dit encore M. Le Mesge.

— *Numéro 50,* — lus-je à mon tour, m'agrippant à la muraille pour ne pas tomber. — *Marquis Alonze d'Oliveira, né à Cadix le 21 février 1868. Mort au Hoggar, le 1er février 1896...* Oliveira, qui marchait vers Araouan!

— Parfaitement, — dit toujours M. Le Mesge. — Cet Espagnol était des plus instruits. J'ai eu avec lui des discussions intéressantes sur la position géographique exacte du royaume d'Antée.

— *Numéro 49,* — dit Morhange, et sa voix n'était plus qu'un souffle. — *Lieutenant Woodhouse, né à Liverpool, le 16 septembre 1870. Mort au Hoggar, le 4 octobre 1895.*

— Presque un enfant, — dit M. Le Mesge.

— *Numéro 48,* — dis-je. — *Sous-lieutenant Louis de Maillefeu, né à Provins, le...*

Je n'achevai pas. L'émotion étrangla ma voix.

Louis de Maillefeu, mon meilleur ami, mon ami d'enfance, à Saint-Cyr, partout... Je le regardais, je le reconnaissais sous la croûte métallique. Louis de Maillefeu!...

Et, le front collé à la muraille froide, les épaules secouées, je me mis à pleurer à longs sanglots.

J'entendis la voix oppressée de Morhange, s'adressant au professeur.

— Monsieur, cette scène a assez duré. Finissons-en.

— Il a voulu savoir, — répondit M. Le Mesge. — Qu'y puis-je?

Je marchai sur lui. Je le saisis aux épaules.

— Comment est-il ici? De quoi est-il mort?

— Comme tous les autres, — répondit le professeur, — comme le lieutenant Woodhouse, comme le capitaine Deligne,

comme le major Russell, comme le colonel von Wittmann, comme les quarante-sept d'hier, comme tous ceux de demain.

— De quoi sont-ils morts? — dit à son tour impérativement Morhange.

Le professeur regarda Morhange; je vis mon camarade pâlir.

— De quoi sont-ils morts, monsieur? *Ils sont morts d'amour.*

Et il ajouta d'une voix très basse et très grave :

— Maintenant, vous savez.

Doucement, avec des précautions que nous n'aurions guère pu lui soupçonner, M. Le Mesge nous arracha au regard fixe des statues de métal. Un instant après, nous nous trouvions, Morhange et moi, assis de nouveau, effondrés plutôt, parmi les coussins, au centre de la pièce. La plainte de la fontaine invisible murmurait à nos pieds.

M. Le Mesge était entre nous.

— Maintenant, vous savez, — répéta-t-il. — Vous savez, mais vous ne comprenez pas encore.

Alors, à voix très lente, il laissa tomber ces paroles.

— Vous êtes, comme ils l'ont été, les prisonniers d'Antinéa... Et Antinéa a à se venger.

— A se venger, — dit Morhange, dont le calme était revenu. — Et de quoi, je vous prie? Qu'avons-nous fait, le lieutenant et moi, à l'Atlantide? En quoi avons-nous encouru sa haine?

— C'est une vieille, une très vieille querelle, — répondit gravement le professeur. — Une querelle qui vous dépasse, monsieur Morhange.

— Expliquez-vous, je vous prie, monsieur le professeur.

— Vous êtes les Hommes. Elle est la Femme, — dit la voix songeuse de M. Le Mesge. — Tout est là.

— Vraiment, monsieur, je ne vois... nous ne voyons pas bien.

— Vous allez comprendre. Avez-vous réellement oublié à quel point les belles reines barbares de l'antiquité ont eu à se plaindre des étrangers que la fortune poussa vers leurs rivages? Le poète Victor Hugo a exprimé assez bien leurs détestables agissements dans son poème colonial intitulé *la Fille d'O-Taïti*. Si loin que nous reportent nos souvenirs, nous ne voyons que procédés semblables de grivèlerie et d'ingratitude. Ces messieurs usaient largement de la beauté de la dame et de ses

richesses. Puis, un matin, ils disparaissaient. Bien heureuse encore si le quidam, ayant fait soigneusement le point, ne revenait pas avec des navires et des troupes d'occupation.

— Votre érudition me ravit, monsieur, — dit Morhange, — continuez.

— Vous faut-il des exemples? Hélas, ils foisonnent. Songez à la façon cavalière dont se comportèrent Ulysse vis-à-vis de Calypso, Diomède à l'égard de Callirhoé. Que dire de Thésée avec Ariane? Jason fut avec Médée d'une légèreté inconcevable. Les Romains ont continué la tradition, avec plus de brutalité encore. Énée, qui a tant de traits communs avec le Révérend Spardek, a traité Didon de la façon la plus indigne. César fut pour la divine Cléopâtre un goujat lauré. Tite, enfin, cet hypocrite de Tite, après avoir vécu une année entière en Idumée à ses crochets, n'a emmené à Rome la plaintive Bérénice que pour mieux la bafouer. Il était temps que les fils de Japhet payassent aux filles de Sem ce formidable arriéré d'injures.

» Une femme s'est rencontrée, pour rétablir au profit de son sexe la grande loi hégelienne des oscillations. Séparée du monde aryen par la formidable précaution de Neptune, elle évoque vers elle les hommes les plus jeunes et les plus vaillants. Son corps est condescendant, si son âme est inexorable. De ces jeunes audacieux, elle prend ce qu'ils peuvent donner. Elle leur prête son corps, tandis qu'elle les domine de son âme. C'est la première souveraine que la passion n'ait jamais faite, même un instant, esclave. Jamais elle n'a eu à se ressaisir, car elle ne s'est jamais abandonnée. Elle est la seule femme qui ait réussi la dissociation de ces deux choses inextricables, l'amour et la volupté.

M. Le Mesge se tut un moment, puis reprit :

— Elle vient, une fois par jour, dans cet hypogée. Elle s'arrête devant ces stalles. Elle médite devant ces statues rigides. Elle touche ces poitrines froides, qu'elle a connues si brûlantes. Puis, après avoir rêvé auprès de la stalle vide où bientôt il dormira pour toujours dans sa froide gaine d'orichalque, nonchalante, elle s'en retourne vers celui qui l'attend.

Le professeur cessa de parler. La fontaine s'entendit de nouveau au milieu de l'ombre. Mes poignets battaient, ma tête était en feu. Une fièvre immense me brûlait.

— Et tous, tous, — criai-je, sans souci du lieu, — ils ont accepté! Ils ont plié! Ah! Elle n'a qu'à venir, elle verra bien.

Morhange se taisait.

— Cher monsieur, — dit M. Le Mesge d'une voix très douce, — vous parlez comme un enfant. Vous ne savez pas. Vous n'avez pas vu Antinéa. Dites-vous bien une chose, c'est que, parmi eux, — et d'un geste, il embrassa le cercle muet des statues, — il y avait des hommes aussi courageux que vous, et moins nerveux peut-être. L'un, celui qui repose sous l'étiquette *numéro 32*, je me rappelle, était un Anglais flegmatique. Quand il parut devant Antinéa, il fumait son cigare. Comme les autres, cher monsieur, il s'est courbé sous le regard de sa souveraine.

» Ne parlez pas, tant que vous ne l'avez pas vue. L'état universitaire qualifie peu pour discourir de choses de la passion, et je me sens emprunté pour vous dire ce qu'est Antinéa. Je vous affirme seulement ceci, c'est que, dès que vous l'aurez vue, vous ne vous souviendrez plus de rien. Famille, patrie, honneur, tout, vous renierez tout pour elle.

— Tout, monsieur? — interrogea d'un ton très calme Morhange.

— Tout, — affirma avec force M. Le Mesge. — Vous oublierez tout, vous renierez tout.

De nouveau, un léger bruit retentit. M. Le Mesge consulta sa montre.

— Au reste, vous allez voir.

La porte s'ouvrit. Un grand Targui blanc, le plus grand de ceux que nous ayons encore aperçus dans cette redoutable demeure, entra et se dirigea vers nous.

Il me toucha légèrement le bras, après s'être incliné.

— Suivez-le, monsieur, — dit M. Le Mesge.

Sans mot dire, j'obéis.

XI

ANTINÉA

Nous longeâmes, mon conducteur et moi, un nouveau corridor. Ma surexcitation grandissait. Je n'avais qu'une hâte,

être en face de cette femme, lui dire... Pour le reste, j'avais fait le sacrifice de ma vie.

Je me trompai en espérant voir immédiatement cette aventure prendre une tournure héroïque. Dans la vie, les genres ne sont jamais délimités. J'aurais dû me rappeler, par une infinité de détails précédents, que le burlesque était, dans mon équipée, régulièrement enchevêtré avec le tragique.

Étant arrivé devant une petite porte claire, mon guide s'effaça pour me laisser entrer.

Je me trouvai alors dans le plus confortable des cabinets de toilette. Un plafond de verre dépoli déversait sur le dallage de marbre une lumière gaie et rose. Le premier objet que je vis fut une pendule, accrochée au mur, et dont les chiffres étaient remplacés par les signes du Zodiaque. La petite aiguille n'avait pas encore atteint le signe du Bélier.

Trois heures, trois heures seulement !

Cette journée m'avait déjà paru longue d'un siècle... Et je n'en avais parcouru qu'un peu plus de la moitié.

Puis une autre idée traversa mon cerveau, et un rire convulsif me secoua.

« Antinéa tient à ce que je lui sois présenté avec tous mes avantages. »

Une grande glace d'orichalque tenait tout un côté de la chambre. En y jetant un coup d'œil, je compris que, décemment, la prétention n'avait rien d'exagéré.

Ma barbe inculte, une effroyable couche de crasse plombant mes yeux, descendant en rigoles sur mes joues, mon costume maculé par toutes les glaises sahariennes, déchiré par toutes les brousses du Hoggar, faisaient de moi à la vérité un assez piteux cavalier.

J'eus tôt fait de me dévêtir et de me plonger dans la baignoire de porphyre qui tenait le milieu du cabinet de toilette. Un engourdissement délicieux me saisit dans l'eau tiède et parfumée. Devant moi dansaient mille petits pots dispersés sur une précieuse coiffeuse de bois sculpté. Ils étaient de toutes les dimensions et de toutes les couleurs, taillés dans une sorte de jade extrêmement transparent. La douce moiteur de l'atmosphère amortit mon énervement.

« Au diable l'Atlantide, et l'hypogée, et M. Le Mesge », eus-je encore la force de penser.

Et je m'endormis dans mon bain.

Quand je rouvris les yeux, la petite aiguille de la pendule atteignait presque le signe du Taureau. Devant moi, ses mains noires appuyées au bord de la baignoire, se tenait un grand nègre, visage découvert, bras nus, front serré dans un immense turban orange. Il me regardait, en riant silencieusement de toutes ses dents blanches.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce particulier?

Le nègre rit plus fort. Sans mot dire, il m'empoigna et me souleva comme une plume hors de mon eau parfumée, maintenant d'une teinte sur laquelle je préfère ne pas insister.

En un rien de temps, je me trouvai allongé sur une table de marbre inclinée.

Le nègre se mit à me masser avec une vigueur extraordinaire.

— Eh là ! plus doucement, animal.

Mon masseur ne répondit pas, mais il se mit à rire et à me frotter plus fort.

— D'où es-tu, toi? Du Kanem? du Borkou? Tu ris trop pour être un Targui.

Même silence. Ce nègre était aussi muet qu'hilare.

« Après tout, je m'en moque, me dis-je, en désespoir de cause. Tel qu'il est, je le trouve plus sympathique que M. Le Mesge, avec son érudition cauchemardesque. Mais, vrai Dieu, quelle recrue il ferait pour le *Hammam* de la rue des Mathurins ! »

— Cigarette, sidi?

Sans attendre ma réponse, le nègre m'avait introduit dans la bouche une cigarette qu'il alluma, et se remit derechef à m'astiquer sur toutes les coutures.

« Il parle peu, mais il est obligeant, » pensai-je.

Et je lui envoyai une bouffée de fumée en plein visage.

Cette plaisanterie parut infiniment de son goût. Il manifesta aussitôt son contentement en m'appliquant de grandes claques.

Quand il m'eut dûment étrillé, il prit sur la coiffeuse un petit pot, et se mit à m'oindre le corps d'une pâte rose. Toute fatigue parut s'envoler de mes muscles rajeunis.

Un coup de marteau frappé sur un timbre de cuivre. Mon

masseur disparut. Entra une vieille négresse rabougrie, vêtue des plus criards oripeaux. Elle était bavarde comme une pie, mais je ne compris d'abord pas un traître mot dans l'interminable chapelet qu'elle dévidait, tandis que, s'étant emparée de mes mains, puis de mes pieds, elle polissait leurs ongles avec des grimaces convaincues.

Un nouveau coup de timbre. La vieille fit place à un second nègre, celui-ci grave, tout de blanc vêtu, avec une calotte de coton tricoté sur son crâne oblong. C'était le barbier, et sa main était douée d'une prodigieuse dextérité. Il eut tôt fait de couper mes cheveux, fort convenablement, ma foi. Puis, sans me demander si je n'avais pas une taille préférée, il me rasa complètement.

Je considérai avec plaisir mon visage tout entier réapparu.

« Antinéa doit aimer le genre américain, pensai-je. Quel affront à la mémoire de son digne grand-père Neptune ! »

Au même instant, le nègre gai entra, et déposa un paquet sur le divan. Le barbier s'éclipsa. J'eus quelque étonnement à constater que le paquet, déployé soigneusement par mon nouveau valet de chambre, contenait un costume complet de flanelle blanche, pareil en tous points à ceux que portent, l'été, les officiers français d'Algérie.

Le pantalon ample et souple paraissait fait sur mesure. La tunique était sans reproche, et avait même, ce qui acheva de me combler de stupéfaction, les deux galons d'or mobiles, insignes de mon grade, retenus de chaque côté des manches par deux ganses. Comme chaussures, une paire de hautes pantoufles de maroquin rouge, soutaché d'or. La lingerie, toute de soie, semblait venir en droite ligne de la rue de la Paix.

— Le dîner était délectable, — murmurai-je, en me considérant dans la glace d'un œil satisfait. — Le gîte est parfaitement ordonné. Oui, mais voilà, il y a le *reste*.

Je ne pus réprimer un petit frisson, en repensant pour la première fois, à la salle de marbre rouge.

Au même instant, la pendule sonna la demie avant cinq heures.

On frappa discrètement à la porte. Le grand Targui blanc qui m'avait conduit parut sur le seuil.

S'étant avancé, il me toucha de nouveau le bras et fit un signe.

De nouveau, je le suivis.

Nous enfilâmes encore de longs corridors. J'étais ému, mais j'avais retrouvé au contact de l'eau tiède une certaine désinvolture. Et puis, surtout, plus, beaucoup plus que je ne voulais me l'avouer, je sentais grandir en moi une immense curiosité. Dès ce moment, si on était venu me proposer de me reconduire sur la route de la Plaine blanche, près de Shikh-Salah, aurais-je accepté? je ne crois pas.

J'essayai de me faire honte de cette curiosité. Je songeai à Maillefeu :

« Lui aussi, il a suivi le couloir que je suis à présent. Et maintenant, il est là-bas, dans la salle de marbre rouge. »

Je n'eus pas le temps de prolonger cette réminiscence. Brusquement, comme par une sorte de bolide, j'étais bousculé, projeté à terre. Le couloir était noir, je ne vis rien. J'entendis seulement un hurlement railleur.

Le Targui blanc s'était effacé, le dos collé à la muraille.

— Bon, — murmurai-je en me relevant, — voilà les diableries qui commencent.

Nous continuâmes notre route. Bientôt une lueur autre que celle des veilleuses roses commença à éclairer le couloir.

Nous arrivâmes ainsi devant une haute porte de bronze, toute découpée à jour par de bizarres dentelles lumineuses. Un timbre pur tinta, les deux battants s'entr'ouvrirent. Le Targui resté dans le couloir les referma derrière moi.

Machinalement, je fis quelques pas dans la salle où je venais de pénétrer seul ; puis, je m'arrêtai, figé sur place, portant la main à mes yeux.

J'étais ébloui par l'azur qui venait de m'apparaître.

Il y avait plusieurs heures que les lumières tamisées m'avaient déshabitué du grand jour. Il entrait à flots, par tout un côté de l'immense salle.

Elle était située dans la partie inférieure de cette montagne, plus taraudée de couloirs et de galeries qu'une pyramide égyptienne. De plain-pied avec le jardin que j'avais, le matin, aperçu du balcon de la bibliothèque, elle paraissait le continuer. La transition était insensible : si des tapis s'étendaient sous les grands palmiers, des oiseaux volaient à travers la forêt des colonnes de la salle.

Le contraste la faisait obscure, dans toute la partie que ne baignait pas directement le jour de l'oasis. Le soleil, en train de mourir derrière la montagne, peignait de rose les graviers des allées, et de rouge sanglant le flamant hiératique posé, une patte en l'air, au bord du petit lac de profond saphir.

Soudain, une seconde fois, je roulai à terre. Une masse brusque venait de tomber sur mes épaules. Je sentis un chaud contact soyeux sur mon cou, une haleine brûlante sur ma nuque. En même temps le hurlement moqueur qui m'avait si fort troublé dans le couloir retentissait de nouveau.

D'un tour de reins, je m'étais dégagé, envoyant au hasard un solide coup de poing dans la direction de mon assaillant. Le hurlement jaillit encore, de douleur et de colère cette fois.

Il eut pour écho un long éclat de rire. Furieux, je me redressai cherchant des yeux l'insolent pour lui dire son fait. Et alors, mon regard devint fixe, fixe.

Antinéa était devant moi.

Dans la partie la moins éclairée de la salle, sous une espèce de voûte rendue artificiellement lumineuse par le jour mauve de douze vitraux myrrhins, sur un amoncellement de coussins bariolés et de tapis de Perse blancs, — les plus précieux, — quatre femmes étaient allongées.

Je reconnus dans les trois premières des femmes touareg, à la beauté splendide et régulière, vêtues de magnifiques blouses de soie blanche, bordées d'or. La quatrième, très brune de peau, presqu'une négrillonne, était la plus jeune, et sa blouse de soie rouge rehaussait la sombre teinte de son visage, de ses bras, de ses pieds nus. Toutes quatre, elles entouraient l'espèce de tour de tapis blancs, recouverte d'une gigantesque peau de lion, sur laquelle Antinéa était accoudée.

Antinéa ! chaque fois que je l'ai revue, je me suis demandé si je l'avais bien regardée alors, troublé comme je l'étais, tellement, chaque fois, je la trouvais plus belle. Plus belle ! pauvre mot, pauvre langue. Mais vraiment est-ce la faute de la langue, ou de ceux qui galvaudent un tel mot?

On ne pouvait se trouver en présence de cette femme sans évoquer celle pour qui Ephractœus soumit l'Atlas, pour qui

Sapor usurpa le sceptre d'Osymandias, pour qui Mamylos subjugua Suze et Tentyris, pour qui Antoine prit la fuite...

O tremblant cœur humain, si jamais tu vibras,
C'est dans l'étreinte altière et chaude de ses bras.

Le *klaft* égyptien descendait sur ses abondantes boucles, bleues à force d'être noires. Les deux pointes de la lourde étoffe dorée atteignaient les frêles hanches. Autour du petit front bombé et têtu, l'uræus d'or s'enroulait, aux yeux d'émeraude, dardant au-dessus de la tête de la jeune femme sa double langue de rubis.

Elle avait une tunique de voile noir glacé d'or, très légère, très ample, resserrée à peine par une écharpe de mousseline blanche, brodée d'iris en perles noires.

Tel était le costume d'Antinéa. Mais elle, sous ce charmant fatras, qu'était-elle? Une sorte de jeune fille mince, aux longs yeux verts, au petit profil d'épervier. Un Adonis plus nerveux. Une reine de Saba enfant, mais avec un regard, un sourire, comme on n'en a jamais vu aux Orientales. Un miracle d'ironie et de désinvolture.

Le corps d'Antinéa, je ne le voyais pas. Vraiment, ce fameux corps, je n'aurais pas pensé à le regarder, même si j'en avais eu la force. Et c'est peut-être ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette première impression. Songer aux suppliciés de la salle de marbre rouge, aux cinquante jeunes gens qui avaient pourtant tenu entre leurs bras ce mince corps : rien que cette pensée m'eût paru, en cette seconde inoubliable, la plus horrible des profanations. Malgré sa tunique audacieusement fendue sur le côté, sa fine gorge découverte, les bras nus, les ombres mystérieuses devinées sous le voile, cette femme, en dépit de sa monstrueuse légende, trouvait le moyen de demeurer quelque chose de très pur, que dis-je, de virginal.

Pour l'instant, elle était toute au rire qui l'avait saisie, quand, en sa présence, j'avais roulé à terre.

— Hiram-Roi, — appela-t-elle.

Je me retournai. J'aperçus mon ennemi.

Sur le chapiteau d'une des colonnes, à vingt pieds du sol, un splendide guépard était agrippé. Son regard était furieux encore du coup de poing que je lui avais décoché.

— Hiram-Roi, — répéta Antinéa, — ici !

La bête se détendit comme un ressort. Elle se trouvait maintenant blottie aux pieds de sa maîtresse. Je vis la langue rouge lécher les fines chevilles nues.

— Demande pardon au monsieur, — dit la jeune femme.

Le guépard me regarda haineusement. La peau jaune de son mufle se fronça autour de la moustache noire.

— Fftt, — grogna-t-il, à la façon d'un gros chat.

— Allons, — ordonna Antinéa, impérative.

A regret, le petit fauve rampa vers moi. Humblement, il mit sa tête entre ses pattes, et attendit.

Je caressai le beau front ocellé.

— Il ne faut pas lui en vouloir, — dit Antinéa. — Il est d'abord ainsi avec tous les étrangers.

— Il doit être alors bien souvent de mauvaise humeur, — dis-je, simplement.

Ce furent mes premières paroles. Elles amenèrent un sourire sur les lèvres d'Antinéa.

Elle promena sur moi un long et tranquille regard, puis :

— Aguida, — dit-elle, s'adressant à une des femmes touareg, — tu auras soin de faire compter vingt-cinq livres d'or à Cegheïr-ben-Cheïkh.

— Tu es lieutenant? — demanda-t-elle, après une pause.

— Oui.

— D'où es-tu?

— De France.

— Je pouvais m'en douter, — fit-elle avec ironie. — Mais de quel pays de France?

— D'un pays qui s'appelle la Gironde.

— De quel endroit, dans ce pays?

— De Duras.

Elle réfléchit un instant.

— Duras ! Il y coule une petite rivière, le Dropt. Il y a un grand vieux château.

— Vous connaissez Duras, — murmurai-je, stupéfait.

— On y va de Bordeaux, par un petit chemin de fer, — poursuivit-elle. — C'est une route encaissée, avec des coteaux pleins de vignobles, que couronnent des ruines féodales.

Les villages ont de beaux noms : Monségur, Sauveterre-de-Guyenne, la Tresne, Créon... Créon, comme dans *Antigone*.

— Vous y êtes allée?

Elle me regarda.

— Dis-moi *tu*, — fit-elle avec une sorte de lassitude. — Il faudra, tôt ou tard, que tu me tutoies. Commence tout de suite.

Cette promesse menaçante me combla sur l'heure d'un immense bonheur. Je songeai aux paroles de M. Le Mesge : « Ne parlez pas tant que vous ne l'aurez pas vue. Dès que vous l'aurez vue, vous renierez tout pour elle. »

— Si je suis allée à Duras? — poursuivit-elle avec un éclat de rire. — Tu t'amuses. T'imagines-tu la petite-fille de Neptune dans un compartiment de première classe, sur une ligne d'intérêt local?

Étendant la main, elle me montra l'énorme rocher blanc qui dominait les palmiers du jardin.

— Il est tout mon horizon, — dit-elle gravement.

Parmi plusieurs livres qui traînaient autour d'elle, sur la peau de lion, elle en prit un, qu'elle ouvrit au hasard.

— C'est l'indicateur des chemins de fer de l'Ouest, — dit-elle. — Quelle lecture admirable pour quelqu'un qui ne bouge pas! Actuellement, il est cinq heures et demie du soir. Un train, un train omnibus, est arrivé, il y a trois minutes, à Surgères, dans la Charente-Inférieure. Il en repartira dans six minutes. Dans deux heures, il arrivera à la Rochelle. Comme c'est bizarre ici, de songer à ces choses. Tant de distance !... Tant de mouvement ! Tant d'immobilité !...

— Vous parlez bien le français, — fis-je.

Elle eut un petit rire nerveux.

— J'y suis bien obligée. Comme l'allemand, comme l'italien, comme l'anglais, comme l'espagnol. C'est mon genre de vie qui m'a faite une fameuse polyglotte. Mais c'est le français que je préfère au touareg et à l'arabe même. Il me semble que je l'ai toujours su. Et crois bien que je ne dis pas cela pour te faire plaisir.

Il y eut un silence. Je songeai à son aïeule, à celle dont Plutarque disait : « Il y avait peu de nations avec qui elle eût besoin d'interprète ; Cléopâtre parlait dans leur propre langue aux Éthiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthes. »

— Ne reste pas ainsi planté au milieu de la salle. Tu me fais de la peine. Viens t'asseoir, là, à mon côté. Poussez-vous, monsieur Hiram-Roi.

Le guépard obéit avec humeur.

— Donne ta main, — commanda-t-elle.

Il y avait à son côté une grande coupe d'onyx. Elle y prit un anneau d'orichalque, très simple. Elle le passa à mon annulaire gauche. Je vis alors qu'elle portait le même.

— Tanit-Zerga, offre à monsieur de Saint-Avit un sorbet à la rose.

La négrillonne de soie rouge s'empressa.

— Ma secrétaire particulière, — présenta Antinéa, — mademoiselle Tanit-Zerga, de Gâo, sur le Niger. Sa famille est presque aussi antique que la mienne.

Disant cela, elle me regardait. Ses yeux verts pesaient sur moi.

— Et ton camarade, le capitaine, — interrogea-t-elle d'une voix lointaine, — je ne le connais pas encore. Comment est-il? Est-ce qu'il te ressemble?

Alors, pour la première fois depuis que j'étais auprès d'elle, je songeai à Morhange. Je ne répondis pas.

Antinéa sourit.

Elle s'allongea tout à fait sur la peau de lion. Sa jambe droite devint nue.

— Il est l'heure d'aller le retrouver, — dit-elle languissamment. — Tu recevras d'ici peu mes ordres. Tanit-Zerga, reconduis-le. Montre-lui d'abord sa chambre. Il ne doit pas la connaître.

Je me levai et lui pris la main pour la baiser. Cette main, elle l'appuya fortement à mes lèvres, à les faire saigner sous cette espèce de marque de possession.

J'étais maintenant dans le couloir sombre. La petite fille à la tunique de soie rouge allait devant.

— Voilà ta chambre, — dit-elle.

Elle reprit :

— Maintenant, si tu veux, je te mènerai vers la salle à manger. Les autres vont s'y réunir pour le dîner.

Elle parlait un adorable français zézayant.

— Non, Tanit-Zerga, non, je préfère rester ici, ce soir. Je n'ai pas faim. Je suis fatigué.

— Tu te rappelles mon nom, — fit-elle.

Elle en paraissait fière. Je sentis que j'aurais en elle, le cas échéant, une alliée.

— Je me rappelle ton nom, petite Tanit-Zerga, parce qu'il est beau [1].

J'ajoutai :

— Maintenant, laisse-moi, petite, je veux être seul.

Elle s'éternisait dans la pièce. J'étais touché et agacé. Un immense besoin de me replier sur moi-même m'avait saisi.

— Ma chambre est au-dessus de la tienne, — dit-elle. — Sur cette table, il y a un timbre de cuivre, tu n'auras qu'à frapper, si tu veux quelque chose. Un Targui blanc viendra.

Cette recommandation, une seconde, m'amusa. J'étais dans un hôtel, au milieu du Sahara. Je n'avais qu'à sonner pour le service.

Je regardai ma chambre. Ma chambre ! pour combien de temps serait-elle mienne?

C'était une pièce assez large. Des coussins, un divan, une alcôve taillée dans le roc, le tout éclairé par une vaste baie que voilait un store de paille.

J'allai vers cette fenêtre, je levai le store. La lueur du soleil couchant entra.

Le cœur plein de pensées inexprimables, je m'accoudai à l'appui rocheux. La fenêtre était orientée vers le sud. Elle dominait le sol d'au moins soixante mètres. La muraille volcanique filait au-dessous, vertigineusement lisse et noire.

Devant moi, à deux kilomètres environ, s'élevait une autre muraille : la première enceinte de terre du *Critias*. Puis, très loin, au delà, j'aperçus l'immense désert rouge.

XII

MORHANGE SE LÈVE ET DISPARAIT

Ma fatigue était telle que je ne fis qu'un somme jusqu'au lendemain. Je me réveillai vers trois heures de l'après-midi.

1. En berbère, *tânit* signifie *source*; *zerga* est le féminin de l'adjectif *azreg*, *bleu*. (Note de M. Leroux.)

Immédiatement, je songeai aux événements de la veille, et ne manquai pas de les trouver très étonnants.

— Voyons, me dis-je. Procédons par ordre. Il faut d'abord voir Morhange.

En outre, je me sentais un formidable appétit.

Le timbre indiqué par Tanit-Zerga était à portée de ma main. Je le heurtai. Un Targui blanc parut.

— Mène-moi à la bibliothèque, — commandai-je.

Il obéit. En traversant de nouveau un labyrinthe d'escaliers et de couloirs, je compris que je ne saurais jamais m'y retrouver sans aide.

Morhange était effectivement dans la bibliothèque. Il lisait avec intérêt un manuscrit.

— Un traité perdu de Saint-Optat, — me dit-il. — Ah, si Dom Granger était ici! Voyez : de l'écriture semi-onciale.

Je ne répondis pas. Sur la table, à côté du manuscrit, un objet avait immédiatement fixé mon attention. C'était une bague d'orichalque, identique à celle qu'Antinéa m'avait remise la veille, et à celle qu'elle-même portait.

Morhange sourit.

— Eh bien? — dis-je.

— Eh bien?

— Vous l'avez vue?

— Je l'ai vue effectivement, — répondit Morhange.

— Elle est bien belle, n'est-ce pas?

— La chose me paraît difficile à contester, — répondit mon compagnon. — Je crois même pouvoir affirmer qu'elle est aussi intelligente que belle.

Il y eut un silence. Morhange, très calme, faisait tourner entre ses doigts l'anneau d'orichalque.

— Vous savez quel doit être notre destin ici — demandai-je.

— Je le sais. Monsieur Le Mesge nous l'a expliqué hier en termes discrets et mythologiques. C'est évidemment une très extraordinaire aventure.

Il se tut, puis, me regardant bien en face :

— Mon repentir est immense de vous y avoir entraîné. Une seule chose pourrait l'adoucir, c'est de voir que vous prenez assez facilement, depuis hier soir, votre parti de tout cela.

Où Morhange avait-il puisé cette science du cœur humain? Je ne répondis pas, lui fournissant ainsi la meilleure preuve qu'il avait vu juste.

— Que comptez-vous faire? — murmurai-je enfin.

Il referma son manuscrit, se carra confortablement dans un fauteuil, alluma un cigare et me répondit en ces termes :

— J'y ai mûrement réfléchi. Un peu de casuistique aidant, j'ai découvert ma ligne de conduite. Elle est simple, et ne souffre pas de discussion.

» La question ne se pose pas pour moi tout à fait comme pour vous à cause de mon caractère quasi-religieux qui, je dois le reconnaître, est embarqué dans une inquiétante galère. Je n'ai pas prononcé de vœux, c'est entendu, mais, outre que je me vois interdire par le vulgaire neuvième commandement des relations avec une personne qui n'est pas ma femme, j'avoue que je n'ai aucun goût pour l'espèce de service commandé en vue duquel cet excellent Cegheïr-ben-Cheïkh a bien voulu nous recruter.

» Ceci posé, il reste cependant à considérer que ma vie ne m'appartient pas en propre, avec faculté d'en disposer comme le pourrait faire un explorateur privé, voyageant pour des buts à lui, et par ses propres moyens. Moi, j'ai une mission à remplir, des résultats à recueillir. Si je pouvais donc reconquérir ma liberté, après avoir payé le singulier droit de péage qui est de coutume ici, je consentirais à donner satisfaction à Antinéa, dans la mesure de mes moyens. Je connais assez l'esprit large de l'Église, et en particulier celui de la congrégation à laquelle j'aspire : cette façon de procéder serait immédiatement ratifiée, et qui sait, peut-être approuvée. Sainte Marie l'Égyptienne a livré son corps aux bateliers dans une circonstance analogue. Elle n'en a retiré que glorifications. Mais, ce faisant, elle avait la certitude d'atteindre son but, qui était saint. La fin justifiait les moyens.

» Or, en ce qui me concerne, rien de semblable. Que j'obtempère aux caprices les plus saugrenus de cette dame, cela ne m'empêchera pas d'être bientôt catalogué dans la salle de marbre rouge avec le numéro *54*, ou *55*, si elle préfère s'adresser d'abord à vous. Dans ces conditions...

— Dans ces conditions?

— Dans ces conditions, je serais impardonnable d'acquiescer.

— Que comptez-vous faire, alors?

— Ce que je compte faire?...

Morhange appuya sa nuque sur le dossier du fauteuil, lança au plafond une bouffée de fumée, sourit.

— Rien, — dit-il, — et c'est assez. Voyez-vous, l'homme a, sur la femme, en la matière, une incontestable supériorité. De par sa conformation, il peut opposer la plus complète des fins de non-recevoir. La femme, pas.

Et il ajouta, avec un regard ironique :

— N'est contraint que qui le veut bien.

Je baissai la tête.

— J'ai essayé, — reprit-il, — vis-à-vis d'Antinéa, de tous les trésors de la plus subtile dialectique. Peine perdue. « Mais enfin, ai-je dit, à bout d'arguments, pourquoi pas monsieur Le Mesge? » Elle s'est mise à rire. « Pourquoi pas le pasteur Spardek? a-t-elle répondu. Messieurs Le Mesge et Spardek sont des érudits que j'estime. Mais

Maudit soit à jamais le rêveur inutile,
Qui voulut le premier, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté.

« En outre, a-t-elle ajouté, avec ce sourire qu'elle a réellement charmant, il est probable que tu ne les as ni l'un ni l'autre bien regardés. » Ont suivi quelques compliments sur ma plastique, auxquels je n'ai rien trouvé à répondre, tant ces quatre vers de Baudelaire m'avaient désarçonné.

» Elle a daigné m'expliquer encore : « Monsieur Le Mesge est un savant que j'estime. Il connaît l'espagnol et l'italien, classe mes papiers et s'efforce de mettre en ordre ma généalogie divine. Le révérend Spardek sait l'anglais et l'allemand. Le comte Bielowsky connaît à fond les langues slaves; en outre je l'aime comme un père. Il m'a connue petite, du temps que je ne songeais pas encore aux bêtises que tu sais. Ils me sont indispensables dans les rapports que je peux avoir avec des visiteurs de nationalités différentes, quoique je commence à posséder assez bien les dialectes dont j'ai besoin... Mais

voilà bien des mots, et c'est la première fois que je donne des explications sur ma conduite. Ton ami n'est pas si curieux. » Là-dessus, elle m'a congédié. Drôle de femme, en vérité. Je la crois un peu renanienne, mais avec plus d'habitude que le maître des choses de la volupté.

— Messieurs, — dit tout à coup M. Le Mesge survenant, — que tardez-vous? On vous attend pour le dîner.

Le petit professeur était ce soir particulièrement de bonne humeur. Il avait une rosette violette neuve.

— Alors? — interrogea-t-il d'un petit air gaillard. — Vous l'avez vue ?

Ni Morhange, ni moi ne lui répondîmes.

Le révérend Spardek et l'Hetman de Jitomir avaient déjà commencé de dîner quand nous arrivâmes. Le soleil à son déclin mettait sur les nattes crème des reflets framboise.

— Asseyez-vous, messieurs, — fit bruyamment M. Le Mesge. — Lieutenant de Saint-Avit, vous n'étiez pas des nôtres hier soir. Vous allez goûter pour la première fois de la cuisine de Koukou, notre cuisinier bambara. Vous m'en direz des nouvelles.

Un serviteur nègre déposa devant moi un superbe grondin, émergeant d'une sauce au piment, rouge comme tomate.

J'ai déjà dit que je mourais de faim. Le mets était exquis. La sauce me donna aussitôt soif.

— Hoggar blanc, 1879, — me souffla l'Hetman de Jitomir, en emplissant mon gobelet d'une fine liqueur topaze. — C'est moi qui le soigne : rien pour la tête. Tout pour les jambes.

Je vidai d'un trait mon gobelet. La société commença à m'apparaître charmante.

— Hé, capitaine Morhange, — cria M. Le Mesge à mon compagnon qui dégustait posément son grondin, — que dites-vous de cet acanthoptérygien? Il a été pêché aujourd'hui dans le lac de l'oasis. Commencez-vous à admettre l'hypothèse de la mer Saharienne?

— Ce poisson est un argument, — dit mon compagnon.

Et il se tut, soudain. La porte venait de s'ouvrir. Le Targui blanc entra. Les convives firent silence.

Lentement, l'homme voilé alla vers Morhange. Il toucha son bras droit.

— Bien, — dit Morhange.

Et, s'étant levé, il suivit le messager.

La buire de Hoggar 1879 était entre moi et le comte Bielowsky. J'en emplis mon gobelet, — un gobelet d'un demi-litre, — et le vidai nerveusement.

L'Hetman me jeta un regard sympathique.

— Hé, hé, — dit M. Le Mesge, me poussant le coude, — Antinéa respecte l'ordre hiérarchique.

Le révérend Spardek eut un pudique sourire.

— Hé, hé, — répéta M. Le Mesge.

Mon gobelet était vide. Une seconde, j'eus la tentation de le lancer à la tête de l'agrégé d'histoire. Mais, baste ! je le remplis et le vidai de nouveau.

— Monsieur Morhange ne goûtera que par cœur à ce délicieux rôti de mouton, — fit le professeur, de plus en plus égrillard, en s'adjugeant une large tranche de viande.

— Il n'aura pas à le regretter, — dit l'Hetman avec mauvaise humeur. — Ce n'est pas du rôti ; c'est de la corne de mouflon. Vraiment, Koukou commence à se moquer de nous.

— Prenez-vous-en au révérend, — riposta la voix aigre de M. Le Mesge. — Je lui ai répété assez souvent de chercher des catéchumènes autres que notre cuisinier.

— Monsieur le professeur, — dit avec dignité M. Spardek,

— Je maintiens ma protestation, — cria M. Le Mesge, qui, dès cette minute, me parut un peu gris. — J'en fais juge monsieur, —continua-t-il en se tournant de mon côté.—Monsieur est nouveau venu. Monsieur est sans parti pris. Eh bien, je le lui demande. A-t-on le droit de détraquer un cuisinier bambara en lui bourrant tout le jour la tête de discussions théologiques auxquelles rien ne le prédispose?

— Hélas ! — répondit tristement le pasteur, — comme vous vous trompez. Il n'a qu'une propension trop forte à la controverse.

— Koukou est un fainéant, qui profite de la vache à Colas pour ne plus rien faire, et laisser brûler nos escalopes, — opina l'Hetman. — Vive le pape, — hurla-t-il, en remplissant les verres à la ronde.

— Je vous assure que ce Bambara m'inquiète, — reprit avec beaucoup de dignité M. Spardek. — Savez-vous où il en

est maintenant? Il nie la présence réelle. Le voici à deux doigts des erreurs de Zwingle et d'Œcolampade. Koukou nie la présence réelle.

— Monsieur, — dit M. Le Mesge, très excité, — on doit laisser en paix les gens chargés de la cuisine. Ainsi le comprenait Jésus, qui je pense, était aussi bon théologien que vous, et à qui l'idée ne vint jamais de détourner Marthe de ses fourneaux pour lui conter des sornettes.

— Parfaitement, — approuva l'Hetman.

Il tenait entre ses genoux une jarre qu'il s'efforçait de déboucher.

— Côtes rôties, côtes rôties, — me souffla-t-il, y étant parvenu. — Les gobelets, rassemblement !

— Koukou nie la présence réelle, — continuait le pasteur, en vidant tristement son verre.

— Eh ! — me dit à l'oreille l'Hetman de Jitomir, — laissez-les dire. Vous ne voyez donc pas qu'ils sont tout à fait ivres.

Lui-même grasseyait beaucoup. Il eut toutes les peines du monde à remplir mon gobelet à peu près jusqu'au bord.

J'eus envie de repousser le vase. Puis, une pensée me vint : « A l'heure actuelle, Morhange... Quoi qu'il puisse dire... Elle est si belle ! »

Alors, attirant le gobelet à moi, je le vidai de nouveau.

Maintenant, M. Le Mesge et le pasteur s'embrouillaient dans la plus extraordinaire controverse religieuse, se jetant à la tête le *Book of common Prayer*, la *Déclaration des Droits de l'homme*, la *Bulle Unigenitus*. Petit à petit, l'Hetman commençait à prendre sur eux cet ascendant de l'homme du monde qui, même ivre à en pleurer, s'impose de toute la supériorité qu'a l'éducation sur l'instruction.

Le comte Bielowsky avait bien bu cinq fois plus que le professeur et le pasteur. Mais il portait dix fois mieux le vin.

— Laissons là ces ivrognes, — fit-il avec dégoût. — Venez, cher ami. Nos partenaires nous attendent dans la salle de jeu.

— Mesdames et messieurs, — fit l'Hetman en y pénétrant, — permettez-moi de vous présenter un nouveau convive, mon ami, monsieur le lieutenant de Saint-Avit.

— Laisse faire, — murmura-t-il à mon oreille. — Ce sont

les serviteurs de la maison... Mais je me donne l'illusion, vois-tu.

Je vis effectivement qu'il était très ivre.

La salle de jeu était étroite et longue. Une vaste table, à ras du sol, entourée de coussins sur lesquels étaient vautrés une douzaine d'indigènes, composait l'essentiel de l'ameublement. Au mur, deux gravures témoignant du plus heureux éclectisme : le *Saint Jean-Baptiste*, du Vinci, et la *Maison des dernières cartouches*, d'Alphonse de Neuville.

Sur la table, des gobelets de terre rouge. Une lourde jarre, pleine d'alcool de palme.

Parmi les assistants, je retrouvai des connaissances : mon masseur, la manucure, le barbier, deux ou trois Touareg blancs qui avaient abaissé leur voile et fumaient gravement leurs longues pipes à couvercle de cuivre. Tous étaient, en attendant mieux, plongés dans les délices d'une partie de cartes qui me parut bien être le *rams*. Deux des belles suivantes d'Antinéa, Aguida et Sidya, étaient au nombre des convives. Leur lisse peau bistre luisait sous les voiles lamés d'argent. J'eus de la peine de ne point apercevoir la tunique de soie rouge de la petite Tanit-Zerga. De nouveau, je pensai à Morhange, mais seulement l'espace d'une seconde.

— Les jetons, Koukou, — commanda l'Hetman. — Nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

Le cuisinier zwingliste déposa devant lui une caisse pleine de jetons multicolores. Le comte Bielowsky se mit en devoir de les compter, les répartissant en petits tas avec une gravité infinie.

— Les blancs valent un louis, — m'expliqua-t-il. — Les rouges cent francs. Les jaunes cinq cents. Les verts mille. Ah, c'est qu'on joue ici un jeu d'enfer, vous savez. Au reste, vous allez voir.

— Je prends la banque à dix mille, — dit le cuisinier zwingliste.

— Douze mille, — dit l'Hetman.

— Treize, — dit Sydya, qui, avec un sourire mouillé, assise sur un des genoux du comte, disposait amoureusement ses jetons en petites piles.

— Quatorze, — dis-je.

— Quinze, — fit la voix aigre de Rosita, la vieille négresse manucure.

— Dix-sept, — proclama l'Hetman.

— Vingt mille, — trancha le cuisinier.

Et il martela, nous jetant un regard de défi :

— Vingt. Je prends la banque à vingt mille.

L'Hetman eut un geste de mauvaise humeur.

— Satané Koukou! Il n'y a rien à faire contre cet animal. Vous allez avoir à jouer serré, lieutenant.

Koukou s'était placé en potence au bout de la table. Il battait maintenant les cartes avec une maestria dont je restai interloqué.

— Je vous l'avais dit : comme chez Anna Deslions, — murmura l'Hetman avec fierté.

— Messieurs, faites vos jeux, — glapit le nègre. — Faites vos jeux, messieurs.

— Attends, animal, — dit Bielowsky. — Tu vois bien que les verres sont vides. Ici, Cacambo.

Les gobelets furent immédiatement remplis par le masseur hilare.

— Coupe, — fit Koukou, s'adressant à Sidya, la belle Targui, qu'il avait à sa droite.

La jeune femme coupa, en personne superstitieuse, de la main gauche. Mais il faut dire que sa droite était occupée par le gobelet qu'elle portait à ses lèvres. Je vis se gonfler la fine gorge mate.

— Je donne, — dit Koukou.

Nous étions placés de la manière suivante : à gauche, l'Hetman, Aguida, dont il enserrait la taille avec la plus aristocratique désinvolture, Cacambo, une femme targui, puis deux nègres voilés, graves, attentifs au jeu. A droite, Sidya, moi, la vieille manucure Rosita, Barouf, le barbier, une autre femme, deux Touareg blancs, graves et attentifs, symétriques de ceux de gauche.

— J'en veux, — dit l'Hetman.

Sidya fit un geste négatif.

Koukou tira, donna un quatre à l'Hetman, se servit lui-même un cinq.

— Huit, — annonça Bielowsky.

— Six, — dit la jolie Sidya.

— Sept, — abattit Koukou. — Un tableau paie l'autre, — ajouta-t-il froidement.

— Je fais paroli, — dit l'Hetman.

Cacambo et Aguida l'imitèrent. De notre côté, on était plus réservé. La manucure, notamment, ne risquait que vingt francs à la fois.

— Je demande l'égalité des tableaux, — fit Koukou, imperturbable.

— Que ce particulier est insupportable, — maugréa le comte. — Voilà. Es-tu content?

Koukou tira, et abattit neuf.

— Honneur et patrie ! — hurla Bielowsky. — J'avais huit...

Moi qui avais deux rois, je ne manifestai pas ma mauvaise humeur. Rosita me prit les cartes des mains.

Je regardai, à ma droite, Sidya. Ses immenses cheveux noirs couvraient ses épaules. Elle était réellement très belle, un peu ivre, comme toute cette fantasmagorique assistance. Elle me regardait aussi, mais en dessous, avec un air de bête timide.

« Ah ! pensai-je. Elle doit avoir de la crainte. Il y a écrit sur ma tête : chasse gardée. »

Je frôlai son pied. Elle le recula peureusement.

— Qui veut des cartes? — demanda Koukou.

— Pas moi, — fit l'Hetman.

— Servie, — dit Sidya.

Le cuisinier tira un quatre.

— Neuf, — dit-il.

— La carte qui m'était destinée, — sacra le comte. — Et cinq, j'avais cinq. Ah ! si je n'avais pas jadis promis à Sa Majesté l'empereur Napoléon III de ne plus jamais tirer à cinq. Il y a des moments où c'est dur, dur... Et voilà cette brute de nègre qui fait Charlemagne.

C'était vrai, Koukou, ayant raflé les trois quarts des jetons, se levait avec dignité, et saluant l'assistance :

— A demain, *messiés*.

— Allez-vous-en tous, — hurla l'Hetman de Jitomir. — Restez avec moi, monsieur de Saint-Avit.

Quand nous fûmes seuls, il se versa encore un grand gobelet d'alcool. Le plafond de la salle disparaissait dans la fumée grise.

— Quelle heure est-il? — demandai-je.

— Minuit et demi. Mais vous n'allez pas m'abandonner comme cela, mon enfant, mon cher enfant. J'ai le cœur lourd, lourd.

Il pleurait à chaudes larmes. Les basques de son habit, sur le divan, derrière lui, faisaient de grandes élytres vert pomme.

— N'est-ce pas qu'Aguida est belle, — fit-il, pleurant toujours. — Tenez, elle me rappelle, à peine en plus brun, la comtesse de Teruel, la belle comtesse de Teruel, Mercédès, vous savez bien, qui se baignait toute nue, à Biarritz, devant le rocher de la Vierge, un jour que le prince de Bismarck était sur la passerelle. Vous ne vous souvenez pas? Mercédès de Teruel?

J'eus un haussement d'épaules.

— C'est vrai, j'oubliais, vous étiez trop jeune. Deux ans, trois ans. Un enfant. Oui, un enfant. Ah! mon enfant, avoir été de cette époque, et être réduit à tailler une banque avec des sauvages... Il faut que je vous raconte...

Je me levai et le repoussai.

— Reste! reste! — supplia-t-il. — Je te dirai tout ce que tu voudras, je te conterai ce que tu voudras, comment je suis venu ici, des choses que je n'ai jamais dites à un autre. Reste, j'ai besoin de m'épancher dans le sein d'un véritable ami. Je te dirai tout, je te repète. J'ai confiance en toi. Tu es Français, gentilhomme. Je sais que tu ne lui répéteras rien.

— Que je ne lui répéterai rien. A qui?

— A...

Sa voix s'empâta. Je crus y saisir un frisson de crainte.

— A qui?

— A... à elle, à Antinéa, — murmura-t-il.

Je me rassis.

(A suivre.)

PIERRE BENOIT

DÉCEMBRE 1812

LE RETOUR DE L'EMPEREUR[1]

A TRAVERS L'ALLEMAGNE

I

Le lendemain 11 novembre Napoléon était à Kutno et à Lowicz.

De Kutno, il mandait à Maret que l'abbé de Pradt lui avait tenu de ridicules propos : « Cet abbé n'a que l'esprit des livres et rien de ce qu'il faut pour la place qu'il remplit ; vous pouvez le rappeler tout de suite. » Il ajoutait que la Pologne devait s'armer. Pradt ne voulait que des armées bien organisées : c'était le contraire qu'il fallait faire ; le gouvernement du grand-duché lèverait des chasseurs, préparerait tous ses moyens, habillerait sa garde nationale et lui donnerait des fusils, remonterait sa cavalerie.

A Lowicz, il propose à Caulaincourt d'aller voir, non loin de là, dans le petit château qu'elle habite, madame Walewska, Mais Caulaincourt combat très vivement cette fantaisie d'amoureux : que dirait-on si l'on apprenait que Napoléon,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre 1918.

après s'être éloigné de son armée en déroute, a voulu revoir sa maîtresse ? N'est-ce pas une légèreté et une inconvenance ? L'Empereur boude quelques instants, puis remercie Caulaincourt de cette preuve nouvelle d'attachement et de bon sens.

Le 12, il est à Lenczyza, puis à Posen, puis à Glogau.

De Posen, où il s'arrête de six heures du matin à midi, il écrit au général Lagrange et à Murat. Il ordonne à Lagrange qui gouvernait Danzig, en l'absence de Rapp, d'aller prendre le commandement de Königsberg et de la Vieille Prusse. Quant à Murat, l'Empereur l'informe qu'il est en très bonne santé, mais Murat ne doit en aucun cas abandonner l'armée ; Murat a beaucoup fait ; qu'il n'oublie pas que, tant qu'il reste à faire, on n'a rien fait encore.

Quelques historiens ont prétendu qu'à Glogau les Prussiens projetèrent de se saisir de sa personne. C'est une légende que Napoléon lui-même a propagée. Il racontait plus tard dans ses entretiens de Sainte-Hélène que les Prussiens avaient perdu à consulter le temps qu'ils auraient dû employer à agir, qu'ils avaient imité les Saxons qui voulaient arrêter Charles XII au sortir de Dresde. « Vous verrez, disait le roi de Suède, qu'ils vont délibérer demain s'ils auraient bien fait de m'arrêter aujourd'hui. » Napoléon oubliait que Glogau avait au mois de décembre 1812 une garnison française[1]. Quand les Prussiens auraient tenu Glogau et la route qu'il suivit en terrain silésien, n'étaient-ils pas alors ses alliés. et s'ils l'avaient reconnu, ne lui auraient-ils pas dans le premier émoi présenté leurs plus profonds respects ? Ce fut le 14 décembre qu'une lettre de la direction des postes de Glogau

1. Veut-on quelques détails sur la situation de l'état-major et administration de la place de Glogau à l'époque du 14 décembre 1812 ? Le général de brigade commandant la place est le baron de Laplane, et le commandant d'armes, le chef de bataillon Crépin. Les troupes en station sont : 555 hommes du 50e régiment de ligne, 700 hommes du 27e régiment d'infanterie légère, 81 canonniers du 1er régiment d'artillerie à pied — l'ancien régiment de La Fère où Napoléon a servi —, 146 hommes de la 9e compagnie d'artillerie saxonne, 449 hommes du 1er bataillon provisoire et 586 hommes du 2e bataillon provisoire de la colonne de marche, 91 cuirassiers pour la remonte, et 85 isolés au petit dépôt, en tout, 2 691 hommes. Il n'y a d'autres Prussiens que les officiers de santé qui font le service des hôpitaux.

informa le chancelier Hardenberg que l'Empereur avait passé par cette ville. Napoléon était déjà loin, et que dit le roi Frédéric-Guillaume, ce roi qui ne désirait que la paix, lorsqu'il apprit la nouvelle ? Il écrivit à Hardenberg que les embarras allaient recommencer, que la position de la Prusse devenait plus pénible encore, que Dieu seul savait comment tout cela finirait.

Le 12, Napoléon quitte Glogau à onze heures et quart du soir. Le 13, il traverse Polkwitz à une heure et quart du matin, Haynau à cinq heures, puis Bunzlau, Waldau, Görlitz, Bautzen, Bischofswerda, et il se doute pas que, cinq mois plus tard, il fera la même route en sens inverse, non plus fugitif, mais victorieux !

Depuis Smorgoni sa course a été précipitée et folle. Il n'a trouvé que des chemins pleins de neige. Le froid n'a pas cessé d'être intense. Les escortes ont affreusement souffert.

Le 6 décembre, sur les cent Polonais qui suivent l'Empreeur, il n'en reste plus que trente-six. Le postillon qui descend de cheval et qui se secoue deux ou trois fois pour se dégourdir, tombe raide mort ; il faut le remplacer aussitôt par Octave de Piccolellis, capitaine italien.

Le lendemain, Lucio Caracciolo, duc de Roccaromana, commande le détachement de la garde napolitaine : bien que Napoléon l'invite par deux fois à se couvrir plus chaudement, il refuse d'endosser une pelisse, craint de commettre un acte de faiblesse ; il a les cinq doigts du pied gauche et quatre doigts de la main gauche gelés, et lui-même, pendant la retraite, stoïquement, se les coupe avec de mauvais ciseaux à mesure que survient la gangrène.

Le 12, à Glogau, pendant que Napoléon s'entretient avec le général de brigade, baron de Laplane, gouverneur de la place, le capitaine Wonsowicz, cédant au sommeil, s'abat soudain comme une masse sur le parquet, et il continue à dormir jusqu'au départ.

Le 13, la plupart des hommes de l'escorte, tous Italiens, gardes d'honneur et dragons de la garde, ont un membre gelé, qui les mains, qui les pieds, qui les oreilles ; leurs che-

vaux sont épuisés, crevés, et le maréchal des logis Paul Pezzina, le seul qui puisse accompagner Napoléon et qui de Haynau à Dresde demeure assis derrière la berline impériale, perdra la jambe droite et quatre doigts du pied gauche [1].

Roustam a la figure gelée. Il se la frotte trois fois par jour avec une liqueur dont le maire de Posen lui a conseillé l'usage. Sa peau devient jaune comme safran, et, lorsqu'il arrive à Paris, son nez est noir comme charbon. Mais, durant le voyage, il n'a eu garde d'approcher du feu ; autrement, son nez serait tombé. « Non, dit Corvisart en revoyant Roustam, son nez ne tombera pas », et, ajoute le médecin en riant, « s'il tombe, nous le rattacherons ! »

II

De Glogau, Caulaincourt avait envoyé un courrier au ministre de France à Dresde, le baron de Serra.

Ce Serra est un noble génois, homme froid, grave, réservé, dont les lèvres pincées ne veulent pas s'ouvrir pour dire tout ce qu'il sait — et il sait son Europe — fin, érudit, un peu pédant. Napoléon le connaît depuis la campagne de 1796 ; il ne le croit pas très ferme et il l'accusa d'inertie au mois d'avril 1813. Mais Serra aime la France qu'il appelle volontiers « le grand peuple », et il est profondément dévoué à l'Empereur. Quelques jours plus tard, il invoque la muse latine, comme il dit, pour célébrer le bonheur d'avoir reçu l'Empereur sous son toit, et il assure, en deux distiques, que son humble maison, sacrée par le séjour de César, *Caesaris hospitio sacra*, n'a plus rien à envier aux palais.

Le 13, à onze heures du soir, le courrier dépêché par Caulaincourt apprend à Serra qu'il précède à peu de distance le duc de Vicence, grand-écuyer de l'Empereur, et une lettre qu'apporte ce courrier, annonce que l'Empereur approche, qu'il

1. Ce Pezzina était un soldat d'une excellente conduite. Notre ministre à Dresde, le baron Serra, le fit placer à l'hôpital militaire de cette ville et le recommanda particulièrement au chirurgien en chef. L'Empereur lui accorda sur le Mont Napoléon de Milan une rente de cinq cents francs, transmissible à ses enfants, et, en attendant l'échéance de cette rente, une somme de mille francs, égale à deux années du revenu.

voyage avec le duc de Vicence et sous le nom de duc de Vicence.

A deux heures du matin, le 14, Napoléon entre dans ce Dresde où naguère, à la fin de mai, tant de princes, de ministres et de seigneurs de l'Allemagne s'inclinaient devant lui comme devant le maître suprême. Il soupe chez Serra ; il se couche dans le lit de Serra; cinq heures après, il repart.

Auparavant il a vu le roi de Saxe.

A peine descendu de voiture, Wonsowicz court au palais pour prévenir Frédéric-Auguste que l'Empereur est à Dresde et va lui rendre visite. Mais de temps immémorial nul n'a troublé le sommeil du monarque. Ce n'est qu'après d'interminables pourparlers que Wonsowicz arrive jusqu'à l'appartement royal. Par bonheur, l'aide de camp de service est un officier polonais. Il cède aux instances de Wonsowicz, il l'introduit dans la chambre à coucher, et le roi, réveillé en sursaut, regarde avec surprise et non sans soupçon cet homme au costume richement brodé, mais souillé par un long trajet — deux mois après, il le fera chevalier de l'ordre militaire de Pologne.

Wonsowicz s'acquitte de son message. Frédéric-Auguste déclare que c'est à lui de se déranger et qu'il ira chez M. de Serra voir l'Empereur d'ailleurs fatigué d'un tel voyage. Il s'habille à la hâte. Mais les écuries de la cour sont assez loin et il faut du temps pour avoir un carrosse à pareille heure. Le roi se jette dans une chaise de louage qui le porte chez Serra.

C'est la première fois qu'il entre à Dresde dans la maison d'un particulier. Il témoigne à Napoléon combien il est aisé de voir son grand allié, quoique l'entrevue ait lieu dans la nuit et par un temps bien rigoureux. La conversation s'engage. Elle dure une heure et demie. L'Empereur autorise le roi à donner au général Reynier le cordon de Saint-Henri. Il avoue les pertes qu'il a essuyées, énumère les ressources dont il dispose encore, assure que la grande armée saura défendre la ligne de la Vistule, promet à Frédéric-Auguste de revenir bientôt avec de nouvelles forces, lui recommande d'observer avec soin les démarches de l'Autriche, l'exhorte à compléter sa cavalerie.

« Êtes-vous toujours content de M. de Senfft? » avait

dit Napoléon au roi, et vers cinq heures, M. de Senfft, ministre des Affaires étrangères, averti par son souverain, sollicitait l'honneur de rendre ses hommages à Napoléon. L'Empereur s'était levé et habillé. Le roi et Senfft l'attendaient au salon. Il entra, fredonnant une chanson, et à ce propos Senfft qui rappelle plus tard l'incident, accuse Napoléon de mauvaise éducation, lui reproche un manque d'élévation dans la façon de penser et une affectation d'insouciance qui n'est pas l'expression d'une grande âme. Mais Senfft était au fond du cœur un ennemi du système français.

Senfft part, puis le roi que sa chaise à porteur ramène au palais. Très gracieusement, Frédéric-Auguste, en prenant congé de l'Empereur, le remercie d'avoir interrompu son repos de la manière à la fois la plus inattendue et la plus agréable. Napoléon répond de même; il n'a qu'à répéter au roi ce qu'il écrivait deux mois auparavant, la veille du jour où il quittait Moscou : « Tout ce qui me rappelle et Dresde et vous, m'est fort cher. Je connais la sincérité de vos sentiments. Je me flatte que, de votre côté, vous ne doutez pas de la vérité et de la constance de mon amitié. »

Resté seul, Napoléon dicte à Serra deux lettres, l'une pour l'empereur d'Autriche, l'autre pour le roi de Prusse.

Il informe « monsieur son frère et très cher beau-père » qu'il sera dans quatre jours à Paris et que, malgré d'assez grandes fatigues, sa santé n'a jamais été meilleure, qu'il est parti en laissant ses troupes sous les ordres de Murat et de Berthier. Mais il a besoin de l'Autriche et il flatte François II, l'assure que Schwarzenberg est utile, le prie de doubler les forces autrichiennes. François ne pourrait-il envoyer un corps de Galicie et de Transylvanie et porter ainsi son contingent à 60 000 hommes? L'alliance entre la France et l'Autriche n'est-elle pas un système permanent dont les deux peuples doivent tirer de précieux avantages?

Après la lettre à François II, la lettre à Frédéric-Guillaume III. L'Empereur est, dit-il, satisfait de la conduite que les troupes prussiennes ont tenue pendant toute la campagne. Mais il désire qu'elles soient assez nombreuses pour former à elles seules un corps d'armée de 30 000 hommes. Certainement, le roi voudra persévérer dans le système qu'il

a embrassé : lui demander l'augmentation de son contigent, n'est-ce pas lui témoigner une confiance entière?

Cette lettre de Napoléon au roi de Prusse est envoyée par Serra à Saint-Marsan, notre ambassadeur à Berlin. Serra ajoute — et il reproduit les paroles de son souverain — que la Prusse ne pourra refuser ces renforts : il faut que la cause commune triomphe, et l'Empereur se rend à Paris non seulement pour régler après six mois d'absence les affaires ordinaires, mais pour activer les armements, pour mettre en mouvement 300 000 hommes qui sont déjà levés, pour rendre mobiles les cent cohortes dont une partie, destinée au corps d'observation de l'Elbe, est arrivée à Hambourg.

A sept heures du matin, Napoléon se remet en route. Frédéric-Auguste a fait remplacer la berline dont les voyageurs s'étaient servis jusque-là par une voiture de la cour placée sur un traîneau, abondamment pourvue de provisions, escortée par deux maréchaux des logis de la garde saxonne.

« Que Saint-Marsan fasse retourner à Paris tous les auditeurs au Conseil d'État qui seront envoyés à Berlin ! » tels sont les derniers mots de l'Empereur à Serra, et Serra, en remontant l'escalier de sa maison, ne peut s'empêcher de dire : « Il y a sans doute en Allemagne bien des gens qui, s'ils savaient ce que renferme cette voiture, seraient tentés de lui jouer un mauvais tour. »

Ce mauvais tour dont parlait Serra, on a prétendu que certaines gens voulurent le jouer. Un contemporain assure que des ennemis de Napoléon complotèrent de l'enlever, que l'entreprise manqua parce que l'ordre devait venir de Vienne, du ministre qui dirigeait le parti anglais, et que cet ordre arriva trop tard. Comme si d'autres que Serra, Senfft et Frédéric-Auguste savaient à Dresde dans la nuit du 14 décembre l'arrivée de Napoléon ! Comme si ces conspirateurs auraient dû demander à Vienne, à un ministre autrichien, l'ordre d'enlever Napoléon !

Ce qu'il faut citer, commenter, réfuter, c'est le témoignage de Frédéric Förster qui aurait, de Dresde, le 14 décembre, mandé à son ami Théodore Körner qu'il vient de voir Napoléon et qu'il a failli l'immoler.

Förster a écrit sa lettre, dit-il, d'une main tremblante et

sous l'empire d'une émotion profonde. Il rapporte que dans une rue de Dresde, à une heure du matin — il aurait dû dire à deux heures — au milieu d'une neige tombant à gros flocons, il rencontra un traîneau ; que le postillon lui demanda où était l'hôtel du ministre de France ; qu'il suivit la voiture jusqu'au logis de Serra et qu'il vit apparaître deux personnages enveloppés dans des fourrures ; que le premier, plus grand, s'efforçait vainement d'aider son compagnon, plus petit et plus maladroit, à descendre du véhicule. Förster s'approche. Le petit homme qui sort de sa chancelière avec beaucoup de peine, s'appuie sur l'épaule de Förster, puis lui prend la main. La porte de Serra s'ouvre alors; à la lumière des flambeaux, Förster reconnaît Napoléon, et il s'écrie à cet endroit de sa lettre : « Que n'ai-je tiré un poignard de mon manteau et frappé au cœur le mortel ennemi de la patrie et de la liberté ! Non, pourtant, non : Brutus, je ne t'envie pas ton acte ! César, tu tomberas, non pas de la main d'un lâche meurtrier, mais dans une lutte chevaleresque ! » Malgré l'emphase de ces deux apostrophes, l'épisode est dramatique. Mais Förster a tout inventé. Un seul détail trahit son mensonge. Il assure qu'il a sur sa table le 29e bulletin, qu'il l'a reçu la veille, que le journal annonce l'entière destruction de la grande armée. Comment pouvait-il avoir dès le 13 décembre le 29e bulletin qui n'a paru que le 17 à Paris? Förster a fabriqué sa lettre à Körner, bien plus tard, pour l'insérer dans son édition du poète, et il a emprunté quelques traits à la relation de Pradt. C'est ainsi qu'il représente Caulaincourt d'après le récit de l'archevêque comme un homme grand, enfoncé dans sa pelisse, appesanti par ses bottes fourrées, semblable à un fantôme. C'est ainsi qu'il montre Napoléon appuyé sur lui comme Pradt montrait Caulaincourt appuyé sur un secrétaire d'ambassade. Il a de l'imagination ; il compare les yeux de Napoléon à des étoiles de feu ; il se vante d'avoir tenu dans sa main la main impériale et de pouvoir dire que le destin de l'Europe a un instant reposé sur ses épaules. Mais qui croira désormais à la véracité de ce Förster? Qui aura confiance dans tout ce qu'a composé ce polygraphe, dans ses volumes sur l'histoire de la Prusse, sur Frédéric, sur les guerres de la délivrance?

Napoléon court vers Leipzig. Il fait en une heure les cinq lieues qui séparent Dresde de Meissen. A Leipzig, il descend à l'hôtel de *Prusse*, le même hôtel où, dix mois plus tard, il s'arrêtera après avoir perdu la bataille, et il y mande le consul de France, Thérémin, ce Thérémin qu'il destituera bientôt en lui reprochant d'avoir quitté son poste sans nécessité.

Comme d'ordinaire, il presse de questions son interlocuteur. Quel est l'esprit du pays? Que dit-on, que fait-on à Leipzig?

Thérémin reconnaît Napoléon. Mais il respecte son incognito et le nomme « mon général », comme si Napoléon était Caulaincourt. Il répond que les officiers saxons disent que tout est perdu parce qu'ils ont perdu leurs bagages durant la campagne ; que la population regarde les destinées du royaume de Saxe comme attachées à celles de la France ; que le roi est adoré de ses sujets et que son long règne a été heureux pour la contrée ; que le commerce de Leipzig profite de la guerre ; que l'Université comptait un certain nombre d'idéologues qui sont partis ; que le censeur fait bien son métier ; que les éditeurs ont refusé d'imprimer un libelle de Massenbach très hostile à la France. « Je m'intéressé beaucoup à Leipzig, dit Napoléon, ayez des égards tout particuliers pour ses habitants, donnez-leur souvent à dîner, soignez-les, je vous les recommande. »

Il reste quelques heures à Leipzig pour acheter des journaux et des livres, car, si les états de situation étaient sa lecture préférée, il ne lisait guère en voyage que des romans.

Dans la matinée du 15, il passe à Eckartsberga, à Weimar, à Erfurt.

Il ne descend pas à Eckartsberga ; c'est Caulaincourt qui lui porte une tasse de café.

A huit heures, il traversé Weimar au galop, et le fourrier de la cour note que l'empereur Napoléon a passé incognito, qu'il n'avait d'autres compagnons que Caulaincourt, Roustam et deux cuirassiers saxons qui se tenaient derrière le traîneau.

Mais sur le chemin de Weimar à Erfurt le traîneau se brise et Napoléon continue sa route dans des carrioles de poste.

A Erfurt, il descend à l'hôtel de *l'Empereur*. Dans cette ville qui l'a vu et acclamé plus de deux semaines en 1808, il est aisément reconnu ; la nouvelle de sa présence se répand de tous côtés ; l'intendant Devismes se présente à son souverain qui s'entretient un instant avec lui. Bientôt arrive le comte de Saint-Aignan, ministre de France à la cour de Weimar, que Napoléon a fait avertir et qui n'a eu que le temps de se jeter en voiture. L'Empereur cause avec le jeune diplomate; il lui demande des nouvelles de Gœthe et de Wieland ; il lui parle en termes fort élogieux de la sœur du tsar Alexandre, Marie-Paulovna, femme du prince héréditaire de Weimar ; il le charge de faire ses compliments au duc Charles-Auguste et à la duchesse, et le lendemain, dans l'après-midi, Saint-Aignan, de retour à Weimar, a soin de rapporter que l'Empereur est dispos et gai, qu'il a une excellente santé, qu'il ne se ressent ni du froid, ni de la fatigue.

C'est dans la voiture de Saint-Aignan que l'Empereur poursuit son voyage.

A Eisenach, où il relaye, il tente de converser avec la maîtresse de poste, jeune et belle femme qui joue brillamment une sonate sur le clavier. Mais le maître de poste prétend n'avoir pas de chevaux et déclare qu'il s'est inutilement efforcé d'en obtenir par voie de réquisition. Or, Caulaincourt, en furetant dans les recoins de la maison, découvre une écurie où se cachent des postillons avec de très bons chevaux. Il somme ces gens de marcher. Le maître de poste le leur défend. Une vive altercation s'engage ; Roustam menace le maître de poste et Caulaincourt, lui mettant sur la poitrine la pointe de son épée, exige qu'il fasse atteler la voiture. La foule s'amasse. Vainement Napoléon, donnant le bras à la maîtresse de poste, essaie d'intervenir et la prie par signes d'accommoder le différend. Heureusement, arrive un détachement de gendarmerie française qui dissipe l'attroupement et rétablit l'ordre.

On a cru que Napoléon s'était trahi par quelque indiscrétion, que le maître de poste désirait gagner du temps pour avertir des affidés et tendre à l'Empereur un piège sur la route. Il n'en est rien. L'Empereur ne fut pas reconnu, et il

ne faut voir dans l'incident qu'une querelle entre un maître de poste et un voyageur, l'un refusant de fatiguer ses chevaux, l'autre voulant partir sur-le-champ.

Après Eisenach, la petite ville de Vacha que la voiture traverse sans s'arrêter. Elle appartient au royaume de Westphalie ; mais Napoléon ne daigne pas informer le roi Jérôme de son passage, et Jérôme lui demande trop tard la permission d'aller le voir à Mayence.

Après Vacha, Hanau. L'Empereur y déjeune à l'hôtel du *Géant*. Il apprend que le ministre d'État du grand-duché de Francfort, Albini, est dans la ville et il lui envoie dire qu'un ministre de l'Empereur désire lui parler. Albini arrive ; il entre dans le salon de l'hôtel, il aperçoit Napoléon attablé, le reconnaît, et jetant un cri d'étonnement : « Ah ! Sire, c'est vous ! Comme Votre Majesté se porte bien ! » Le souverain l'acueille aimablement et le fait asseoir. Il voit dans les mains d'Albini une de ces tabatières de carton qui représentaient de façon assez grossière l'Impératrice portraiturant le roi de Rome en présence de l'Empereur, et l'obséquieux diplomate ne manque pas de débiter ce compliment :

— Sire, voilà les plus chers objets de votre tendresse, et Votre Majesté va les revoir ; quelle surprise agréable ce sera pour l'Impératrice et pour Paris !

— Il est vrai, — répond Napoléon, — que l'Impératrice ne sait rien de mon retour.

On lui apporte les journaux, et en les parcourant :

— Votre *Gazette de Francfort*, — dit-il à Albini, — m'apprend deux choses que j'ignorais, d'abord le discours du prince-régent d'Angleterre à l'ouverture du Parlement.

— Comment, Sire, Votre Majesté ne l'a pas encore lu? Vous y remarquerez deux points : le prince-régent se félicite de la confiance que la Russie lui témoigne puisqu'elle envoie sa flotte dans les ports anglais, et il laisse entrevoir à la fin de son discours que la paix est possible.

— Oh ! la paix !... Cependant, il faudra tôt ou tard en venir là. Mais je trouve aussi dans votre *Gazette de Francfort* pour la première fois un rapport de mon frère d'Espagne ; il

semble que ses affaires reprennent une bonne tournure dans ce pays-là.

— Comment Votre Majesté n'a-t-elle pas encore reçu ce rapport intéressant?

— Sans doute qu'il court le monde après moi, car nous avons fait bien du chemin.

— Il n'y paraît pas au visage de Votre Majesté, qui annonce la meilleure santé. Vous avez dû pourtant, Sire, essuyer de grandes fatigues.

— Ah ! je vous en réponds !

— Et, outre cela, Sire, des privations de toute espèce, la pénurie des vivres pour l'armée, le manque de fourrage pour les chevaux.

— Les vivres et le fourrage allaient encore ; mais figurez-vous qu'il nous a fallu endurer un froid de vingt degrés ; les chevaux mouraient comme des mouches.

— Sire, à votre passage à Fulda, le grand-duc de Francfort eut-il l'honneur de vous rendre ses hommages?

— Il était nuit et je ne savais pas que le grand-duc fût à Fulda. Que fait-il là?

— Sire, sa présence est utile aux habitants. Ils sont pauvres et ils ont beaucoup souffert ; le prince fait de grands sacrifices pour les soulager.

— Monsieur d'Albini, écrivez-lui, je vous prie, et dites-lui bien des choses de ma part.

L'Empereur se leva. On venait annoncer que les chevaux étaient mis à la voiture. A ce moment, le maître de l'hôtel s'approcha. Ses gens l'avaient averti de l'exclamation poussée par Albini : le personnage avec qui le ministre s'entretenait n'était autre que l'Empereur !

— Sire, — dit cet homme, — permettez-moi de vous présenter mon épouse.

L'Empereur y consentit. Puis, s'adressant à l'hôtelier :

— Que pensent les habitants de Hanau de leur gouvernement ?

— Sire, on aime toujours l'électeur de Hesse et on hait le grand-duc de Francfort parce qu'il fait payer le double d'impôts.

Quelques jours plus tard, Napoléon apprenait que dans la

nuit du 31 décembre au 1er janvier, le peuple de Hanau avait chanté des couplets en l'honneur de l'ancien électeur et crié : « Vive l'empereur Alexandre. » Il écrivit aussitôt que le grand-duc devait punir les individus de Hanau qui avaient « insulté et fait tapage ». Se rappelait-il le franc langage de l'hôtelier du *Géant* ?

L'Empereur monte en voiture. Il n'est resté à Hanau que de midi à une heure. « Écrivez au grand-duc », dit-il encore à Albini, et Albini marque au grand-duc que l'Empereur respire la santé et la plus grande gaité.

Après Hanau, Francfort.

Napoléon arrive à Francfort à trois heures et demie et il ordonne à la poste de faire rétrograder la première estafette impériale qui viendra de Paris. Il prend cette fois le nom de Berthier, et la gazette de la ville annonce que le duc de Vicence et le prince de Neuchâtel ont passé en une voiture à six chevaux précédée de trois courriers avec une voiture de suite et le piqueur de l'Empereur.

Quatre mois après, le 24 avril 1813, à dix heures et demie du soir, il traversera de nouveau Francfort — pour aller gagner la bataille de Lützen — et cette fois encore il prendra le nom de Berthier. Mais cette fois les habitants se douteront de son passage en voyant les dispositions que fait la police pour éclairer les rues, et des acclamations montreront à l'Empereur qu'il est reconnu.

EN FRANCE

I

A la nuit close, Napoléon est au bord du Rhin, à Kastel, en face de Mayence. Il a su à Hanau que le pont de bateaux était levé à cause de la saison et qu'il faudrait passer le fleuve sur une barque. Or, il n'y a qu'une seule barque ; un officier l'a retenue et refuse de la céder. Mais cet officier, c'est Anatole de Montesquiou, l'aide de camp de Berthier, que l'Empereur

envoyait le 2 décembre à Paris en lui prescrivant d'annoncer et de publier partout la nouvelle d'une victoire remportée sur les rives de la Bérésina. Au milieu de l'obscurité, Napoléon lui prend la main : « Voyons, ne vous fâchez pas, nous passerons ensemble, mais vous ne vous êtes guère dépêché. » Montesquiou, étonné, confus d'être rattrapé par l'Empereur qu'il devançait de trois jours, s'excuse d'être allé si lentement : « Pardon, Sire, l'hiver, le manque de chevaux... — J'aime mieux, interrompt Napoléon, arriver sans être attendu. » La barque traverse le Rhin avec une peine extrême : le fleuve charrie des glaçons, et les bateliers doivent user de toute leur force et de toute leur adresse. Les voyageurs abordent, transis de froid ; ils se dirigent vers Mayence en pleines ténèbres ; à dix heures du soir, ils entrent dans la ville et descendent à la poste.

Wonsowicz va chercher le maréchal Kellermann. Dès les premiers mots, le vieux soldat rudoie Wonsowicz et menace de le fusiller comme imposteur : se peut-il que l'Empereur soit à Mayence, que l'Empereur n'ait pas averti de son arrivée le duc de Valmy, commandant les 25e et 26e divisions militaires? L'officier répond que Kellermann vienne lui-même s'assurer par ses yeux de la présence du souverain. Le maréchal suit Wonsowicz avec méfiance ; il le fait garder à vue et flanquer de deux gendarmes. Mais il reconnaît l'Empereur et, non sans stupeur, il apprend le désastre. « Mon armée est perdue, dit Napoléon, et j'ai eu tort de l'exposer à un pareil climat. Qui ne commet pas de fautes en ce monde? Après les avoir confessées, il faut tâcher de les réparer. »

Cette fois encore, il voyage sous le nom de Berthier. Aussi, lit-on dans une chanson allemande qui parut bientôt après :

Et lorsqu'il vint à Mayence,
Ce fut de nuit, à minuit et demi;
Les lumières n'éclairaient pas trop bien;
On le prit pour le prince de Neuchâtel.

Dans la nuit même, Napoléon continue sa course. Le 17, il est à Saint-Avold, à Metz, à Verdun.

En traversant Metz, il rencontre l'estafette, ouvre les papiers, et le préfet Vaublanc connaît le passage du maître par les

enveloppes que Napoléon a jetées sur le sol ; quel autre que l'Empereur oserait arrêter l'estafette, lui prendre ses lettres et les décacheter?

A Verdun, le mameluk Roustam achète des dragées pour des amis, pour l'Impératrice et le roi de Rome. Pendant ce temps, Napoléon s'entretient avec la servante de l'auberge, une jeune fille alerte et résolue comme celle qui, vingt années auparavant, dans le même endroit, versait à Gœthe du vin de Bar — et quelques jours plus tard, elle s'étonnait d'avoir causé avec l'empereur sans le reconnaître.

Napoléon approche de sa capitale et le 18, le fidèle Maret, alors à Varsovie, dit tout haut : « Sa Majesté doit être en ce moment fort près de Paris. »

Le 18, en effet, Napoléon dîne à Château-Thierry ; il y fait grande toilette, changeant le frac vert des chasseurs à cheval, son vêtement de guerre, pour l'habit des grenadiers à pied de sa garde, mais, à cause du froid toujours rigoureux, conservant sa pelisse russe.

A la Ferté-sous-Jouarre, à la poste aux chevaux, il est reconnu, et un habitant court annoncer à M. de Castellane, l'ancien préfet, qui demeure dans le voisinage, à Reuil, qu'une estafette comme il y en a peu vient de passer à la Ferté; que cette estafette, c'est l'Empereur ; que l'Empereur a dit : « Tout va bien. »

A Meaux, la voiture casse. Napoléon, Caulaincourt et Wonsowicz prennent alors un cabriolet de poste, et Roustam monte dans un autre véhicule avec tous les papiers. Mais, pour payer les dernières dépenses du voyage, l'Empereur et ses compagnons ne peuvent, en se cotisant, trouver à eux tous que quatre-vingts francs, et Caulaincourt prie l'hôte de lui faire crédit. Napoléon se met à rire, et se remémorant sa jeunesse : « Je crois être encore un petit officier d'artillerie ; les courses, sans doute, n'étaient pas alors aussi longues ; mais je voyageais avec aussi peu de commodité ; la nature humaine reste la même, et pour qui sait s'en servir, elle se prête à tout. »

Il avait dit à Varsovie qu'il irait nuit et jour et qu'il viendrait, à minuit, comme une bombe, tomber dans Paris. Le 18 décembre, à onze heures et demie du soir, il arrivait devant la grille du Carrousel. La sentinelle avait pour consigne de

ne faire ouvrir qu'aux voitures de la cour. Elle refusa l'entrée au cabriolet. « C'est l'Empereur », lui dit Wonsowicz. « L'Empereur, répond le soldat, vous vous moquez de moi, j'ai lu dans le journal qu'il est à Smolensk. » Wonsowicz appelle l'officier de garde qui vient à la portière et reconnaît Napoléon. La grille s'ouvre, non sans que l'Empereur ait tiré les oreilles au factionnaire : « Comment, coquin, tu ne veux pas me laisser rentrer chez moi ! » L'Impératrice, souffrante et triste, venait de se coucher. La femme de service ou la femme rouge, mademoiselle Katzeler, qui fermait toutes les portes, entend un bruit de voix dans le salon et aperçoit deux hommes couverts de grands manteaux fourrés. Elle se jette devant la porte qui conduit à la chambre de la souveraine. Mais un des personnages écarte son manteau. C'est l'Empereur ! Elle pousse un cri. Marie-Louise, sentant qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire, est sur le point de sauter à bas du lit. Déjà Napoléon la serre dans ses bras.

II

Le 19, à huit heures du matin, a lieu, comme d'ordinaire, le lever. Napoléon accueille les officiers de sa maison affablement, non sans un air de tristesse. Mais lorsqu'il aperçoit le comte de Beauvau, un de ses chambellans, il lui dit avec un gracieux sourire : « Votre fils s'est conduit à merveille ; il a fait honneur à son nom ; il est blessé, mais ce n'est rien, et il pourra s'enorgueillir d'avoir vu son sang couler de bonne heure pour la patrie. »

Des pages se présentent. Il leur remet la liste de certaines familles : il annonce aux unes qu'elles reverront bientôt celui dont le sort les inquiète, aux autres qu'elles ne le reverront plus, et à ce douloureux message il ajoute et des consolations et de nouvelles faveurs.

Puis, arrivent les ministres. C'est d'abord le ministre dn Trésor, Mollien. Il s'étonne de trouver Napoléon aussi serein, aussi calme que de coutume, et quel est le premier mot de l'Empereur? L'Empereur se rappelle que, peu de jours avant son départ pour la Russie, il envoya Corvisart donner des soins

à la femme du ministre, victime d'un terrible accident, et il demande si madame Mollien est rétablie, de quels remèdes elle a usé, quelles précautions elle prend encore.

A Mollien succèdent, leur portefeuille gonflé de documents, Clarke et Lacuée de Cessac, l'un ministre de la Guerre, l'autre ministre de l'administration de la Guerre, le conseiller d'État Gassendi, le chef du bureau de l'artillerie Evain, et Napoléon travaille avec eux.

Ce ne sont que conférences sur conférences. Il reçoit Cambacérès ; il reçoit Savary ; il reçoit d'autres ministres, les principaux conseillers d'État, et ses familiers les plus intimes, notamment Réal qu'il tutoie et qu'il sait franc et ferme. Il a désormais son opinion assurée, arrêtée sur cette conspiration de Malet qui depuis cinq semaines assaille et obsède son imagination. Comme naguère, il la juge non par ce que Malet a fait, mais par ce que les fonctionnaires de son Empire n'ont pas fait. Il comprend qu'elle est l'œuvre personnelle du général, qu'elle n'a pu être connue de la police, que Savary n'a pas les torts que lui attribue Clarke. « Tout, dit-il, est organisé chez nous de telle façon qu'un caporal pourrait avec quelques hommes, dans un moment de crise, s'emparer du gouvernement, et moi-même, je suis à la merci du chef de bataillon qui garde ma porte. »

L'affaire Malet n'est pas l'unique affaire qui l'occupe. Il télégraphie à la vice-reine d'Italie son arrivée et ajoute qu'Eugène se porte bien. Il écrit à Berthier, à Murat, à Melzi. Il dit à Melzi que le vice-roi d'Italie reste à la grande armée ; il dit à Murat et à Berthier qu'il réorganise sans relâche ses moyens et que la nation est disposée à toute espèce de sacrifices ; que la Prusse et la Saxe vont envoyer des renforts ; que la grande armée, ne pouvant se rallier à Vilna, prendra position à Königsberg et trouvera sur la ligne de la Pregel des ressources qu'elle n'aura pas si elle est acculée au delà. Déjà se donnent les premiers ordres pour recréer le matériel de guerre. Déjà se règlent, selon l'expression de l'Empereur, nombre de détails d'un considérable arriéré. Ainsi s'écoule la journée du 19 décembre. Il ne se couche qu'à une heure du matin. « Je resterai à Paris les mois d'hiver, mandait-il de Dresde à l'empereur d'Autriche, pour vaquer aux affaires

les plus importantes. » Le labeur des mois d'hiver commençait.

III

La France connaît le désastre depuis l'avant-veille. Le 29e bulletin a paru dans le *Moniteur* du 17 décembre et il annonce que l'armée ne peut résister au froid excessif, qu'elle n'a plus de cavalerie, qu'elle est horriblement fatiguée, qu'elle traîne à sa suite une foule de malades et de blessés, qu'elle doit se reposer et se reconstituer.

Madame de Staël a prétendu que Napoléon avait outré plutôt que dissimulé ses défaites, qu'il exagérait ses échecs lorsqu'il ne pouvait les cacher parce qu'il aimait à causer des émotions fortes et à faire toujours plus qu'un autre. Non : Napoléon a retracé l'affreuse calamité, comme il l'a dit, avec vérité et simplicité. Quelques contemporains pensèrent même que, si crûment que le mal fût décrit, le récit était encore au-dessous de la réalité. D'autres trouvèrent dans ce bulletin une mâle et austère énergie, une noble franchise, une sincérité qui ne manquait pas de grandeur. Le *Journal de Paris* jugea le style, ainsi que l'esprit, digne des *Commentaires* de César.

Plusieurs passages déplurent. Napoléon disait : « Les hommes que la nature n'a pas assez fortement trempés pour être au-dessus du sort et de la fortune, perdirent leur bonne humeur et ne rêvèrent que catastrophes ; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout, conservèrent leur gaieté. » Le père du jeune Castellane, en lisant ces lignes, s'écria que son fils comptait sûrement parmi ceux à qui l'Empereur rendait un si honorable témoignage. Mais des officiers qui revenaient de l'expédition accusèrent Napoléon d'injustice. Quelle catastrophe plus terrible pouvait-on rêver? Y avait-il des maux plus effroyables et quelle force humaine eût été capable de les surmonter? Ah ! Napoléon en parlait à son aise ; il n'avait pas souffert comme eux ; il était couvert de fourrures ; il cheminait dans une bonne voiture fermée ; il couchait dans un lit et buvait chaque jour du vin de Bordeaux comme s'il

eût été à Paris ! « L'Empereur peut tout dire, remarquait Narbonne, mais *gaieté* est bien fort ! »

On blâma les mots qui terminaient le bulletin : « La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure. » Ces mots n'étaient-ils pas malheureux, impolitiques, cyniques? N'insultaient-ils pas à la douleur publique et à l'humanité? Langeron a dit que Séjan seul aurait pu les écrire en parlant de Tibère. On oubliait que ces mots terminaient déjà le 28e bulletin. Napoléon n'affichait pas l'insensibilité, ne se donnait pas l'air de braver le destin. Fievée, son correspondant de Paris, lui avait marqué après la conspiration de Malet que les bulletins semblaient faire mystère de la santé de l'Empereur et que le public ne savait même pas s'il était en vie.

Il y eut des personnes que le 29e bulletin n'étonna pas. « Cela ne pouvait finir autrement », disait le cardinal Fesch, et Pasquier, averti par le général Nansouty, avouait qu'il n'était nullement surpris. Blessé à la Moskova et envoyé en France le 10 octobre, Nansouty avait parcouru la route que l'armée devait suivre dans la retraite, et cet homme perspicace, caustique, enclin au pessimisme, avait, dès son arrivée à Paris, assuré en confidence à Pasquier que l'Empereur s'estimerait heureux si le quart de ses troupes revoyait la frontière de l'Empire.

Mais tout le monde ne pensait pas comme Fesch et Pasquier. On savait par le 26e bulletin que l'Empereur avait quitté Moscou qui, selon lui, ne possédait plus aucune importance militaire et politique, et qu'il se dirigeait vers un pays qu'il qualifiait d'extrêmement riche. On savait par le 27e bulletin qu'il avait refoulé les Russes à Malojaroslavets, et il annonçait que l'infanterie moscovite était détruite, qu'il n'avait plus devant lui que des recrues, qu'il s'acheminait par un temps superbe vers d'autres positions. On savait par le 28e bulletin, daté du 11 novembre et publié le 29, que l'hiver commençait, que la terre se couvrait de neige, que beaucoup de chevaux périssaient, que sur les flancs de l'armée voltigeaient les Cosaques, et ces termes du 28e bulletin semblaient effrayants. Pourtant, les esprits se tranquillisèrent : d'après ce même communiqué, le quartier général était à Smolensk, Davout et Eugène avaient culbuté les Russes à Viasma,

Gouvion-Saint-Cyr les avait repoussés à Polotsk. Puis, du 6 au 16 décembre, les gazettes imprimèrent, d'après des lettres particulières, que Wittgenstein était enveloppé, Sacken complètement battu, Tchitchagov harcelé; que les deux ailes de l'ennemi se voyaient compromises au plus haut point ; qu'une volonté unique faisait mouvoir notre armée dont tous les corps communiquaient parfaitement; que les armées russes au contraire agissaient isolément et sans accord ; que les Français avaient passé la Bérésina ; qu'ils avaient au passage de cette rivière obtenu les résultats les plus brillants ; qu'ils avaient établi leur quartier général à Zembin, puis à Molodetchno; qu'ils avaient bien moins souffert que l'adversaire ; que leur cavalerie et leur artillerie se trouvaient à peu près dans le même état qu'à la fin de 1806, après Pultusk ; qu'ils supportaient le froid sans trop de peine et qu'il gelait plus fort lorsque les armées de la Révolution passaient le Rhin avec des canons de siège ; que, favorisés par le temps, ils seraient bientôt à Vilna où ils auraient des approvisionnements considérables et pourraient réparer leurs pertes. Ne lisait-on pas dans le *Journal de l'Empire* que le public ne savait juger les grandes vues qui balançaient aux extrémités de l'Europe les destins du monde?

Toutefois, les détails officiels manquaient. Le 29e bulletin n'arrivait pas. Napoléon se taisait. Pourquoi ce silence de mauvais augure qui dura dix-huit jours? Les Cosaques avaient donc intercepté les communications de l'armée avec la France ! L'Empereur était-il cerné, pris, obligé de faire la paix comme Pierre le Grand sur le Pruth? Pourquoi les journaux parlaient-ils si longuement de la défense de Burgos, de la retraite de Wellington, de la rentrée des Français à Madrid? Croyaient-ils attirer sur la péninsule les regards du public? Qui ne regardait la guerre d'Espagne comme une opération à jamais manquée? L'anxiété était donc très vive. Madame de Souza ne cessait de penser avec une affreuse inquiétude à son fils Flahaut : que devenait-il dans cette indigne Russie, abandonnée de Dieu et du soleil, dans cette retraite où l'on n'espérait ni feu, ni lieu? « Tout le monde, écrivait madame de Castellane, est à la recherche des nouvelles. »

IV

Le 29e bulletin révéla l'horrible vérité. On ne pouvait dire cette fois « menteur comme un bulletin ». La France apprit tout à coup que l'Empereur n'était plus invincible et que l'armée avait à rétablir sa discipline. Il y eut des gens qui s'imaginèrent que les troupes s'étaient révoltées. Si nul n'osa crier à Napoléon : *Rends-nous nos légions*, un préfet, Thibaudeau, déclara publiquement que la France reculait de vingt ans. Ferrand, le futur ministre, annonça dans un salon la prochaine restauration des Bourbons. D'autres prophétisèrent la chute imminente de Napoléon. Ne racontait-on pas qu'avant d'expirer sous les balles, Malet, entendant le cri de *Vive l'Empereur*, avait dit : « L'Empereur, il est, comme moi, blessé à mort »?

Mais Napoléon avait calculé qu'il arriverait à Paris le lendemain ou le surlendemain de la publication du bulletin, qu'on serait saisi, stupéfait de son retour, qu'on ne parlerait de rien autre dans la capitale et dans toute la France, qu'il atténuerait ainsi l'impression de la catastrophe. Il ne se trompait pas. On le croyait, on le voyait marchant dans les neiges de la Russie en avant de sa garde, au milieu de l'escadron sacré, et dirigeant la retraite. On apprit avec étonnement qu'il s'était montré presque dans le même instant à Vilna, à Varsovie, à Glogau, à Dresde, à Francfort et qu'il avait en treize jours traversé la Pologne, la Silésie, l'Allemagne. Quel voyage fabuleux ! Quel homme extraordinaire ! Le 29e bulletin avait répandu le découragement, la consternation. Lorsqu'on sut que Napoléon était à Paris et qu'il avait reparu comme par enchantement aux Tuileries, on se rassura. La nouvelle ranima les cœurs, et le ministre de l'Intérieur, Montalivet, résumant la correspondance des préfets, jugeait que le 29e bulletin avait produit une sensation pénible, mais que le retour de Napoléon dissipait les alarmes. Le préfet de l'Allier, Pougeard du Limbert, ne disait-il pas que le bulletin avait porté le deuil dans son département et que l'arrivée de l'Empereur

rouvrait les âmes à l'espérance? Le 19, lorsque Napoléon se faisait voir un moment, entre deux et trois heures, à une fenêtre du Château, le public qui couvrait la terrasse, ne criait-il pas à plusieurs reprises : « Vive l'Empereur », comme s'il saluait le libérateur?

En Allemagne, les ennemis de Napoléon — et ils étaient en grand nombre depuis ses revers — raillèrent cette randonnée semblable à une fuite. Ils répétaient le mauvais calembour sur Caulaincourt : *Colin court*. Ils assuraient par dérision que Napoléon s'était échappé de Russie sans bagages, sans argent, sans soldats, sur un méchant traîneau. Ils comparaient ce traîneau à la barque de Xerxès. Des chansons parlèrent moqueusement du *Schlitten* qui portait César et sa fortune. Voilà comment Dieu avait puni l'orgueil ! Le fier Bonaparte, disait une de ces chansons, avait eu peine, dans un traîneau, à esquiver la mort. Une autre le montrait parti, les pieds gelés, sur un traineau de paysan, et les gens, regardant par la fenêtre, gémissaient : « O mon Dieu, quel air a maintenant notre Empereur ! »

On ignorait ou plutôt on voulait ignorer que Napoléon ne s'était pas enfui ; qu'il avait quitté son armée après avoir nommé Murat son lieutenant général et donné les ordres nécessaires ; qu'il emmenait avec lui son grand-écuyer, son mameluk et un officier interprète ; qu'il se faisait suivre de Duroc, de Lobau, de Lefebvre-Desnoëttes, d'un piqueur et de trois valets de chambre ; que des escortes l'avaient accompagné ; qu'il eut dans sa course rapide, outre des carrioles et des chaises de poste, coupé, berline et voiture de la cour ; qu'il conféra sur son chemin avec un roi et des ministres. Il ne s'est donc pas sauvé sur un misérable traîneau, comme dit Pasquier, ni comme Joseph de Maistre l'a prétendu, en bandit subalterne.

Des Allemands, alors dévoués à la cause française, Bertuch, Voigt, d'autres encore s'enthousiasmèrent, s'exaltèrent pour ce Napoléon dont le retour avait quelque chose de merveilleux et de surhumain. Bertuch voyait dans l'Empereur un géant, un être prodigieux qui, durant tout ce voyage, gardait une maîtrise infinie de lui-même, et Voigt écrivait que le désastre infligé par la nature donnait au grand homme l'occa-

sion de développer son génie, qu'il allait déployer une vigueur nouvelle, que tout se lèverait bientôt, que l'Allemagne saurait sans nul doute soutenir la gloire de ses armes contre les Russes, contre les barbares du Nord !

V

La journée du 20 décembre acheva de détourner des événements de Russie l'attention publique en la ramenant sur l'affaire Malet ou plutôt sur les institutions impériales, sur l'hérédité du trône, sur ce roi de Rome auquel personne n'avait pensé durant l'échauffourée du 23 octobre : « Ce diable de roi de Rome, aurait dit quelqu'un, on n'y pense jamais ! »

Napoléon convint avec Cambacérès que cette journée du 20 — c'était un dimanche — serait solennelle et décisive : les grands corps de l'État ne passeraient plus simplement devant lui comme aux jours de fête ; ils lui adresseraient des discours dont Cambacérès indiqua le sens et les traits essentiels ; il leur répondrait, assis sur son trône, entouré de ses ministres et de toute sa cour.

Le 20 décembre, il donne son audience au sortir de la messe et il aborde d'un air affable Pasquier, le préfet de police, que Malet avait fait arrêter au 23 octobre; mais Napoléon l'estime particulièrement, et Savary, dans la conversation de la veille, l'a courageusement défendu : « Eh bien, dit l'Empereur à Pasquier, vous avez eu aussi votre mauvaise journée ; il n'en manque pas de cette espèce dans la vie. »

A midi, après cette audience, il reçoit en grande cérémonie le Sénat et le Conseil d'État qui viennent, par la voix de Lacépède et de Defermon, le féliciter de son retour.

Les succès de l'Empereur en Russie, disent les deux orateurs, n'ont été arrêtés que par une tactique barbare et par l'âpreté du climat. Le 29e bulletin qui rappelle en un tableau fidèle tout un mois de périls et de gloire, inspire l'admiration, et Sa Majesté ne parut jamais mieux à la hauteur de ses destinées qu'en ces instants où la fortune inconstante avait armé les éléments. Mais il n'y a pas d'efforts et de sacrifices dont

la nation française ne soit capable pour conquérir une paix aussi solide qu'honorable et pour arracher le continent à l'influence de ses ennemis. Durant l'absence de l'Empereur qui fut toujours une calamité nationale, des hommes en délire se sont échappés des prisons où la clémence impériale les avait soustraits à la mort qu'ils méritaient pour leurs crimes passés; ils ont troublé l'ordre public; ils ont commis un nouvel attentat dont ils ont aussitôt porté la peine ; leur tentative n'a servi qu'à montrer l'attachement de la France à sa constitution monarchique, son amour pour l'Empereur et la quatrième dynastie, son affection pour le roi de Rome. Si l'Empereur disparaissait, les Français prêteraient au fils le même serment de fidélité qu'au père. Jadis, ce serment les liait d'avance à l'héritier du trône, et, quand l'âge du jeune prince le permettait, il recevait une couronne, gage de son autorité future et symbole de la perpétuité du couronnement.

L'Empereur répond à Lacépède et à Defermon en vantant de nouveau, comme il avait fait en 1810, sa monarchie et son trône, sa monarchie sans laquelle tout ne serait que confusion, son trône aussi nécessaire à la France que le soleil. Il assure que les destinées du pays sont attachées à l'Empire. *Le roi est mort, vive le roi*, tel était le cri de ralliement qui devait s'imposer dans la journée du 23 octobre, le cri que devaient pousser des magistrats qui furent pusillanimes, le cri que poussèrent jadis les Harlay et les Molé. La plus belle mort est celle d'un soldat qui tombe au champ d'honneur, mais plus glorieuse encore est la mort d'un magistrat qui tombe en défendant le souverain, les lois et l'ordre social. Napoléon ajoute qu'il a confiance dans le peuple : le peuple aime le roi de Rome ; le peuple est convaincu des bienfaits de la monarchie ; le peuple n'écoutera pas les idéologues qui regardent l'insurrection comme un devoir et voudraient remettre la puissance à la volonté d'une assemblée ignorante, ces idéologues dont la ténébreuse métaphysique recherche avec subtilité les causes premières pour fonder sur ces bases la législation, au lieu de la fonder sur la connaissance du cœur humain et sur les leçons de l'histoire. Non, le peuple n'écoutera pas ceux qui l'adulent et lui proposent une souveraineté qu'il est incapable d'exercer. De pareils principes ont causé tous les

malheurs de la France et amené le régime des hommes de sang !

Dans ses deux réponses l'Empereur a très peu parlé de l'expédition de Russie. Il se contente de dire qu'il a essuyé des pertes par la rigueur prématurée de la saison, qu'il a fait une guerre politique sans animosité, qu'il n'a pas appelé les serfs à la révolte. C'est sur la conspiration du 23 octobre qu'il insiste. Évidemment, il ne peut comprendre que ses serviteurs aient, sur le bruit de sa mort, oublié, méconnu les droits de son fils : son système qu'il croyait si solide, est donc si fragile ! De là sa fameuse tirade contre les idéologues. Elle trouva peu d'écho. Seul ou presque seul, Vaublanc, le préfet de la Moselle, l'ancien membre de la Législative, écrit qu'il a entendu avec une joie profonde l'anathème prononcé par l'Empereur contre les principes dangereux qu'il combattait sous la Révolution et qui lui valurent la proscription.

Aussi Napoléon sait que cette tirade ne suffit pas. Il fait un éclatant exemple, pour éclairer les esprits, comme il a dit, et pour les tenir en garde.

Durant la retraite, il pensait à publier sur l'affaire Malet une sorte de précis, un petit volume d'observations et de pièces sous le titre *Divers complots tramés par quelques individus*. Ce précis parut très promptement, dans le *Moniteur* du 25 décembre. Mais il n'explique pas l'affaire Malet, comme l'Empereur l'avait projeté ; il n'a d'autre but que de justifier la destitution de Frochot, préfet de la Seine, et il s'intitule *Pièces et déclarations relatives à l'affaire de M. le comte Frochot*.

De tous les personnages surpris par Malet, le malheureux Frochot s'était montré le plus crédule et le plus facile : sans opposer de résistance, sans élever d'objection, il avait bonnement ordonné de préparer la grande salle de l'hôtel de ville pour le gouvernement provisoire. Le Conseil d'État examina, condamna sa conduite. Le 23 décembre, Frochot était destitué.

Ce fut le bouc émissaire. L'Empereur ne pouvait frapper Clarke, Savary et autres : il avait besoin d'eux. Il frappa Frochot. « Je ne lui en veux pas, disait-il, c'est un administrateur intègre et capable ; mais, quand ma mort eût été vraie il ne devait pas reconnaître l'autorité de Malet, et d'ailleurs, les fonctionnaires ne doivent pas supposer que je puisse mourir. »

Chabrol remplaça Frochot, et lorsqu'il se présenta devant l'Empereur au nom du corps municipal, il n'oublia pas de dire qu'il donnerait l'exemple d'un noble dévouement à l'héritier de l'Empire, à l'auguste enfant autour duquel, au premier cri d'alarme, se réunirait la fidèle population de Paris : « Qu'importe la vie, devant les immenses intérêts qui reposent sur cette tête sacrée? »

Tous les orateurs prônèrent la légitimité.

Séguier, président de la cour de Paris, rappela ce principe de la monarchie, que le roi ne meurt pas, et il jura que les magistrats, comme leurs pères, sacrifieraient tout pour l'Empereur et pour la perpétuité de sa dynastie.

Fontanes déclara que le prince était l'image de Dieu, que la royauté était immortelle, que l'hérédité du trône était un dogme français et un article fondamental de la loi, que l'Université confondait le grand Empereur et l'héritier de la grandeur impériale dans le même respect et le même amour.

ARTHUR CHUQUET

LA DANSEUSE DE SHAMAKHA

L'auteur des pages que voici a été présentée au public par Anatole France en 1916, dans une lettre où le grand écrivain signalait en elle « l'art subtil qui se cache sous un parfait naturel ». Il ajoutait : « Vous avez su peindre d'un mot les aubes et les soirs du Caucase et révéler mille secrets de la nature et de la vie. Vous nous faites assister à des scènes qu'on ne peut oublier. » Nos lecteurs partageront, sans nul doute, l'impression d'un juge aussi éminent. Quelques fragments de *la Danseuse de Shamakha* ont été publiés déjà ; il va sans dire que les pages qui vont suivre sont inédites. Elles feront apprécier un nouveau talent féminin, d'un charme original, un peu sauvage et tout à fait exquis.

I

A SHAMAKHA

Nous sommes à notre résidence d'hiver à Shamakha, jadis terre arménienne, devenue principauté des khans tartares, indépendante et somptueuse jusqu'à sa prise par les cosaques.

Quelques trous noirs comme les yeux d'un monstre, sur les faces des rochers, nous racontent les histoires lugubres des prisons du moyen âge taillées dans leurs profondeurs. Ici et là des traces de châteaux disparus, des tourelles aux dents rongées. Tout ceci noyé dans des jardins, où le chant des peupliers domine la mélancolie des temps effacés.

Que de légendes se rattachent à cette ville du Roi Dandouk et de la « Reine de Shamkhane » !

Que de houris incarnées dans des danseuses sont descendues du paradis pour les amours des khans de ce pays !

Petites déesses aux yeux sommeillants, dans lesquels se rallumaient parfois les étincelles de toutes les passion humaines, je me souviens de vous.

Frémissantes, coléreuses, tendres et farouches, elles me troublaient dès ma première enfance, comme les jolies cavales de nos Jardins Noirs.

Glorieuses dans toute l'Asie Mineure, ces petites danseuses erraient de ville en ville, réveillant les cœurs par le cliquetis de leurs parures d'argent.

Moi, qui imitais craintivement les ondulations de leurs corps éthérés, j'étais loin de deviner alors qu'un jour, moi aussi, j'irais, errant dans le monde comme une de ces danseuses de Shamakha.

Phir-Boudagh (Vieille Souche) est le nom de ma famille. J'ignore d'où nous vient ce nom tartare. Mais, Arménienne, je portai en moi toujours la barbarie tartare de Shamakha.

Peut-être l'ai-je adoptée, cette barbarie, en même temps que les voiles de ces danseuses? D'où vient que j'ai si peu en moi de l'héroïque résignation des Arméniennes aux fatalités du sort? D'où vient qu'issue d'un peuple habitué aux chaînes depuis des siècles, je ne supporte ni le poids des robes ni celui de l'amour? Est-ce dans le lait de ma nourrice tartare que j'ai puisé la haine de ses aïeux pour tout ce qui est stable? D'où vient mon éternel désir des horizons nouveaux, mes élans vers l'inconnu?... Malheur à celui qui, comme moi, nourri par une nomade, porterait toute la lassitude d'un peuple vieilli par l'âge et les souffrances !

Quelle âme ou quel pays pourrait lui servir d'asile?

*
* *

Notre maison, située sur une petite colline, à Shamakha, regardait le Kez-Galassi, Montagne de la Vierge.

C'est là, sur ce rocher, que vivait jadis captive une belle vierge arménienne, dont l'amour sacrilège pour un musulman fut découvert par ses parents.

La calomnie avait noirci l'honneur fragile de la jeune fille.

Pour ne pas la laisser lapider, ses parents préférèrent la punir eux-mêmes, et laver ainsi leur nom de la honte et du reproche.

Ils l'avaient isolée sur la montagne pour l'y laisser mourir de faim et de froid.

Ce rocher, cette vierge affolée, son amour désespéré, ses désirs irréalisés, ses nuits froides, quand le vent déchirait ses cheveux et ses voiles, c'était l'unique livre d'amour de mon enfance.

J'aimerais moi aussi un musulman; j'aimerais, pour la venger, même un Katchagh (pirate). Mais je n'aimerais pas un lâche. Le mien serait brave ; pour m'apporter des bracelets et des pendeloques d'or il ferait mille prouesses. Son nom serait glorieux; les jeunes filles en rêveraient, les hommes pâliraient à son approche.

Un ouragan terrible fait trembler toutes les portes de notre maison.

Ma première pensée est à la vierge de Kez-Galassi. « Malheureuse! Que faisais-tu, seule sur ce rocher dans des nuits pareilles? L'amertume t'étouffait. Ton indigne amant n'était pas à tes côtés, l'injustice te faisait sangloter, pendant que ta mère et tes sœurs dormaient sur des coussins de plumes d'oiseaux morts.

» Pourquoi n'étais-je pas alors près de toi? j'aurais été ta sœur, ta confidente, et si on avait voulu nous séparer, nous nous serions jetées au fond du même précipice. »

La voix de ma mère me ramène à la vie. Elle m'appelle près d'un brasero.

Mon père nous lit la Bible. Ma pensée s'arrête sur Mariam de Magdala. De nouveau, mon désir d'amour se nourrit de merveilles.

Oh oui, être comme elle une belle pécheresse, aimer un musulman, un Khan tartare, un cheïk-ul-Islam, un Ibne d'Arabie, avoir des souterrains pleins de parfums, des jardins remplis d'oiseaux de paradis, de paons, des baldaquins brodés dans des pays lointains par des femmes aux yeux étroits.

Être comme elle maudite, calomniée, injuriée par ceux qui haïssent le Beau, être lapidée un jour publiquement et voir le Christ, le divin Christ, me défendre, lui seul étant capable de pardonner.

Moi aussi j'aurais tout quitté pour cet être unique qui m'aurait comprise, m'aurait aimée en pécheresse !

— Père, mais pourquoi le Christ ne l'a-t-il pas épousée?

Mon père s'arrête, choqué.

— Tu dis des sottises, ma fille, — répond-il gravement, et il continue sa lecture.

Des sottises !

Je suis offensée. Ne nous a-t-il pas lu que Mariam avait abandonné pour Lui ses jardins et sa maison de Magdala, et qu'elle avait de beaux cheveux avec lesquels elle essuyait ses pieds après les avoir arrosés de parfums?

Elle était donc amoureuse ! Comment le Christ qui l'aimait déjà aurait-il pu résister au désir de la serrer contre sa poitrine, si dans une nuit d'insomnie elle était venue poser tendrement sa tête sur son épaule et l'envelopper de ses cheveux? Elle n'a pas eu le courage d'oser. Moi, rien ne m'aurait arrêtée.

Mon père ferme le livre, disant que les temps bibliques sont passés, que l'Humanité a perdu sa grandeur, qu'on ne sait pas à présent se crucifier pour son idéal, qu'on ne pense qu'à son bien-être...

Il nous dit la foi ardente des premiers chrétiens du temps de Tibère, de Néron, des fêtes dans les cirques à Rome, — les belles chrétiennes jetées dans la gueule des panthères, les massacres dans les catacombes.

— Tant d'héroïsme dont nous ne sommes pas capables.

— Ce n'est pas vrai, mon père ; moi je n'aspire qu'à mourir pour quelqu'un. Dans quel pays à présent persécute-t-on les chrétiens?

— Dans aucun, ma fille : le Christ est oublié de nos jours.

— Même à Rome?

— Même à Rome.

— Comment ! Je n'aurai jamais le bonheur de mourir dans une extase divine devant des milliers de Romains !

— On les persécute aujourd'hui seulement en Turquie, — soupire ma mère. — Ta grand'mère, ton grand-père, tes oncles ont été tous massacrés le même jour. Tes tantes violées et vendues aux ferraches.

— C'était pour nous piller. Le Christ n'était pour rien dans ces massacres, — répond mon père avec une haine subite.—

Si l'Arménie n'était pas la plus riche province de la Turquie, ces brigands n'auraient pas eu l'idée de nous laisser nous enrichir pour nous piller et nous massacrer ensuite.

« Ah! non, pensai-je, violée par des ferraches, sans être sur une arène de cirque, sous les regards de jeunes guerriers n'aspirant qu'à me sauver... Mourir ainsi! Non ! non, ni pour le Christ, ni pour Dieu lui-même ! »

Tels sont nos soirs.

Nos jours sont plus monotones encore.

Mes matins, je les passe étendue sur un tapis dans le jardin. Immobile, les yeux fermés, bercée par le chant des grenouilles des lacs de Hadji-Layalagh, je voyage dans mes pays d'amour. De temps en temps, j'ouvre les yeux pour voir si quelque tarantule n'a pas grimpé sur moi, ou si quelque vipère ne se balance pas sur une branche au-dessus de ma tête.

Le muezzin chante midi. Je me lève.

Les après-midi sont longues.

J'erre dans la maison sans but. Je trouve mon frère aîné, Alikh, se reposant sur des coussins; le soleil brille sur son front mat et sur ses lourdes boucles noires.

Je m'arrête. « Comme il est beau ! »

Il m'appelle, me fait étendre auprès de lui. J'hésite, puis je m'allonge timidement.

— Comme tu es belle dans tes voiles blancs, — me dit-il. — Je t'aurais épousée si je n'étais ton frère.

Je rougis.

— Je regrette comme toi que tu sois mon frère ; j'aurais bien voulu avoir un mari aussi beau que toi, Alikh.

— Peut-être sera-t-il encore plus beau, — dit-il jalousement, — et tu aimeras un sot inconnu plus que ton frère.

J'essaye vainement de protester.

— Qu'est-ce que tu lui diras la première nuit? Comment l'embrasseras-tu? — me demande-t-il en s'élevant un peu et en mettant un bras sur ma poitrine.

Mon cœur bat précipitamment.

— Je ne sais pas, Alikh. Je ne dirai rien. Je prendrai sa tête comme ça, je la serrerai contre moi et je pleurerai de bonheur.

Je sens des sanglots dans mes yeux, j'embrasse tendrement mon frère pour cacher mon émotion.

— Tu sais que si nous étions restés dans la religion de nos ancêtres, celle de Zoroastre, j'aurais pu t'épouser, — me dit-il.

— Mais comme nous n'y sommes pas à présent, Alikh, on me donnera à n'importe qui, peut-être à un homme vieux et laid, mais jamais à toi.

— Aimons-nous comme des fiancés. Il n'y a pas de péché à cela, viens, mets ta tête sur mon épaule, ferme les yeux, ne parlons plus.

Je ferme les yeux pour rester immobile des heures entières dans une émotion vague et douce.

Toute la famille sait que nous nous adorons. On sait que je viens l'embrasser toujours dans son lit, lui qui ne dort jamais sans avoir reçu ce baiser.

Quant à moi, je ne m'endors qu'avec les dernières étoiles ; je pense que le jour est proche où une jeune étrangère s'étendra près de lui. Une tristesse profonde m'envahit.

Pour soulager ma peine, il me promet de ne se marier qu'après moi, bien qu'il ait vingt ans et moi à peine quatorze...

Mon frère va rejoindre ses camarades sous les oliviers de la grande place pour y contempler la silhouette des jeunes Arméniennes allant à la source.

Moi, j'entre dans la bibliothèque de mon père. Je sens le besoin de me retremper dans l'amour de ceux qui ont vécu avant moi.

Les quatre rayons de livres reliés me repoussent par la froideur de leur sévère symétrie. Je m'approche des grands coffres d'argent ciselés pareils à de petits sarcophages qui ornent les coins. J'en ouvre un. Ce sont des manuscrits anciens écrits dans toutes les langues d'Orient.

Ne sont-ce pas là des confidences de poètes-derviches, de trouvères disparus, de pages sublimes, de prophètes?

Un sentiment d'admiration et de regret me saisit ; admiration pour mon père qui sait lire ces écrits et regret pour moi qui n'en suis pas capable.

Pieusement, j'en feuillette quelques-uns.

Que ne puis-je pénétrer le mystère de ces écrits des siècles

passés, dans ces lettres tracées par des mages disparus, dont le nom seul faisait courber devant eux les gens de leur temps, dont les conseils dirigeaient les actes des rois?

J'ouvre un autre rayon plein de livres arméniens. Ce sont des romans de notre grand Raffi. Ils me sont familiers ; les héroïnes de ces romans me ressemblent tellement qu'il me semble qu'on y parle de moi.

Je lis jusqu'à la tombée du soir tantôt souriant, tantôt pleurant d'émotion, et en fermant le livre je plains ceux qui ignorent le bonheur que nous donnent les poètes.

C'est dans cette bibliothèque que j'ai écrit un jour ma première lettre à mon aimé inconnu. Je l'ai gardée. Le papier est usé par le temps, l'encre est ternie, seul le sentiment y reste intact.

« Je ne te connais pas. Mais tu seras beau et tendre, pâle d'amour et immobile sous mes yeux. Je t'aime. Je t'attends. Tu es au monde. Mais où, dans quelle partie de l'Univers? Peut-être tout près, dans une maison voisine. Ton nom? Quel est ton nom? Je t'aime ! je t'aime ! »

Notre vie si heureuse d'apparence a ses « ombres ». Un de mes cinq frères, véritable enfant prodigue de la Bible, attriste nos cœurs.

Il est presque toujours absent, mais la province entière parle de la vie tumultueuse de Dgiguit !

A la maison, on évite de prononcer son nom, tant il nous est pénible d'entendre ses aventures extravagantes qui dépassent souvent toute imagination.

Pourtant, nous l'aimons tous d'un étrange amour pour sa belle nature de gentilhomme et pour ses allures orgueilleuses, à l'image des bas-reliefs antiques.

C'est l'élu parmi nous auquel mon père a donné dès sa naissance l'éducation européenne, selon Jean-Jacques Rousseau, qu'il croyait égal à Boudha.

Las de sa culture, incapable de savourer les petites joies de la vie, il approuvait complètement le dégoût que Rousseau a conçu de la civilisation, chose qui corrompt la belle nature humaine. Il estimait avec lui qu'il fallait retourner vers l'état primitif et laisser nos instincts se développer librement; car,

qu'y a-t-il de plus pur et de plus innocent que les instinct nus sans la pensée qui les dénature?

Il paraît que ce génial Rousseau assure que si quelqu'un possède un mauvais instinct il est puni aussitôt par les conséquences même de ses actes.

Et, comme selon lui le milieu le plus naturel pour l'homme idéal serait la société des animaux, mon frère en était entouré. Pour ne pas l'influencer par notre éducation trop asiatique, mon père le tenait à l'écart dans un pavillon isolé.

Résultat : vers dix-sept ans cette nature ardente et rebelle de vrai Caucasien se transforme en un véritable Bachibouzouk.

Il ne désarme jamais ; dès qu'il est en colère, il court après nous avec un poignard, fouette les domestiques à tout propos et, si, ayant trop faim, on le force, par malheur, à attendre un peu, il tire la nappe, brise la porcelaine et l'argenterie. Après quoi, montant à cheval, il part vers les villages voisins.

Mon père, de nature très douce et disciplinée comme tous les Orientaux, ne le punit jamais, sachant que tel est le résultat logique de son éducation à la Rousseau

Nous voyons notre père désolé, marchant avec agitation dans la chambre de ma mère, lui déclarant que tous les Européens sont des bandits et que leur génial Rousseau est leur chef.

A quoi ma mère, ignorant la mort de ce pauvre Rousseau, répond à travers ses larmes :

— Que le soleil de ce Rousseau pâlisse, que le laveur des cadavres l'emporte, qu'aucune herbe ne pousse sur sa tombe[1]!

C'est le dimanche, jour de repos forcé. Un ennui sans borne pèse sur nos âmes.

Nous avons en perspective des visites obligatoires chez nos vieilles tantes que notre père appelle « des saintes » et nous, « des pyramides ». Cela, après une messe de deux heures, supportée debout, les mains croisées, avec un air de piété qui cache mal des efforts surhumains pour vaincre le désir de bâiller.

1. Je tiens à dire ici que de mes cinq frères dont trois sont officiers dans l'armee du Caucase, depuis le debut de la guerre, c'est celui-ci surtout qui est admire de ses chefs et de ses hommes pour son mepris complet de la mort. Et j'en suis fière.

Ces deux heures m'ont révélé pour la première fois l'éternité; en vain nous récitions les fables que nous savions par cœur, en vain nous comptions jusqu'à mille, les monotones et plaintives voix des chanteurs nous semblaient d'une ténacité désespérante.

Nos seules distractions dans ces heures monotones étaient les chères petites mouches bourdonnantes qui venaient se heurter contre les vitres coloriées, et les ruses des perfides araignées.

Et s'il nous arrivait de sauver ces mouches des araignées, combien était grande et pure notre joie de constater que ces messes produisaient sur nous leurs effets chrétiens...

J'aimais beaucoup à admirer le regard clair et serein de mon père après ces messes dont il gardait longtemps l'encens sur tout son être.

Cher père ! Il nous assurait que nous avions aussi l'air plus noble que d'ordinaire, confondant notre mine désabusée et sa sérénité.

C'est au cours d'une de ces messes que nous eûmes une distraction peu ordinaire.

C'était la fête de la Résurrection. Il n'y avait plus de place dans l'église, nous nous tenions aux portes, écoutant de loin le chœur chanter « la gloire », quand nous entendîmes gronder le tonnerre.

Heureux de la perspective de rentrer à la maison avant l'heure, nous levâmes les yeux vers les nuages... Pas une tache au ciel.

Étonnés, nous baissâmes de nouveau pieusement la tête, lorsqu'un étrange tonnerre résonna sous nos pieds, long et menaçant comme un mugissement de bêtes féroces enfermées dans des cages souterraines.

II

A BAKOU

C'est la fin de l'été. Nous sommes sur le cap d'Apcheron, dans des jardins tartares, grands carrés de terre sablonneuse,

entourés de murs. On n'y voit que quelques chétifs figuiers au feuillage poussiéreux, de vieux puits avec des seaux suspendus en l'air et quelques feuilles de vigne sortant par-ci, par-là du sable.

Le soleil étant trop fort, on enterre les vignes dans le sol et pour cueillir une grappe de raisin il faut la déterrer d'un demi-mètre de profondeur.

Au fond de ces jardins on voit des maisons spacieuses aux balustrades protégées du soleil par des nattes de paille.

Quelques échelles sont appuyées au mur pour nous faire monter sur les toits ou nous dormons la nuit.

La mer Caspienne calme et luisante reflète un ciel jaune. Jaunes sont les maisons, jaunes sont les arbres ; seuls les bords de la mer, couverts de sel, se perdent au loin comme des nuées.

De la mélancolie se dégage de ses contours indécis dont l'aspect morne me fait penser aux oasis.

Je me souviens d'un matin clair et limpide comme les grappes de raisin que ma mère m'offrait. Je me souviens aussi de mon âme blanche et légère comme ce matin.

— Embrasse-moi, mère, — lui dis-je, ivre du soleil qui se reflétait dans l'eau comme l'aile dorée d'un ange. — Je suis heureuse; que ne puis-je vivre éternellement et que ne puis-je réunir en un être le monde entier pour le serrer contre moi !...

— Enfant ! — me dit-elle, et elle m'embrassa tendrement.

Depuis quelques jours nous remarquons que nos parents ont entre eux des conversations confidentielles. C'est pourquoi nous ne sommes point étonnés lorsque notre mère nous réunit pour un grave conseil de famille.

En quelques mots notre père nous expliqua que par la volonté de Dieu, nous devions changer complètement notre vie ; que sous peu nous allions nous installer dans notre maison européenne à Bakou. Forcés de vivre dans cette ville tartare devenue russe, nous devrons abandonner nos apparences asiatiques et pour notre avenir passer des examens dans les écoles russes.

Bientôt en effet, nous quittons nos jardins tartares, nos larges et longues robes de couleur et nous nous dirigeons vers Bakou.

La première impression en est déprimante. Il me semble que nous sommes dans l'enfer.

Des terrains humides de pétrole, des étangs noirs, des bâtiments monstrueux trempés dans la résine, des ouvriers deminus au visage noirci de fumée près d'immenses fourneaux, le bruit horrible des marteaux et le sifflement aigu des sirènes, tout ceci fait de cette ville un royaume de forçats.

Mais voici le vieux Bakou, pittoresque citadelle du XIe siècle, avec des prisons situées sous les palais des Khans.

La jolie « Tour de la Vierge » couronne cette forteresse. C'est la tourelle d'où une jeune captive chrétienne s'était jetée à la mer pour échapper aux étreintes d'un vieux Khan tartare.

Enfin, une grande maison, lourde et imposante, la nôtre.

En peu de temps, notre vie se transforme complètement.

Dès le matin, nous quittons la maison pour aller à l'école. Habillées d'un uniforme gris, les cheveux tressés en une natte au long du dos, nous nous sentons perdues parmi les nombreuses Russes aux chétives chevelures blondes.

Nos nattes lourdes, noires et brillantes, nous attirent leurs premières railleries. Elles les tirent et nous appellent « queues de chevaux arabes », ce qui nous blesse mortellement.

Frappées de la gravité de nos visages minces et mats et de l'expression mélancolique de nos grands yeux noirs, les plus bienveillantes d'entre elles nous appellent « momies égyptiennes ».

Nous retenons avec peine notre colère. Nous nous moquons à notre tour de leur aspect rond et inerte et de leur chair rose et molle qui nous déplaisent autant que notre teint mat leur déplaît à elles. Mais dans ces circonstances pour chaque mot arménien échappé de nos lèvres nous sommes punies, parler notre langue nous étant défendu.

Privées de déjeuner, nous rentrons à la maison, le soir, nous tenant à peine debout.

Un peu consolées par la tendresse de notre mère et par les injures de nos frères à l'adresse de nos offenseurs, nous écoutons notre père :

— Dans ce cas, — nous dit-il, — faites comme les Grecs d'autrefois, maltraités par les Romains ; ne daignez point répondre.

Ce conseil adopté par nous ne convient pas à nos frères : plus hardis, plus coléreux que nous, ils frappent leurs camarades russes chaque fois que ceux-ci les appellent « salés », injuriant ainsi notre vieille tradition de tremper dans le sel nos nouveau-nés.

Et si leurs professeurs protègent les railleurs, nos frères protestent hardiment, ce qui coûta un jour à l'un d'eux, l'élève de Jean-Jacques Rousseau, un « billet de loup », certificat déshonorant, paraît-il, que les lycées russes décernent aux rebelles pour leur rendre impossible l'instruction officielle.

Notre Caucase était alors sous la surveillance du prince Galitzine, notre vice-roi, que nous appelions « Archange », tant il nous promettait de délices. Il nous inondait de manifestes parsemés richement des mots « tsar » et « Dieu » avec le concours desquels il espérait nous transformer en parfaits civilisés.

Ces manifestes en réalité aboutissaient à de petits ou de grands « pogromes », selon la bonne ou la mauvaise humeur de l'Archange.

Rien d'étonnant à ce que ces fervents serviteurs du tsar, exerçant ainsi leur pouvoir sur les populaces des pays conquis et même sur leur propre malheureux moujik, aient amené insensiblement la chute complète de leur monarque.

La Finlande, la Pologne et le Caucase, embrasés par une haine trop longtemps contenue, n'attendaient qu'un signal pour se soulever. La guerre russo-japonaise survint pour agiter les passions. La marche des hostilités, défavorable aux Russes, enchanta les rebelles. On applaudit chaque succès japonais et on lut dans les feuilles avec un plaisir à peine dissimulé les nouvelles de leurs défaites.

Personne ne doutait que la fin de cette guerre serait une catastrophe pour la Russie. Le gouvernement soutenait à peine son équilibre. Les cosaques envahissaient nos pays. Leurs infatigables fouets sifflaient avec une persévérance remarquable au-dessus de nos têtes. On interdisait aux étudiants de se réunir en groupes de deux ou trois par crainte des complots. Un fouet immédiatement leur imposait les promenades solitaires. La vigilance cosaque atteignait sou-

vent au comique : on se méfiait même de nos noces, des fiançailles et des baptêmes qui pouvaient nous servir de prétexte pour des réunions révolutionnaires. La gaieté naïve de ces fêtes s'éclipsait souvent à la visite des gendarmes. Mais la magie de la vodka les rendait bientôt moins hostiles et nos fêtes interrompues reprenaient sous leur surveillance.

Nous étions d'ailleurs habitués à ces visites nocturnes où les coins les plus cachés de nos maisons étaient fouillés, jusqu'au linge sale, jusqu'aux ustensiles de cuisine, nos poches même et les coiffures des femmes et ceci pour y trouver... des bombes !

C'est ainsi que l'on trouva un jour chez un riche et galant viveur du pays deux bombes. On l'arrêta et on l'emmena, entouré de gendarmes, sabre au clair, dans la forteresse pour être fusillé le lendemain sur l'ordre du Conseil de Guerre. La surprise du Conseil fut grande lorsqu'il constata que ces fameuses bombes n'étaient rien d'autre que les boules d'un masseur anglais, qui exerçait paisiblement son métier sur le ventre un peu trop arrondi de ce bon viveur soucieux de l'élégance de ses formes. Heureusement pour le condamné, le Conseil était plus renseigné sur la médecine et sur les munitions que les gendarmes.

Il est inutile de dire que la perspective des cachots ne nous séduisait guère et que nous prenions toutes les précautions pour ne pas passer pour des révolutionnaires.

Ainsi nous avions rejeté complètement de notre vocabulaire les mots « liberté », « révolte » et « peuple ». Ces mots trouvés par hasard dans la correspondance la plus innocente coûtaient, et à celui qui les écrivait et à celui qui les recevait, des mois de prison.

Cependant, la politique du prince Galitzine allait son train. On afficha bientôt l'ordre de confisquer les biens de nos églises. Les cosaques l'exécutèrent immédiatement. Montés sur leurs chevaux, ils entraient dans les paisibles chapelles pour arracher les trésors et les reliques aux prêtres que ceux-ci refusaient de leur donner.

La population, même musulmane et païenne, se révolta contre ce geste, le clergé de toute religion étant vénéré par tous les peuples d'Asie.

Leur révolte irritait les cosaques, qui aggravaient leurs représailles. Mais ceci n'empêchait point les ouvriers des mines de faire des grèves et les étudiants des manifestations. L'anarchie se faisait sentir dans tout. Le monde entier, sans y rien comprendre, était plongé dans la politique; les enfants même s'y mêlaient, jusqu'à mon petit frère de huit ans.

Du matin au soir on le voyait « faire le cosaque ». A cheval sur la canne de mon père, il fonçait, roulant les yeux, sur la foule des socialistes (une dizaine de chaises en paille) et les fouettait en chantant, sur l'air de *la Marseillaise*, un hymne de sa propre composition : « Dieu garde le tsar... liberté, liberté, liberté et le tsaaar !... » La foule renversée, sans perdre de temps il mettait sur sa tête le capuchon de mon père et imitant le pope russe il récitait gravement la messe des morts, dont il ne connaissait que deux mots : « Gospodi pomi louï... » (Dieu exauce-nous...)

Mon père le surprenant à ce jeu qui lui déplaisait et lui rappelait trop la réalité, le mettait dans un coin, le nez tourné vers le mur, punition que le petit anarchiste supportait bravement et qui ne l'empêchait point de recommencer le lendemain à « faire le cosaque ».

Tout ceci rendait soucieux mon père qui nous disait souvent secouant la tête :

— Nous sommes à la veille de graves événements.

Bientôt nos servantes rentrant du bazar, nous apportent en effet d'étranges nouvelles : les Russes achètent en gros la farine et le riz pour avoir de quoi se nourrir pendant les massacres des Arméniens par les Tartares.

Les massacres? Nous restâmes incrédules, imaginant la Turquie seule capable de pareils divertissements. D'ailleurs les Russes s'étaient spécialisés dans les pogromes auxquels ils nous avaient accoutumés, car on s'habitue à tout.

Mon père dédaignait complètement ces bruits, sachant les bonnes relations entre les Tartares et les Arméniens du Caucase.

Hélas, nous fûmes tous détrompés.

Un jour nous nous trouvions tous réunis dans nos bains, nous éclaboussant l'une l'autre, lorsque nous entendîmes

des coups de fusil venant d'abord isolément, puis tombant précipités comme la grêle. Quelques balles vinrent briser nos vitres.

— Le massacre ! — s'écria ma mère, pâlissant.

Il n'y avait pas à hésiter. En un clin d'œil nous nous habillâmes sans même essuyer nos corps.

Une indignation profonde dominait en moi tout autre sentiment.

« Ainsi, pensai-je, comme de misérables bêtes, nous tomberons bientôt sous les poignards de ces lâches, armés contre une famille paisible qui ne leur a jamais fait aucun mal. Et mes cinq frères, pareils à de jeunes dieux, mourront comme des moutons à la boucherie sans pouvoir même se défendre, eux, si beaux, si forts, si ardents, si courageux? »

La résignation chrétienne de mon père qui priait agenouillé, m'inspirait de la colère.

« Qu'il prie, mon père ! Quant à moi, au nom de Dieu et du Christ, l'un de ces lâches connaîtra la douceur de mes dents sur sa gorge. »

Et je me consumais dans l'impatience d'exécuter cette bonne action.

Nous passâmes notre journée dans l'angoisse mortelle jusqu'au moment où une poignée de braves Arméniens, simulant les tartares, nous enlevèrent de notre maison la nuit même.

Amenés dans des lieux sûrs, nous apprîmes que pour empêcher un soulèvement général du Caucase, l'Archange avait conçu l'heureuse idée d'organiser une petite série de massacres entre les chrétiens et les musulmans pour les désunir et les distraire de leurs idées politiques.

L'absence complète de la police et des cosaques dans les rues pendant ces trois jours de carnages démontrait la vérité de ce génial programme. Les cosaques n'apparurent qu'au bout du quatrième jour sur leurs chevaux, tenant leurs revolvers prêts à tirer, ce qui imposa immédiatement l'ordre à la population.

Quelques semaines étaient à peine écoulées. Les bruits de nouveaux massacres commencèrent à circuler dans la ville. Cette fois-ci personne ne resta incrédule : chacun se prépara à une défense.

De nouveau la police et les cosaques disparurent des rues, laissant les barbares armés et enivrés de vodka se jeter sur les quartiers arméniens.

D'horribles carnages eurent alors lieu. On brûlait les maisons, jetant au feu les cadavres de familles entières.

Comme la première fois, les cosaques n'apparurent qu'au bout du quatrième jour, nous apportant « la paix », le revolver au poing.

Des milliers de morts couvraient les cimetières chrétiens et musulmans. L'odeur des cadavres nous étouffait. Des femmes désolées cherchaient leurs enfants et leurs époux, remuant ces montagnes de chair pourrie.

Le soir on nous annonça qu'une messe des morts aurait lieu dans deux jours sur la grande place et que le gouverneur de Bakou, le prince Nakachidzé, devait honorer nos morts de sa présence.

Nous y étions tous présents, quand il arriva en grande tenue, entouré de sa suite et escorté de cosaques.

A peine avait-il pris place qu'une dizaine d'horribles explosions de bombes se firent entendre aux premiers sons du *Miserere*. Le gouverneur et toute sa suite tombèrent inanimés. Le régiment de cosaques s'ébranla. Poussant leur traditionnel sifflement aigu, ils se jetèrent sur la foule en galopant comme des démons en furie, sur leurs chevaux aux narines frémissantes.

En quelques instants la foule se dispersa, nous laissant voir une multitude de cadavres près des cercueils des massacrés.

On eût dit que la foule tombée était un tapis noir déroulé sous les chevaux des cosaques qui s'y promenaient victorieusement, le fouet dans une main, essuyant de l'autre la sueur de leur besogne.

La ville entière se souleva vers le soir.

Les personnages les plus populaires d'entre les Tartares et les Arméniens s'assemblèrent et jurèrent sur le Coran et sur la Bible une fraternité loyale pour lutter contre les intrigues politiques du prince Galitzine.

Trois jours durant, on les voyait s'embrasser, sous les yeux des cosaques, démoralisés par le soulèvement de deux cent mille indigènes contre leur petit nombre, dépourvus de chefs.

Bientôt un nouveau gouverneur arriva pour remplacer le disgracié.

Une grève générale, soutenue par la population, succéda aux émeutes. Deux mois les mines restèrent inexploitées, les trains arrêtés, la ville privée d'eau et de lumière.

Un dimanche, nos servantes vinrent nous dire que pour fêter la fin de la guerre contre les Japonais, le tsar avait accordé à tous ses peuples la Constitution, c'est-à-dire la liberté de faire ce qu'ils voulaient.

— C'est pourquoi, — nous disaient-elles, effrayées, — les cosaques brûlent tous les quartiers arméniens.

Ils nous abhorraient ; parmi tous les peuples caucasiens nous étions les seuls Asiatiques fins et lettrés et notre culture les humiliait : ils ne savaient signer leur nom que par une croix grossière.

Bientôt, en effet, nous vîmes monter de tous côtés la fumée. Encadrée de cosaques, une foule immense de voyous portant, selon leurs habitudes, l'effigie du tsar et quelques reliques vinrent s'arrêter devant notre maison, chantant l'hymne national.

Cette effigie, cet hymne et l'apparition des cosaques pour nous autres étaient toujours le signe du deuil et de la ruine. Pauvre tsar ! Il a payé cher cette douce manière dont ses fervents serviteurs popularisaient son nom. En quelques instants notre maison se remplit de voyous et de Tartares. Les uns pillaient, les autres allumaient le feu dans tous les coins.

Poursuivies par le cri : « A bas les Arméniens », nous cherchions à traverser la foule lorsque, à la sortie, quelques balles en sifflant vinrent percer nos robes.

Soudain mon pauvre père chancela et s'appesantit sur moi. Voulant l'abriter contre ces balles et n'ayant rien, je le couvris de mon manteau.

A quelques pas de nous, les cosaques appuyés sur la selle de leurs chevaux, fumaient la pipe en regardant ce tableau. Je saisis un de leurs chefs par le pan de son habit et lui dis :

— Frère, au nom du Christ, sauve mon père, je t'en supplie.

Il éperonna son cheval d'un mouvement brusque et me dit d'une voix enrouée :

— Aux chiens la mort des chiens.

Je ne lui répondis rien, ma gorge était contractée par des sanglots. J'embrassai en pleurant la tête de mon père, déjà affaissé de faiblesse à mes pieds.

Pauvre père ! Il nous disait toujours :

— Ne jugez pas ce brave peuple russe par les cosaques. Les vrais Russes sont généreux et hospitaliers. Les cosaques, c'est une race demi-tartare venue des steppes de Sibérie.

Bientôt nos amis nous reçurent chez eux.

Mon père ne put survivre à toutes ces émotions et à sa ruine complète en quelques heures. On brûlait non seulement nos maisons, mais aussi toutes nos mines. La ville entière était en flammes, même la mer couverte de résine brûlait comme la gueule d'un dragon.

C'est ainsi que les cosaques fêtaient la Constitution que le tsar accordait à tous les peuples de Russie après sa défaite de Port-Arthur.

En une pauvre petite chambre, sur un lit improvisé, mon père mourait entouré de tous ses enfants.

— Pardonne-moi, — disait-il à ma mère, — je ne croyais pas t'abandonner ainsi.

Voyant que ma mère retenait avec peine ses larmes, j'approchai de mon père mon petit-neveu d'un an, en disant :

— Tu vivras encore, grand-père, pour m'apprendre à marcher.

Il leva vers l'enfant son regard déjà trouble.

— Grand-père s'en va pour un long voyage, — répondit-il.

Ce furent ses dernières paroles. L'agonie commença.

Accablée d'un sommeil presque léthargique qui me saisit aux moments de mes grandes angoisses, je me suis endormie près de mon père mourant. A mon réveil on recevait déjà son dernier souffle.

Ma mère penchée au-dessus de lui ne bougea même pas.

— Parti, parti, — chuchota-t-elle.

Puis, après un long silence, brisée, elle s'agenouilla au pied de son lit, et resta immobile, la tête appuyée sur sa main, répétant de temps en temps :

— Je ne savais pas que je t'aimais tant, je ne savais pas.

Tels sont les effets de la vie commune : ma mère ne venait de découvrir son amour pour mon père qu'au bout de trente ans, à la veille de son enterrement. Et c'était pour la première fois que nous l'entendions parler de son amour.

III

EN PERSE

Je sortais à peine de l'adolescence, mais les usages de l'Orient me reconnaissaient nubile. Après toutes les épreuves des derniers jours, il fallait régler le sort de chacun de nous. C'est pourquoi sans me consulter, on résolut de célébrer en hâte mon mariage avec un inconnu venu de Perse. Heureusement pour moi, il était jeune et beau.

Me voici donc, peu après, avec lui, mon « maître » en Perse, à Téhéran dans la maison d'un ancien vizir, tué par son rival à l'aube d'une nuit d'amour.

J'étais heureuse. Mais un matin, mon maître se réveillant m'annonça qu'en dehors de son amour pour moi, il avait une tâche sacrée à accomplir. Il m'en parla longuement.

Je sus que l'univers était jonché de crimes et d'injustices, que le temps était venu de recréer le monde, que la justice viendrait bientôt. Terrible, elle détrônerait les rois, chasserait les seigneurs de leurs palais, détruirait la fainéantise et son fruit, le luxe. Il n'y aura plus de rois, ni d'esclaves, plus de temples, ni de mosquées, et, débarrassés des dieux, les couples, pareils à des colombes, s'uniront à leur gré où bon leur semblera.

Mon esprit, peu exercé à des choses sublimes, s'en trouva bouleversé.

— Bientôt, — me dit-il, — nous abandonnerons ce luxe et ces coussins. Te rendant libre, j'irai secouer les âmes des malheureux et réveiller leur juste colère. Elle dévorera un jour ce monde pourri et de ses cendres renaîtra un autre monde où tout ce qui est blanc deviendra noir et tout ce qui est noir, blanc.

— Quand? — demandai-je, — toute tremblante... quand?

— Bientôt.

Mon paradis s'écroula et avec lui s'évapora toute mon ivresse.

Le peu de choses que je compris m'effraya. Je fondis en larmes.

« Dieu, Toi qui existes au ciel pour accomplir nos désirs, rends-moi aveugle avant cette calamité, rends-moi sourde, mets-moi sous terre. Je ne saurais vivre avec cette parfaite Humanité. J'aime le monde tel que Tu l'as créé, tel que Tu daignes le supporter. Ordonnateur Céleste, laisse-moi mon maître et mes coussins et mes chers nègres aux yeux de brebis, qui embrassent mes habits lorsque je caresse leurs enfants. »

Mais Dieu resta sourd.

Un jour mon maître appela nos serviteurs, les congédia tous, sauf ma vieille Tahié qui le suppliait à plat ventre de ne pas la livrer à la liberté dont elle ne savait que faire.

Il nous mena ensuite dans le quartier des pauvres et, après nous avoir installées dans une cabane dépourvue de tout, il partit sur la frontière de Turquie pour sauver l'Humanité.

Comment décrire ma douleur?

Rien n'existait plus pour moi, ni le ciel, ni la terre ; avec lui je perdis la lumière qui m'éclairait le monde.

Mourir... Mais comment? Me noyer dans un étang?... Non ; les djinns y habitent et font des noyées leurs maîtresses... Une balle... une petite balle d'acier... Ce serait mieux... La maison du général Sosso-Tatos est pleine d'armes... J'en prendrai une en cachette...

C'est fait... Je l'applique à ma poitrine. Taak... Je tombe... Quelqu'un me couvre de baisers. Serait-ce mon maître? J'ouvre mes yeux... C'est mon chien. Je n'oublierai jamais son regard : c'était l'humanité telle que je la rêvais qui me regardait de ses yeux...

« Pourquoi as-tu fait cela, me disait-il, je t'aime. »

Bientôt, après qu'on m'eut débarrassée de la balle logée dans mon sein, on me porta à l'hôpital.

Trois jours je demeurai dans l'immobilité et le silence ;

j'étais gravement blessée. Le matin du quatrième jour ma porte s'ouvre et je vois apparaître la silhouette comique du général Sosso-Tatos. Il paraissait ému, son crâne chauve brillait comme le soleil de midi, ses moustaches couleur de feu descendaient vers sa ceinture d'argent, son uniforme pavé de médailles, sa main posée sur la garde de son épée.

— Chut... — me dit-il, — ne parle pas, cela t'est interdit. J'ai dépensé vingt-cinq toumas pour parvenir à ta cellule.

Le général Sosso était l'avare le plus renommé de la Perse et le plus naïf des vaniteux de toute l'Asie Mineure.

— Écoute, mon aiglon, — me dit-il, s'asseyant au bord de mon lit. — Je suis un soldat vieilli dans les combats. (Dans les combats d'amour sans doute, car le Perse alors était loin de ressembler à la Perse guerrière de Cyrus.) Il n'y a rien pour moi de plus sublime, — continua-t-il, — que le courage, mon petit vautour. Eh bien, c'est moi le général Tatos, qui te le dis : tu es un tigre, un lion, une vraie panthère : et si tu étais morte, je t'aurais fait des funérailles qui auraient dépassé toute imagination. J'aurais pris ton corps dans ma maison, je l'aurais entouré des plus précieuses étoffes, de nombreuses pleureuses, de tous les prêtres de Téhéran. Après tes obsèques, pour les offrandes funéraires, j'aurais sacrifié cent brebis. Un repas aurait été servi aux pauvres durant sept jours et par leurs prières les anges auraient sollicité ton salut auprès du Grand Juge et de toute la Trinité. Mais, — soupira-t-il avec un regret sincère, — tu n'es pas morte !

A ces dernières paroles, sa mine était si abattue, sa désolation de voir lui échapper cette unique occasion de prouver à l'Univers sa grande générosité était si profonde, qu'un rire contorsionna ma pauvre poitrine. Aussitôt quelques gouttes de sang apparurent sur mes lèvres.

— Dieu, Christ et tous les saints, — s'écria en pâlissant le général, me voyant m'évanouir.

Et il s'enfuit...

Plus tard mon docteur m'avoua que le général Tatos s'étant présenté à l'hôpital comme mon protecteur, avait cependant refusé de récompenser le personnel qui me servait, après lui avoir fait un long discours assaisonné de soupirs affirmant qu'il avait subi de grands revers de fortune et que bientôt

on le verrait mendier sur les grandes routes avec sa femme et ses enfants.

L'hôpital où je me trouvais n'était pas très peuplé ; il n'y avait là comme malade qu'un petit nègre de neuf ans, acheté par une ambassadrice de Téhéran pendant son voyage à Koum et qui se consumait de phtisie. Après l'avoir fait eunuque la dame emmena ce petit en Europe pour apparaître au carnaval en vraie Sheherazade.

Cet enfant du soleil, n'ayant qu'une écharpe autour des hanches, devait en plein hiver se traîner derrière sa dame portant ses voiles. Au bout de quelques semaines il crachait le sang. On le renvoya mourir en Perse.

Je pris en pitié ce nègre si vite achevé par les civilisés. Il m'avoua qu'il abhorrait tellement tout ce qui était européen qu'obstinément il refusait de manger leurs plats et de parler leur langue.

Le voyant un jour presque mourant, je lui dis :

— Peut-être ton cœur veut-il quelque chose, Kara; dis-le-moi, je suis ta sœur.

— Emmène-moi à Koum, je veux mourir près de ma mère, — dit-il.

Mais c'était impossible.

Il soupira, puis accoudé, arrêta sur moi son regard naïf.

— Eh bien, dis alors à ces franguis que je vais mourir bientôt, dis-leur que l'on m'ôte ces amers liquides qu'ils me forcent à boire jour et nuit et qu'on me laisse manger du kebabe.

Après maintes supplications on m'autorisa enfin à laisser le petit Kara mourir comme il le voulait en mangeant du kebabe.

Que de mourants seraient heureux si l'on supprimait la plupart des docteurs et toutes ces ambassadrices Sheherazade!

Pauvre Kara. Lorsqu'un vieux nègre emporta son corps enveloppé de chiffons, moi aussi, comme petit Kara, je ressentis une haine profonde pour toutes les grandes dames d'Europe.

Une chaleur intenable faisait danser même les contours des murs. L'hôpital où j'étais n'avait pas de souterrains pour m'abriter contre l'affreuse lumière qui me rendait malade.

Tahié improvisa pour moi une tente où je trouvai de l'ombre, de l'eau fraîche et des fruits. C'était une table d'opération qu'elle avait drapée de tapisseries. Un rayon de soleil passant entre les plis éclairait le poème sur l'amour de Leyly et Medjhoune que je lisais. Soudain j'entendis marcher dans ma chambre.

C'était une jeune Persane aux traits volontaires comme ceux d'une momie. L'expression d'une grande fatigue ennoblissait son fin visage.

Je reconnus la princesse « Reine des Couronnes », célèbre par sa beauté qu'elle détruisait volontairement en s'adonnant à l'opium pour oublier sa douleur.

Éperdument amoureuse de son mari, elle avait eu le courage de le quitter sans mot dire le jour même où il avait amené une seconde femme dans son harem.

— Leur cœur est dans leurs chausses, — dit-elle un jour, parlant des hommes, et cette expression circulait dans la ville de bouche en bouche, accompagnée des rires de toutes les belles khanoums.

— Quelle maison bizarre, pas même un djinn, — dit-elle.

— Que cherchez-vous, Khanoum? — lui dis-je, sortant de mon coin.

Elle me regarda fixement.

— C'est vous que l'on appelle Vadjih es Saltaneh?

— C'est moi, Khanoum.

— Les chiens même, à cette heure, ont un coin ombreux. Quelle mère vous enfanta pour une telle vie? — me dit-elle.

— Ma mère est bien loin et me croit heureuse. Je voudrais qu'elle meure en le croyant.

— La paix soit avec elle et son ombre sur vous, — me répondit-elle, émue.

Elle avait appris, aux bains publics, l'histoire de mon amour et elle était venue me dire :

— Vous êtes seule et étrangère dans cette ville où j'ai des maisons et des jardins. Venez partager avec moi ma demeure.

L'offre était si simple qu'il m'était impossible de la froisser en lui disant que je la connaissais à peine.

— Vous aurez mes souterrains avec les piscines d'eau fraîche, — ajouta-t-elle pour me séduire.

Je consentis, la tentation était très grande ; la chaleur me consumait.

— Je vous emmène dans la maison de ma mère, où j'habite, — dit-elle.

— Y a-t-il des hommes dans votre maison?

— J'ai quatre frères dont trois habitent depuis longtemps le biroun. Leur vue ne vous offensera jamais, Khanoum. Le quatrième est un enfant qui vit encore dans l'inderoum avec les femmes.

Je m'aperçus trop tard de mon imprudence.

Qui, parmi les chrétiens croirait qu'un jardin qui sépare le biroun de l'inderoun puisse être défense sérieuse contre les regards indiscrets des jeunes gens?

Que ne diront les langues mal pendues pour noircir mon nom? O Abraham ! O Jérémie !...

Je tâchais de dissimuler ma désolation, mais devinant mes inquiétudes, elle ajouta :

— En vous invitant à venir chez moi, je piétine les préjugés des musulmans qui vous traitent d'impie. J'espère que vous en ferez de même avec les préjugés des chrétiens.

— Nul doute, — lui dis-je. — Pour moi, nous sommes tous, chrétiens et musulmans, enfants d'un même Dieu, et les prophètes de toutes les religions sont les prophètes.

Parlant ainsi par politesse, j'arrivai à me persuader qu'il n'y avait réellement rien d'extraordinaire pour une chrétienne à vivre chez les musulmans.

Ensuite, l'idée que tout ce qui nous arrive c'est par la volonté de Dieu, me calma tout à fait et je me préparai à me présenter dignement à sa mère.

Un vieux portier, les bras croisés sur la poitrine, s'inclina respectueusement devant nous et nous ouvrit la porte de fer, Nous nous trouvâmes sous les sombres voûtes qui nous conduisirent dans l'enderoun d'une somptueuse maison.

La Reine m'invita à monter quelques marches.

Un homme !... Dieu éternel !... Elle m'a donc trompée?

— Khanoum... — murmurai-je, défaillante.

— Calmez-vous, par Allah ! — me dit-elle, — c'est mon petit frère Nadir.

Ce petit enfant, c'était un svelte jeune homme étendu sur sa couche. Il se leva et me salua respectueusement.

Sa beauté me frappa profondément. Ses yeux en forme d'amande sous les sourcils douloureusement soulevés scintillaient comme les yeux des derviches hantés de visions mystiques, Une pâleur bleuâtre atténuait l'ardeur angoissée de son regard.

La mère nous accueillit au seuil de sa maison.

Dès les premiers mots, j'appris qu'elle était désolée de voir son fils Nadir se consumer de fièvre ; pour la première fois depuis trois semaines, il quittait son lit, et cela pour me rendre hommage.

— Khanoum, je suis une messagère du bonheur, — répondis-je pour la consoler, — votre fils guérira bientôt, je vous le dis.

— La bonté du Miséricordieux est immense, comme son ombre sur nous, — soupira-t-elle. — Que ce soit Lui qui parle par votre bouche.

Il arriva, en effet, que dès ce jour Nadir ne garda plus le lit ; il avait toujours l'aspect fiévreux, mais il se tenait bravenemt sur ses pieds. Il ne pensait plus à la mort et soignait sa toilette. Il récitait les vers du Coran, me parlait de Mahomet, du temple de la Mecque, de la Miraculeuse Pierre Noire de Kaaba, et je devinais son désir de me voir auréolée de la lumière du Prophète.

On attribua sa guérison à une force magique que la destinée lui envoyait en ma personne.

Dès lors, idole de la mère et fétiche de toute la famille, je fus appelée par tout le monde « Aziz » (choyée).

Lorsque fatiguée d'être courtisée, je songeais à m'installer chez moi, la mère m'assurait que c'était trop tôt.

— Il suffit que vous sortiez pour que les mauvais génies reprennent leur funeste travail dans ses veines. Il se sent abattu, triste, tout lui déplaît, le calme ne lui revient que lorsqu'il entend vos pas.

Portant ainsi en moi les bons génies de Nadir, comment aurais-je pu le livrer à ses mauvais génies?

(A suivre.)

ARMÈN OHANIAN

LES CONDITIONS PRÉALABLES D'UNE SOCIÉTÉ DES NATIONS

Voici un siècle, les peuples d'Europe subissaient une crise presque aussi violente que celle qui, depuis quatre ans, nous étreignait et dont aujourd'hui nous voyons l'issue victorieuse. Les vingt années de guerres de la Révolution et de l'Empire aboutissaient à l'écrasement de la France et, du même coup, à l'épuisement général des nations belligérantes. Aussi, les hostilités à peine terminées, éclôt en Europe toute une série de projets d'établissement de paix perpétuelle et d'organisation d'une Fédération d'États. Pour ne parler que des auteurs les plus illustres, c'est Benjamin Constant qui, dans son vigoureux *Esprit de conquête* (1813), déclare déjà : « Chez les modernes une guerre heureuse coûte infailliblement plus qu'elle ne rapporte. » C'est Saint-Simon qui, en 1814, veut convaincre les plénipotentiaires de Vienne de la nécessité de créer un *Parlement général* pour solutionner tous conflits entre nations. Bref, la lassitude de la guerre était si grande qu'elle inspira à la plupart des auteurs de l'époque les plus grands espoirs pacifistes.

De ces projets généreux, nous savons trop ce qu'il advint. Quinze à vingt années, la Sainte-Alliance régenta l'Europe. Fondée sur la force militaire et la ruse diplomatique, pure

entreprise de réaction politique, elle ne put un seul instant passer pour une contrefaçon, même grossière, de Fédération des États européens.

L'Europe aujourd'hui, et, avec elle, les nouveaux continents presque en entier, vient de recommencer l'expérience douloureuse de la guerre générale. La victoire des Alliés de 1914, comme la victoire de ceux de 1814, s'affirme avec évidence, mais combien coûteuse. Et le même phénomène se reproduit, plus général encore : des espoirs passionnés de création d'une organisation juridique du monde se font jour de toutes parts, dans les couches profondes des peuples comme chez les gouvernements et les auteurs politiques. Depuis cent ans, un immense fait nouveau s'est d'ailleurs accompli : la *naissance du sentiment démocratique.* Mais l'examen des causes profondes qui, dans le passé, ont rendu les guerres fatales et menacent d'avoir demain le même effet, n'a pas, semble-t-il, été effectué par nos contemporains avec plus d'exactitude, plus d'esprit scientifique que par nos pères au début du XIXe siècle. Les espoirs caressés aboutiront-ils à la même faillite? Voilà le plus grand, le plus tragique problème de l'heure actuelle. Nul, certes, n'est en situation de pouvoir prophétiser. Du moins est-il possible de dégager nettement quelques aspects fondamentaux du problème, de combattre divers préjugés lamentables et presque universels dont l'opinion publique se nourrit, au plus grand préjudice du succès même de l'idée.

*
* *

Le premier de ces préjugés revient à poser en principe l'*égalité de droit et de fait de toutes les populations humaines* quelles qu'elles soient.

De même que, depuis *le Contrat social* et la Déclaration des droits de 1789, la science juridique et l'opinion publique admettent, au sein d'un même État, l'*égalité devant la loi de tous les citoyens*, de même, dans la Société des Nations à constituer, *tous les peuples de la terre* auraient exactement les mêmes droits et attributs.

Du moment, en effet, qu'on assimile les peuples de l'uni-

vers aux individus d'un même État, cette conclusion s'impose. Mais l'assimilation d'un peuple à une personne n'est rien autre chose qu'une des multiples erreurs de la philosophie naturaliste dont le père, bien involontaire, est Darwin. Le procès de cette doctrine n'est plus à faire. La théorie naturaliste n'a de scientifique que ses prétentions. Les sociétés et les peuples ne sont pas, au sens physique du mot, des organismes vivants au même titre qu'une plante ou un animal. Les chemins de fer ne sont pas les artères d'un peuple dans le sens où nous l'entendons des vaisseaux sanguins d'un être vivant, et ce qui le prouve, c'est que jamais — les économistes en témoignent — cette comparaison n'a été du moindre secours dans l'étude du problème des transports. Le juriste, préoccupé d'analyser les rapports qui relient l'individu à la collectivité, n'a, lui non plus, trouvé aucune aide dans toutes ces analogies verbales, si indûment qualifiées d'objectives et de vraies.

Envisageons donc le problème en face et non à travers le mirage d'une théorie qui est seulement de la métaphysique inavouée. Les peuples de la terre ne sont ni *identiques*, ni même *comparables les uns aux autres*. Un certain rapprochement entre eux par l'effet de la culture scientifique sera, dans l'avenir, peut-être possible, mais d'ici longtemps les peuples resteront essentiellement différents, de caractères moraux, de culture scientifique et de force économique et militaire. Dans ces conditions, devons-nous admettre comme vraie *a priori* la formule absolue, inconditionnelle du *droit de out peuple à disposer de lui-même*, bref, du *principe des nationalités* ?

La moindre réflexion suffit à montrer que cette théorie revêt une double forme. Ses manifestations apparentes sont même précisément inverses, selon que les populations se réclament de ce principe pour obtenir leur rattachement à la mère-patrie, ou — ce qui est plus ambitieux — leur constitution en *État autonome*.

La première forme, agrégation à la métropole, est sans aucun doute la plus fréquente. Tel est le cas, banal, hélas ! de toutes les populations détachées de leur patrie, mais contiguës au territoire national et qui sollicitent leur réunion.

Cas des Français d'Alsace-Lorraine, des Italiens du Trentin, des Roumains de Transylvanie, des Serbes et Croates des provinces autrichiennes et hongroises de l'Adriatique. En doctrine, nulle difficulté. Pour toutes ces populations séparées de leur patrie, le rattachement est de droit. Mais, outre cette forme classique, ou passive, du principe des nationalités, celui-ci en comporte une toute différente, quand les populations demandent leur désannexion pour s'ériger en collectivité autonome. Forme ambitieuse, intégrale, active, du principe. Ici, surgissent des difficultés sans nombre, car la question — redoutable — est de savoir à quelles conditions une population doit satisfaire pour former au sens exact du mot un peuple ou une nation, — un État.

Nombreuses sont à la surface de la terre, les populations nomades ou même sédentaires qui, jusqu'à maintenant, se divisent en groupes mal déterminés — tribus ou clans — et vivent sans aucune organisation politique véritable, ne formant à aucun degré une nation, un État. L'anarchie y est souveraine. Tel est encore, à l'heure actuelle, le cas de presque toutes les populations d'Afrique et d'Asie, où l'intervention européenne ne s'est pas produite.

Quand on serre le problème de près, on voit que plusieurs conditions rigoureuses doivent être remplies pour qu'une population puisse « disposer d'elle même ».

La plus élémentaire d'entre elles est que la population intéressée possède, soit dans son élite, soit dans sa masse, la *capacité gouvernementale* — celle-ci se réduisant à ces quatre fonctions essentielles : maintien de l'ordre public, fonction législative, contrôle administratif de l'exploitation des richesses naturelles du pays, création des travaux publics nécessaires. Une force armée importante, capable de résister aux agressions étrangères, est à l'ordinaire des plus utiles, mais n'est pas organiquement indispensable. Longtemps les États-Unis n'ont disposé ni d'une armée, ni d'une flotte de guerre appréciable.

A l'origine, aucun peuple n'a eu, dans sa masse, la moindre aptitude même à collaborer aux fonctions gouvernementales. Seule une élite ou une famille — une dynastie

royale — était apte à exercer tant bien que mal ces nécessaires attributs. Depuis fort peu d'années, moins d'un siècle environ, les nations occidentales ont pu se démocratiser, appeler la masse même du peuple à exprimer par le vote ses désirs gouvernementaux, et encore au prix de quelles imperfections ! De grandes nations comme la Russie, l'Allemagne, le Japon ont jusqu'à maintenant démontré que l'ensemble de leur population n'était pas capable ou, ce qui revient au même, pas désireuse de concourir au gouvernement du pays. Ces peuples possèdent du moins une élite cultivée capable d'assumer cette fonction. Ils constituent donc des États, car ils satisfont aux conditions qui nous restent à exposer.

Pour former un État, il faut que les populations qui réclament leur indépendance aient eu autrefois position officielle de nation souveraine ou, du moins, possèdent une *indiscutable formation historique originale.* Comment, en effet, une population aurait-elle acquis une conscience nationale distincte si elle n'a pas, depuis des générations, vécu d'une vie publique indépendante ?

Prenons un exemple. Les habitants de l'Ukraine semblent, au moins partiellement, désirer leur autonomie. Le pays est vaste, riche et peuplé. Du point de vue des intérêts matériels et politiques, cette ambition est acceptable. Cependant, cette population, à supposer même qu'elle ait la capacité gouvernementale, ne constitue pas un groupe historique distinct. Son histoire se relie de la façon la plus étroite à l'histoire russe. L'Ukraine n'a, en effet, que de vagues souvenirs historiques, brusquement interrompus du XVIIIe siècle à nos jours. Ainsi l'État ukrainien ne paraît pas viable pour cette raison au moins que sa conscience nationale semble inventée de trop fraîche date pour être authentique. La différenciation d'avec la Russie est de nature seulement à faire reconnaître à cette contrée une large autonomie régionale dans le cadre de la Russie fédéralisée.

La Norvège, au contraire, a très légitimement pu former, en 1900, un État distinct de la Suède, car l'histoire norvégienne est toute séparée de celle de la Suède ; la Norvège a, en effet, jusqu'en 1814, constitué un État indépendant.

Le progrès historique ne consiste-t-il pas d'ailleurs à diminuer plutôt qu'à accroître artificiellement le nombre des nations dites souveraines? Quoi qu'il en soit de ce point, un État, une conscience nationale ne se tirent pas du néant, tout d'un coup. Ce sont créations politiques extrêmement longues à former. De nouveaux États en Europe, abstraction faite de la Pologne, la Bohême, la Finlande, dès maintenant reconnues par les Alliés comme indépendantes, pourront peut-être se constituer dans l'avenir (et ce n'est guère probable). Encore faudra-t-il qu'une longue suite d'années ait fait de leur population un groupe original.

Nécessaire à l'existence d'une conscience nationale originale, une formation historique distincte *ne suffit pas toujours* pour qu'une population désire son indépendance. Tous les États modernes sont composés de peuples qui ont eu autrefois une histoire particulière, mais, la vie publique régionale s'étant progressivement désagrégée, les souvenirs historiques particuliers s'étant, par le fait du temps, émoussés, les populations des régions dernièrement rattachées ont cessé de regretter leur fusionnement. C'est le cas de la Bretagne en France.

Pour qu'il puisse être question d'autonomie nouvelle à concéder, il faut que *présentement la majorité numérique des habitants désire encore reconquérir son affranchissement.* Or, cette circonstance qui semble superflue à indiquer, car on la suppose toujours réalisée, fait heureusement dans bien des cas défaut. On oublie trop que nos grands États modernes pourraient tous donner naissance à plusieurs nations séparées si leur population le souhaitait. Quoi de plus aisé, matériellement, que la division de la France, de l'Allemagne, des États-Unis en État du Nord et État du Sud, si leurs habitants désiraient rompre le bloc national? Les possibilités physiques de cette séparation sont à portée de la main. Chaque moitié de ces grands pays pourrait vivre isolément avec moins d'avantages sans doute. Le problème ne se pose donc pas pour un motif purement moral, les populations intéressées ayant toutes le désir passionné de maintenir leur cohésion.

Toute population qui aspire à l'autonomie devra posséder, le jour où l'extension nationale légitime sera réalisée, une *population, un territoire et des richesses naturelles* tels que *l'indépendance économique et politique de la nation* soit suffisamment assurée, c'est-à-dire le soit au moins autant que celle des plus petits États actuels de l'Europe. Il va de soi que le maintien effectif d'un État suppose un minimum de résistance économique et politique. Un État dont le territoire serait infime ou ne fournirait à ses habitants qu'une quantité très faible de la plupart des produits courants essentiels à la vie serait sous la menace perpétuelle de toute mesure de défaveur économique. Il serait voué à une demi-disette, redoutable, chaque fois que le cartel ou le trust de ses fournisseurs étrangers aurait décidé, pour quelques raisons que ce soit, de hausser considérablement les prix de vente, ou de restreindre beaucoup les exportations. En pleine paix, ces États de contexture trop faible auraient à craindre les mêmes maux économiques que nos États en guerre depuis quatre années.

Sans population suffisante, ces mêmes États squelettes ne présentent non plus aucune force de résistance militaire ou politique.

Il est donc fort à souhaiter que les États qui pourront se constituer demain, possèdent une force vive plus réelle que plusieurs de nos plus petits États de l'Europe, le Portugal, la Grèce, la Norvège et le Danemark. Notons que ceux d'entre eux qui sont de culture analogue, tels la Norvège et le Danemark, seront amenés tôt ou tard à se fédérer, formant ainsi, avec la Suède et la Finlande, la Fédération scandinave.

L'avenir n'est pas aux petites collectivités politiques. Heureusement pour elles, les quatre nations qui vont sortir autonomes de la grande guerre ou s'agrandir, Pologne, Bohême-Slovaquie, Serbie-Yougo-Slavie, Roumanie, grouperont quelque 12 millions d'habitants chacune et posséderont, avec un vaste territoire, d'abondantes ressources naturelles, puisqu'elles comptent, la Serbie mise à part, parmi les contrées les plus riches de l'Europe. Ces affranchissements nationaux sont d'ailleurs strictement indispensables à l'équilibre politique de l'Europe.

Enfin, une dernière condition doit être exigée : une suffisante *aptitude à mettre en valeur les richesses naturelles du sol*, c'est-à-dire un *suffisant degré de développement scientifique*. Il est clair que, restant inexploitées, des richesses naturelles sont pour un pays non une force, mais un appât qui provoque les ambitions étrangères.

Or, sans la culture scientifique moderne, impossible de forer un puits de mine, d'utiliser la force des chutes d'eau ; impossible même de construire une voie ferrée, cet outil élémentaire de la vie moderne. Un sol riche, mais occupé par un peuple illettré ou simplement ignorant des sciences appliquées contemporaines, restera infécond; autant dire que la population qui l'habite ne se maintiendra pas longtemps indépendante de l'étranger, toujours à l'affût de la mise en valeur des richesses naturelles.

Voilà donc cinq conditions précises auxquelles, par la force des choses, une population doit satisfaire pour former une nation, pour jouir de ce que l'on convient d'appeler l'*autonomie nationale véritable*; car, cela va de soi, une autonomie *intégrale*, qui supposerait que la collectivité nationale pourrait rester sans rapport même économique avec l'étranger, n'est pas à concevoir. Ces cinq conditions sont rigoureuses, mais elles sont nécessaires. Il y a d'ailleurs quelque chose de contradictoire, d'absurde même, à réclamer, comme on le fait au nom d'un principe abstrait, l'autonomie nationale pour *tous* les peuples, même pour ceux qui sont incapables de se gouverner et de vivre par eux-mêmes.

Nous voyons maintenant comment on doit apprécier l'expression ambitieuse du *droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*. D'intention excellente, la formule en faveur est une approximation très lointaine de la vérité objective. Elle est l'exagération fâcheuse d'une idée vraie, à moins de prétendre — ce qui serait subtil — que, dans la formule, l'expression de « peuple » désigne non pas toutes les populations humaines, mais celles seulement qui satisfont aux conditions ci-dessus exposées. La formule habituelle ne peut être tenue pour vraie que sous bénéfice des rectifications et compléments qui précèdent.

Cependant notre théorie des *exigences nationales* ne

serait-elle pas en défaut ? N'existe-t-il pas des États à peu près autonomes de fait et qui ne satisfont pas aux différentes conditions posées? Des États comme le Siam, l'Abyssinie, la Chine, la Turquie jusqu'en 1914 et, jusqu'aux environs de 1910, le Maroc, ne subsistent-ils pas indépendants — en théorie il est vrai plus qu'en fait — alors qu'ils sont dépourvus de toute culture scientifique, sinon de toute capacité gouvernementale? Il y aurait mauvaise grâce à le nier. Mais la liste de ces États est courte ; elle diminue chaque jour. Voici un quart de siècle, les principales contrées d'Afrique, la péninsule indo-chinoise jouissaient de cette même autonomie de fait. Pourquoi le nombre de ces États diminue-t-il sans cesse, sinon parce que, ne satisfaisant pas à toutes les conditions nécessaires, leur indépendance, essentiellement précaire, est un hasard heureux, résultat de l'indifférence, ou, au contraire, aux jalousies rivales des États modernes. Tôt ou tard, elle prendra fin. De gré ou de force, il faut que toutes les agglomérations humaines entrent dans le grand courant de civilisation contemporaine. Le monde est trop petit pour supposer des cloisons étanches ; les peuples demeurés en arrière doivent attendre de l'intervention étrangère l'impulsion qui les redressera. Mais la tutelle étrangère, pour n'être pas odieuse, doit être entourée de garanties efficaces. Heureusement y a-t-il ici accord de l'intérêt et du devoir social.

Si le peuple colonisateur parvient à être conscient de ses véritables intérêts, son intervention sera féconde pour les populations colonisées. Il est impossible au colon d'atteindre à un haut degré de prospérité s'il extermine la race autochtone, ou simplement s'il n'en améliore pas le niveau de vie. L'intervention européenne a, de plus, pour précieux résultat d'affranchir les classes populaires — la presque totalité de la population, — de l'asservissement absolu dans lequel les nobles ou chefs indigènes les tenaient héréditairement. Seul notre établissement peut briser les cadres féodaux. Qui, sinon nous, a progressivement — et parfois de trop bonne heure — introduit le droit de vote en Afrique et en Asie? Si paradoxal que cela soit, c'est nous, les conquérants occidentaux, qui, peu à peu, affranchissons les races retardataires des pays exotiques.

Voilà, pour le dire en passant, les deux grandes justifications possibles de ce vaste phénomène de la *colonisation*, le plus considérable peut-être de l'époque moderne. Souvent, de respectables esprits pour qui le vrai et le faux sont toujours simples à démêler, en condamnent le principe comme les applications. Nous les admirons d'oser, d'un trait de plume, juger l'histoire humaine. Ne ménageant pas, pour notre part, nos critiques vis-à-vis de la colonisation égoïste et inintelligente, trop souvent pratiquée, qu'on nous permette, par ailleurs, de nous expliquer ce phénomène historique et ne pas le critiquer, au moins dans son principe.

Mais, demandera-t-on, quel degré d'autonomie devra être laissé à la population en tutelle? La question même suppose un peu de naïveté. L'autonomie politique ne saurait être une qualité absolue. Elle comporte bien des degrés; l'autonomie coloniale sera donc diverse comme les races auxquelles elle s'applique. Toujours limitée ou dégradée, c'est-à-dire relative, elle sera quasi-nulle chez les peuplades primitives du centre africain. Une certaine indépendance locale, toujours grandissante, sera laissée au contraire aux races déjà un peu cultivées et qui continuent à s'élever, comme les races arabes ou hindoues. Une plus grande peut-être devra être laissée à des populations de civilisation raffinée comme les Annamites ou les Égyptiens. Des populations incultivables ne pourront pas dépasser un certain degré d'affranchissement. D'autres, au contraire, seront promptes à s'émanciper graduellement.

Tout demeure donc en perpétuel mouvement. Diverses races peu cultivées doivent à un accident historique de passer seulement assez tard sous l'influence européenne. D'autres, déjà un peu éduquées, gravissent les échelons successifs de l'autonomie locale d'abord, régionale ensuite. Dans l'ensemble, ces mouvements d'ascension et de chute sont justes, le hasard y ayant une assez faible part. Sans doute l'égoïsme humain ralentit parfois ce mouvement naturel ; du moins il ne le paralyse pas.

De par le monde, il y a en conséquence sinon une hiérarchie, du moins trois catégories d'États. Outre les États dits *sou-*

verains [1], c'est-à-dire à autonomie véritable, il existe des États *mi-souverains* et des États *protégés*.

Depuis longtemps les juristes nous ont habitués à cette distinction, mais ils se plaçaient, pour la faire, du seul point de vue des textes juridiques. La distinction est vraie aussi du point de vue beaucoup plus large et tout concret du degré effectif d'autonomie dont jouit chaque État. Les États juridiquement protégés, vassaux ou tributaires n'auront sans doute que très rarement une indépendance de fait véritable. Mais bien des États, surtout en Asie et Afrique, catalogués comme souverains, ne le sont que de nom. En définitive les États doivent donc se distinguer selon que leur autonomie est véritable, précaire ou dégradée.

Cette conception peut-elle se combiner avec la doctrine courante — proclamée par les Alliés — qu'il n'y a pas lieu de distinguer entre les grands et les petits États et que tous ont exactement les mêmes droits ? Il nous le semble, bien qu'au premier abord il n'y paraisse guère. Il est sage d'interpréter les formules dont se servent les auteurs et surtout les gouvernements, de la façon la plus souple et la plus judicieuse qui soit imaginable. Aussi la formule que les petits et les grands États ont les mêmes droits (dans la bouche au moins de certains de ceux qui la proclament) s'entend seulement peut-être des États qui ressortissent au même type de culture générale supérieure, qui jouissent de la même autonomie politique véritable.

Nous imaginons que personne n'a prétendu dire que la Suisse ou la Belgique d'une part, le Népal, l'Afghanistan ou l'Abyssinie de l'autre, dont les populations sont très comparables comme nombre, ont, de fait, des droits juridiques et économiques égaux. Rien de plus facile que de proclamer cette

1. L'expression *souveraineté nationale* ou État souverain est de nos jours parmi les plus inexactes. Même autrefois où les rapports entre nations, sans faire absolument défaut, étaient relativement rares, elle prêtait le flanc à la critique. La guerre mondiale ayant accru dans une proportion très remarquable l'intimité des rapports internationaux et cette interpénétration réciproque étant destinée à subsister, aucune nation ne pourra désormais vivre sans accord avec l'étranger : aucune nation ne sera désormais souveraine. Cette expression qui, dans toute la force du terme, est d'Ancien Régime, ne correspond plus à rien. Par un double effet inverse, la guerre mondiale aura affranchi des nations opprimées, tels les Tchèques et les Polonais; elle aura aussi diminué l'indépendance de fait et de droit des nations dites souveraines.

égalité de droit, mais rien de plus creux aussi, car il n'y a pas de droits analogues sans capacité de les exercer. On ne peut comparer que des choses comparables. Ces États asiatiques ou africains, à autonomie si précaire, malgré le principe de libre accession mis à la base des deux conférences de La Haye de 1899 et de 1907 (principe qui a été pour quelque chose dans la demi-stérilité de ces deux conférences), n'ont pas eu le ridicule de se faire représenter à La Haye. Sachons-leur gré d'avoir été plus avisés que les initiateurs de la conférence. Pour se comprendre, il faut un minimum de points communs : eux et nous n'en avons point. Réservons donc l'égalité de droit des grands et des petits États aux États à civilisation moderne, possesseurs d'une autonomie réelle.

Cette analyse — si longue soit-elle — du principe des nationalités est essentielle pour l'intelligence du problème général de la Société des Nations. Elle en forme comme le préambule.

Sous peine d'une stérilité complète, la *Ligue des Nations* ne saurait comprendre la totalité des Etats existants à la surface du globe. Mais, quand on se demande quels États doivent être exclus de la Société des Nations, les difficultés surviennent et, en l'absence d'une étude analogue à la précédente, demeurent inextricables. Au contraire cette analyse est-elle faite? tout le problème s'éclaire. Il devient évident que seuls les États parvenus au degré d'autonomie le plus élevé peuvent prétendre à faire partie de la Ligue des Nations. Mais cette exclusion des États à indépendance précaire ou dégradée — des États colonisables ou colonisés — ne suffit pas encore.

Deux autres conditions doivent être posées :

Les nations adhérentes devront non seulement reconnaître comme vrai *le principe des nationalités*, tel qu'il a été défini, mais *en avoir préalablement fait application sur leur propre territoire*. C'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'artisan. Comment une nation pourrait-elle songer à postuler son entrée dans la Ligue, tant que son territoire renfermera des populations allogènes, qui réclament leur libération (abstraction faite des petits ilôts de populations étrangères perdues dans la grande masse nationale)? Les difficultés d'application du *principe*

des nationalités doivent être résolues en deçà de la *Société des Nations* et non celle-ci une fois formée. Aucune question, il est clair, n'est aussi grave que la fixation des frontières terrestres entre les nations concurrentes. Si, par malheur le problème n'était pas préalablement résolu, il provoquerait, par la force des choses, entre les adhérents de la Ligue, les pires difficultés, voire une guerre intestine.

Enfin une dernière exigence doit être affirmée. Les États effectivement autonomes tels que nous les avons définis, appartiennent à deux *types* distincts selon que la capacité gouvernementale réside dans leur élite ou dans leur masse : États aristocratiques d'une part, États démocratiques de l'autre.

Pour agir en commun avec efficacité, il faut une suffisante harmonie de culture et de pensée. Or quelle similitude peut-il y avoir entre des gouvernants féodaux qui pensent tenir de Dieu — et de leur glaive — leur pouvoir de commander, et les gouvernants élus des démocraties, qui savent tenir du consentement populaire tous leurs droits? Entre eux, même une conversation est impossible, car la différence du point de départ entraîne une divergence totale sur tous les sujets de discussion.

Repoussant la doctrine du consentement populaire, les féodaux, — qu'ils soient Prussiens, Magyars ou Turcs, — demeureront obstinément fermés à la théorie du principe des nationalités, même défini comme le droit pour les peuples évolués de réclamer leur autonomie politique complète. Cette doctrine n'est en effet que le principe du suffrage universel transposé dans l'ordre international. Instinctivement les féodaux parleront d'annexion, de droit de conquête, là où les élus démocrates ne verront que nécessité d'indépendance au moins relative et croissante. La conversation, si elle se prolonge, ne reposera que sur des méprises, sans doute même sur une duplicité machiavélique de la part des partisans des doctrines autoritaires. Déjà nous avons vu ces derniers s'essayer à ce jeu satanique : comment désigner les fallacieuses acceptations que certains ministres prussiens ou autrichiens ont en leur discours récemment données aux principes de ce qu'ils appelaient la Société des Nations — et cela à l'usage exclusif des honnêtes, mais naïfs citoyens que les nations de l'Entente peuvent renfermer.

Une raison nouvelle oblige enfin à exclure de la Ligue toute nation non encore devenue démocratique. Une expérience tragique nous a prouvé une fois encore que les *paroles des rois absolus comptent exactement pour rien.* Passé l'intérêt, passée la parole. On ne peut espérer le respect de la parole donnée qu'auprès des classes saines des nations : le peuple, la classe moyenne, la bourgeoisie. Là se rencontre cette conviction élémentaire que notre intérêt bien compris à nous tous, peuples modernes, est d'être loyal les uns envers les autres. Or, que la Ligue des Nations ait pour sanction, pour assise dernière l'opinion politique, disons la *bonne foi publique*, nul n'en peut douter. Tout pacte signé avec une élite aristocratique manquera de cette irremplaçable garantie publique, apanage des seules démocraties.

Dès lors, nous pouvons conclure : pour cause d'incompatibilité d'humeur entre les associés d'abord, à raison des nécessaires garanties d'obéissance aux engagements pris ensuite, *seuls les États démocratiques peuvent adhérer à la Ligue des Nations.* C'est là ce que n'ont pas su voir les deux conférences de La Haye de 1899 et de 1907. Aussi, quand l'orage se fut levé, de quel poids ont pesé leurs constructions ?

Non seulement toutes les populations humaines, mais même toutes les nations constituées en véritables États ne sont pas mûres pour la Ligue des Nations. L'analyse objective démontre que nos adversaires actuels, dont nous ne contestons pas le droit à l'autonomie effective, ne sauraient pour le moment adhérer à la Ligue des Nations, car ils naissent seulement sans ironie à la vie démocratique et repoussent l'application nécessaire de la théorie des nationalités. Aussi longtemps que cette double transformation capitale ne sera pas chose faite, nous devrons, sans joie mais avec inflexibilité, leur interdire le seuil même de la Ligue. La Société que nous formerons entre nous, puissances démocratiques des cinq continents, sera au reste si vaste que le seul fait de son existence, réussira, par intimidation, à imposer à tous la paix. Et il n'y a sans doute, présentement, pour garantir celle-ci, point d'autre possibilité humaine.

BERNARD LAVERGNE

L'ARMÉE HELLÉNIQUE EN MACÉDOINE

L'attention de l'opinion publique s'est fixée à juste titre, dans ces derniers temps, sur la grande offensive déclenchée en France par les armées alliées, sous le haut commandement du maréchal Foch, contre les armées allemandes dont le kaiser, aujourd'hui déchu, avait confié le commandement à Hindenburg et à Ludendorf. Les résultats magnifiques de cette offensive victorieuse, la libération des régions envahies, la destruction des forces militaires de l'Allemagne, réduite à implorer un armistice qui constate sa défaite et marque la fin du césarisme prussien ne doivent pas toutefois nous détourner de l'étude et de l'évaluation des efforts de l'armée d'Orient, dont les succès, patiemment préparés, héroïquement obtenus, ont contribué, par l'ébranlement de la situation militaire et politique des empires centraux, à l'heureuse issue des opérations du front d'Occident.

On voudrait retracer, dans ces pages d'histoire, les lignes essentielles des péripéties de la guerre balkanique, énoncer les facteurs principaux de ces événements considérables, indiquer leur répercussion sur l'ensemble des hostilités et sur la victoire finale.

On sait dans quelles circonstances particulières et pour quel objet précis fut constitué le front balkanique, au cours de l'automne de l'année 1915. Les Serbes étaient attaqués à la fois par les Autrichiens et par les Bulgares, ceux-ci ayant

réussi à tromper presque tout le monde en cachant leurs intentions politiques et le but de leur mobilisation. Cependant il y avait en Grèce un homme d'État qui ne se faisait aucune illusion sur les menées de Ferdinand de Cobourg et du Cabinet de Sofia. M. Vénizelos avait déjà offert aux puissances de l'Entente, en février 1915, lors de l'expédition des Dardanelles, la participation de l'armée et de la flotte helléniques. Mais le président du Conseil des ministres du royaume hellénique, en dépit des témoignages de confiance que lui avaient prodigués la Chambre et la nation, fut congédié brutalement par le roi Constantin, souverain oublieux de ses devoirs constitutionnels et de ses obligations nationales, inféodé à la personne du kaiser, recevant le mot d'ordre de Berlin, et décidé, depuis le commencement de la guerre, à ne rien faire qui parût contraire aux intérêts de l'Allemagne.

Les nouvelles élections, en septembre 1915, ayant mis Constantin dans la nécessité de rappeler, à contre-cœur, M. Vénizelos, celui-ci répondit à la mobilisation bulgare par la mobilisation générale de l'armée hellénique, en déclarant formellement que la Grèce ne permettrait jamais une attaque des Bulgares contre la Serbie, son alliée, même si son intervention devait la mettre en face des empires centraux. M. Vénizelos, prenant hautement ses responsabilités devant le Grèce et devant l'Europe, était prêt à suivre uniquement les prescriptions du devoir et de l'honneur, sans crainte des conséquences qui pourraient s'ensuivre.

Constantin, ou plutôt l'Allemagne, répondit à cette déclaration loyale par un nouveau renvoi de M. Vénizelos, précédant la dissolution de la Chambre qui avait donné sa confiance au grand ministre.

Ainsi, au moment même où les premières troupes de l'armée d'Orient débarquaient à Salonique, l'armée hellénique mobilisée comprenait quinze divisions, prêtes à marcher contre l'ennemi héréditaire, fortes du prestige moral qu'assurait aux soldats de la Grèce libre le souvenir des victoires remportées deux ans auparavant, en 1913, sur ce même ennemi. Avec l'appoint de ces forces importantes, il est certain que les Alliés pouvaient dès lors, non seulement prévenir la destruction de l'armée serbe, mais encore entreprendre des opérations

offensives dans les Balkans et obliger ainsi l'Allemagne à retirer des forces du front occidental pour soutenir ses complices bulgares.

Malheureusement, le renvoi de M. Vénizelos, le coup d'État de Constantin, accompli en violation des lois constitutionnelles de la Grèce libre et contrairement à la lettre comme à l'esprit des traités unissant la Grèce aux puissances libératrices, fut un obstacle aux entreprises qui autorisaient les plus belles espérances. Les puissances de l'Entente ne crurent pas devoir intervenir à ce moment. Une diplomatie aussi mal inspirée que mal informée laissa pendant deux ans Constantin libre de travailler pour la cause allemande. L'armée hellénique fut même démobilisée en juin 1916, sur la demande de l'Entente.

L'armée d'Orient se trouva ainsi en état d'infériorité numérique par rapport aux forces germano-bulgares. Malgré tout son courage, elle ne pouvait entreprendre de mouvements offensifs, obligée de réduire son rôle à la défense du front occupé. L'éloignement de ce front, la difficulté des transports, le besoin d'hommes sur le front français, autant de motifs qui entravaient le renforcement de l'armée d'Orient par la France ou par l'Angleterre.

Au mois de septembre de l'année 1916, M. Vénizelos, ayant pris le seul parti possible en pareilles circonstances, décide d'installer à Salonique un gouvernement provisoire de la défense nationale. Il rompt avec le gouvernement de Constantin et s'occupe aussitôt de former une armée de volontaires. En quelques mois, d'octobre 1916 au commencement d'avril 1917, il réussit à mettre sur pied de guerre trois divisions complètes : la division de Sérès, la division de Crète, la division de l'Archipel. Ces unités combattantes renforcent aussitôt le front de l'armée d'Orient.

C'est là un premier effort militaire, digne d'être relevé, et qui montre, mieux que tout autre argument, les sentiments et la volonté du peuple hellène. Le 13 juin 1917, l'Entente a décidé d'agir enfin d'une manière plus conforme aux droits et aux intérêts de la Grèce libre. Constantin abdique. M. Vénizelos revient à Athènes, plus populaire que jamais, ayant fait son devoir et tenu sa parole jusqu'au bout.

La Grèce, unie de nouveau dans le vœu unanime et résolu de combattre avec ses amis traditionnels contre les ennemis héréditaires de l'hellénisme et de la civilisation, se met à l'œuvre. Pendant l'hiver de 1917-1918, l'armée hellénique est de nouveau mobilisée par appels successifs. Dès le printemps, les divisions helléniques, équipées, instruites, prennent position sur le front macédonien.

Au nombre de dix, ces divisions se trouvaient en Macédoine avant le commencement de la grande offensive qui s'est terminée par la déroute complète des Bulgares. Une onzième division se trouvait en Épire, tandis que plusieurs nouvelles classes de réservistes étaient appelées sous les drapeaux. Au mois de septembre 1918, plus de 300 000 hommes étaient sous les armes, dont plus de 170 000 sur le front.

Ce renfort permettait à l'armée d'Orient non seulement de établir l'équilibre de ses forces vis-à-vis des forces germano-bulgares, qui avaient maintenu, pendant trois ans, jusqu'au mois de mai 1918, leur supériorité numérique, mais encore de réaliser, après l'arrivée des dernières divisions helléniques (juin, juillet, août 1917), les conditions nécessaires à la préparation et à l'exécution d'une offensive de grande envergure.

Pendant les années 1916 et 1917, les effectifs opposés par nos ennemis à l'armée d'Orient purent atteindre une moyenne de 290 à 310 bataillons, se répartissant ainsi :

Bulgares	240	bataillons
Allemands	23	—
Autrichiens	30 à 35	—
Turcs	3	—

Vers la fin de l'année 1917, le nombre des bataillons allemands fut réduit à 15, le reste étant dirigé sur le front occidental. En revanche, les IVe et XIIe divisions bulgares, qui se trouvaient sur le front roumain, furent déplacées après la paix conclue avec la Russie et la Roumanie, afin de renforcer le front de Macédoine où elles vinrent remplacer les unités allemandes.

De janvier à juillet 1918, d'autres unités allemandes quittèrent le front macédonien pour venir participer en France

à la grande offensive du kaiser contre Paris; toutefois un commandement allemand restait à la tête de l'armée bulgare d'Albanie, qui prenait le nom de XIe armée allemande.

La répartition des forces ennemies en Macédoine, depuis le lac d'Ochrida jusqu'à la mer Égée, était la suivante :

XIe armée allemande (composée de troupes bulgares sous un commandement allemand) :	
Du lac d'Ochrida à Malaroupa	123 bataillons
Ire armée bulgare :	
De Malaroupa au mont Belessi	77 —
IIe armée bulgare :	
De Belessi aux embouchures de la Strouma	45 —
IVe armée bulgare :	
Sur les côtes de la mer Égée	15 —
Total	260 bataillons

A ces 260 bataillons de l'armée germano-bulgare s'ajoutent près de 40 bataillons autrichiens, opposés à un corps d'armée italien et à des détachements de l'armée d'Orient dans la région de Korytsa.

L'ennemi, pourvu d'une artillerie de 1 280 canons de divers calibres, occupait, des lacs de Presba et d'Ochrida à la mer Égée, un front d'environ 300 kilomètres.

Lorsque, au printemps de 1918, les trois divisions de volontaires organisées par M. Vénizelos furent renforcées par l'arrivée des premières divisions de la Grèce mobilisée, l'armée d'Orient opposait un total d'environ 207 à 219 bataillons aux 260 bataillons des armées germano-bulgares, fortement retranchées sur des positions qu'elles avaient pu organiser et perfectionner pendant trois ans. L'appoint des effectifs helléniques non seulement a rétabli l'équilibre, mais encore a pu modifier, au moment opportun, l'équilibre des forces en faveur des Alliés.

A ce moment, les effectifs des armées alliées en Orient atteignaient, dans leurs grandes lignes, les chiffres suivants : 8 divisions françaises, de 72 à 80 bataillons ; 10 divisions

helléniques, de 90 bataillons ; 6 divisions serbes, de 54 bataillons ; 4 divisions britanniques, de 36 à 40 bataillons ; une division italienne, de 18 bataillons. Soit un total de 29 divisions et de 270 à 282 bataillons.

Il résulte de ces données que l'entrée en ligne des troupes helléniques réalisait à souhait les conditions de la grande offensive qui avait été différée jusqu'alors. Grâce aux conceptions vastes et lumineuses du haut commandement de l'armée d'Orient qui depuis plusieurs mois déjà avait préparé son plan, grâce à la capacité manœuvrière et à l'esprit d'émulation de toutes les troupes alliées, une grande victoire fut remportée, dont les conséquences immédiates ont exercé une influence rapide sur la solution de la guerre.

Au moment où, sous les ordres du général Franchet d'Espérey, s'est déclenchée l'offensive de l'armée d'Orient, les unités helléniques étaient ainsi réparties :

1° Le 1er corps de l'armée hellénique (Ire, IIe, XIIIe divisions, avec 27 bataillons) occupait 60 kilomètres sur la ligne du secteur Bélessi-Sérès-embouchures de la Strouma. En face de ce corps d'armée se trouvait la IIe armée bulgare, forte de 45 bataillons. Quelques jours avant l'offensive générale, les troupes helléniques de ce secteur, ayant reçu l'ordre d'avancer leur ligne dans la vallée de la Strouma, exécutèrent cette avance sur une longueur de 30 kilomètres, sur une profondeur de 5 kilomètres, repoussant un ennemi très supérieur en nombre, et parvinrent à atteindre en peu de temps tous les objectifs assignés. Le mouvement fut si rapide que l'ennemi put croire à une attaque de fond dans ce secteur. C'est pourquoi les troupes bulgares qui s'y trouvaient y restèrent accrochées par cette heureuse diversion, et que même des renforts allemands, venus de Roumanie, se concentrèrent sur la Strouma, tandis que l'attaque principale se dessinait sur la partie du front comprise entre la Cerna et la Dzena.

2° Plus à l'ouest, au sud-ouest et au nord du lac de Doiran, deux divisions helléniques attaquaient le front bulgare, particulièrement solide et fortifié dans ce secteur occupé par 14 régiments d'infanterie et plus de 200 canons. Nos troupes s'emparaient brillamment des organisations ennemies et empêchaient définitivement l'ennemi d'envoyer des renforts

dans le secteur visé par l'attaque principale. Ces deux divisions ont subi, dans cette lourde tâche, des pertes sensibles. Elles eurent près de 4 000 hommes hors de combat. Quand l'ennemi eut commencé de lâcher pied sur l'ensemble du front, ces divisions d'attaque s'élancèrent à sa poursuite, forcèrent les défilés du mont Bélessi et occupèrent la vallée de la Stroumitza.

3° Sur la rive gauche du Vardar, deux divisions helléniques, opérant en liaison avec les troupes françaises, exécutèrent une attaque très brillante dans le secteur Dzéna-Vardar, poursuivirent l'ennemi en retraite, occupèrent le défilé de Démir-Capou, traversèrent le Vardar et poussèrent leur marche victorieuse vers Radovista-Ichtip.

4° A l'ouest de ce secteur, un détachement hellénique s'emparait du massif de Dzéna, menaçait les communications de l'ennemi avec la ligne Dzéna-Vardar, bientôt abandonnée par les Bulgares, et appuyait en même temps la droite de l'armée serbe.

5° Entre Dzéna et la rivière Cerna, tandis que les troupes serbes, opérant en liaison avec des forces françaises, enlevaient les organisations ennemies et continuaient, d'un magnifique élan, leur avance victorieuse vers Cavadar-Négotin, sur la voie ferrée Uskub-Salonique, une division hellénique, opérant à leur gauche, s'emparait des ponts de la Cerna, marchait sur Prilep, forçait le défilé de Brod, et s'avançait, avec les forces françaises du secteur de Monastir, jusqu'aux frontières du Monténégro.

Telle fut la marche générale de l'armée grecque. En résumé, la brèche à la droite bulgare put être ouverte par la coopération active de six divisions helléniques et par la diversion opérée par deux autres divisions sur le front de la Struma.

Le général anglais Milne a rendu un bel hommage à l'armée hellénique et a défini en termes exacts l'importance décisive, indispensable, de son concours dans la manœuvre pour la victoire. Le général français d'Anselme a loué, dans un rapport adressé au général Franchet d'Espérey, les vertus « merveilleuses » du soldat grec, son courage héréditaire, son ardeur au combat, sa résistance à la fatigue, sa sobriété proverbiale. Les éloges motivés du général d'Anselme s'appliquent

à toutes les unités de l'armée grecque, depuis les combattants de la division de l'Archipel que les Alliés eurent l'occasion de connaître et d'apprécier à l'affaire de Skra-di-Legen, jusqu'aux recrues de la 4e division qui, venue au front quinze jours seulement avant l'offensive générale, fut tout de suite à la hauteur des troupes les plus aguerries.

Le soldat grec s'est montré digne de sa renommée, non seulement pendant l'attaque, mais au cours des poursuites où on le vit franchir des étapes quotidiennes de 25 à 30 kilomètres en combattant. Un officier français, le colonel Thiry, commandant le 32e d'Infanterie coloniale, a constaté avec une affectueuse admiration cette rapidité dans l'avance victorieuse. Le général d'Anselme a résumé son opinion en ces termes : « Les troupes grecques peuvent être comparées aux meilleures troupes alpines. »

L'armée hellénique, ayant ainsi participé avec la totalité de ses forces au succès des opérations offensives qui ont abouti à la capitulation bulgare, ayant réoccupé les territoires grecs envahis par les Germano-Bulgares en 1916, est actuellement prête à poursuivre les opérations dans les directions que la situation politique et militaire indiquera. Elle ne demande qu'à marcher. Son idéal a été, de tout temps, de travailler et de combattre pour la libération de ses frères opprimés par les Turcs et par les Bulgares : c'est l'idéal commun des nations alliées qui, dès le début de la guerre déchaînée par la tyrannie des empires de proie, ont inscrit sur leur programme de liberté et de justice le respect du droit des peuples et l'application stricte du principe des nationalités.

COLONEL M.

LES ANIMAUX ET LA GUERRE[1]

... La bataille bat son plein : les communications sont interrompues, les fils coupés. A tout prix cependant il faut rétablir la liaison. Mais pourquoi envoyer à une mort inutile, le coureur, l'estafette ou même le chien avec la certitude qu'ils ne pourront remplir leur mission, tant est formidable l'ouragan de fer et de feu?

La troupe isolée est assiégée de toutes parts. Ne lui reste-t-il donc qu'à mourir héroïquement? Non... Voici que tout à coup, les pigeons prennent leur vol. Un homme les a emmenés dans sa musette. On attache à leur patte un message. « Et malgré les explosions, les éclatements de l'acier et des flammes livides, malgré les nappes de gaz, malgré toutes les brumes..., malgré l'ombre qui est descendue, ils volent, porteurs de nouvelles, très haut, dans la limpidité de l'azur..., par-dessus les cratères des volcans flamands ou champenois [2]. »

Lorsqu'ils regagnent leur colombier, il leur arrive d'être blessés, de revenir avec leur belle gorge mauve rougie et déchirée. Pigeons des tranchées de Bapaume, des tranchées de Douaumont, du mont Kemmel, ils ont tous consciencieusement rempli leur mission s'ils ont pu échapper aux périls de la route.

« Je connais, dit Clemenceau [3], je connais le fait d'un

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1918.
2. A. Bertrand, *l'Orage sur le Jardin de Candide.*
3. G. Clemenceau, Séance de la Chambre du 3 juin 1918.

groupement d'hommes perdus, de Bretons..., qui ont été cernés toute une journée. Le lendemain, résistant encore, privés de toute communication, ils ont envoyé à leur corps un pigeon voyageur pour dire : Nous sommes là : nous avons promis de ne pas céder : nous nous battrons jusqu'à la fin. Si vous pouvez venir nous chercher, venez. »

Le secours arriva, grâce au message, et la troupe héroïque put se dégager. Cela se passait au mont Kemmel, mentionné dans les communiqués lors des angoissantes journées de mai-juin dernier : un exemple entre tant d'autres du rôle secourable des pigeons : ils sont 10 000 aux armées.

Le pigeon-voyageur franchit des distances qui peuvent atteindre et même dépasser 800 kilomètres. Sa vitesse moyenne est de 70 à 80 kilomètres à l'heure. Sur les fronts actuels, de tels parcours sont inutiles, les pigeons ne volant jamais à plus de 40 à 50 kilomètres de leur colombier. Celui-ci est installé dans un véhicule fermé quelconque : voiture régimentaire, autobus désaffecté...

Bien entendu, si en temps normal l'amateur colombophile jouit d'une certaine liberté, il n'en est plus de même pendant la durée des hostilités. Tout élevage, tout exercice sont interdits. Seules, les sociétés qualifiées peuvent recevoir des autorisations. Les demandes ne peuvent être faites qu'à certaines époques variant d'après l'âge des pigeons : avant le 1er avril pour les vieux, le 15 juin pour les jeunes, le 1er août pour les exercices d'arrière-saison. L'entraînement commence à l'âge de quatre à cinq mois.

Les pigeons de Liége ont une histoire. En 1915, les Allemands ayant décidé de les faire disparaître, sans doute par crainte d'espionnage, un officier fut commandé avec un peloton pour procéder à l'exécution. On attira les volatiles place Saint-Lambert, en leur jetant du grain en abondance.

Lorsque toute la bande, rassemblée sur le gravier, fut bien occupée à picorer, l'officier commanda fièrement l'ordre : « En joue ! feu... » Une salve déchira l'air. Tous les pigeons s'envolèrent, tous, sauf un seul qui gisait, abattu, sur le terre-plein. La foule, amusée, riait. L'officier, furieux, injuriait ses soldats, leur reprochant une telle maladresse et demandant avec violence comment il pouvait se faire que cinquante

hommes n'eussent réussi à tuer qu'un seul oiseau. Un gamin belge se chargea de la réponse : « C'est qu'ils auront tous tiré sur le même ! »

L'expérience ne fut pas renouvelée et les pigeons de Liége eurent la vie sauve...

*
* *

Chevaux, mulets, ânes, chiens, pigeons, voilà pour les animaux qui participent directement à la guerre, pour ceux qui, par leurs souffrances, leur misère, leur mort souvent héroïque, méritent le nom de soldats et de combattants.

A côté d'eux, il y a tous les autres : les animaux mascottes d'abord, et puis la foule innombrable de ceux qui vivent à l'état libre ou sauvage, et sur qui la guerre exerce pourtant son action.

Les mascottes des armées britanniques, *regimental pets*, ont une existence officielle, reconnue par le *War Office*. Symboles d'un passé militaire glorieux, d'un souvenir ou d'une tradition religieusement conservée, elles se déplacent souvent avec leurs unités, font campagne et figurent au livre d'or des régiments, avec la mention de leurs états de service lorsqu'elles ont eu les honneurs d'une citation.

Les animaux qui suivent ainsi la « carrière militaire » sont aussi variés que nombreux. Ils appartiennent aux races sauvages comme aux espèces domestiques les plus courantes : en dehors des chiens, des chats, des chevaux, des mules, des chèvres, des moutons, on y rencontre des cerfs, des antilopes, des singes, des kangourous, des ours, des lionceaux, de jeunes tigres.

Inutile de dire que, sauf pour les espèces courantes, ces animaux, surtout les derniers, restent la plupart du temps au dépôt et figurent surtout dans les défilés de parade. Pourtant, le major Raoul Lufbery, de l'armée américaine, tué récemment au cours d'un combat aérien, se faisait accompagner dans tous ses déplacements par deux mascottes redoutables, deux jeunes lions, Wisky et Soda.

Chez nous, les mascottes ne sont pas reconnues officiellement : elles existent pourtant en grand nombre dans nos régiments. La dernière en date est une cigogne vivante, baptisée

Hélène. Elle fut offerte en juin 1918 par M. Édouard Herriot au lieutenant Fonck, alors que celui-ci se trouvait à Lyon, comme porte-drapeau, pour la présentation de l'emblème sacré aux troupes de la 5e arme. Son escadrille est devenue, depuis le don de M. Herriot, l'escadrille de la Cigogne.

Lorsque les armées ennemies envahirent la Belgique et le nord de la France, des milliers de chiens, de chats, d'animaux familiers abandonnés furent recueillis par les Tommies et nos soldats : ils devinrent de véritables mascottes.

« Dans cette formidable tourmente, l'homme éprouve le besoin d'attirer la bête et de la protéger, de l'entourer de soins et d'humble affection. Toutes les tranchées sont des ménageries au fond desquelles plus d'un rude soldat souffre, respire et dort, espère et reprend courage, serré contre une pauvre petite chose vivante qui, par moment, met de la joie et de la consolation dans la détresse de son cœur. »

*
* *

Il y a, enfin, la foule innombrable des animaux des champs, des bois, du gibier à poil et à plumes, des petits oiseaux qui, pour rester en dehors du grand conflit, en ressentent pourtant les effets, en ont leur vie troublée.

Comment donc tous ces animaux, qu'ils soient combattants, mascottes ou... neutres, supportent-ils le cataclysme ?

Des observations de M. Edmond Perrier, directeur du Muséum, il résulte qu'ils l'acceptent en général avec indifférence. Seule, la psychologie des animaux supérieurs ressemble singulièrement à la nôtre en face du danger.

Libre d'obéir à son instinct, tout animal se considère comme menacé chaque fois qu'une sensation nouvelle se produit chez lui ; il tend alors à s'éloigner d'abord de l'endroit ou de l'objet qu'il juge dangereux, pour se mettre en lieu sûr. Il le fait avec d'autant plus de rapidité qu'il est plus impressionnable. L'oiseau s'envole; les animaux attachés à la terre prennent leur course. C'est un mouvement instinctif et naturel. Pour ceux qui ne se terrent pas, comme le lièvre ou le gros gibier, cette fuite est une fin, un but ;

elle devient un moyen pour ceux qui ont un terrier : lapins, renards, blaireaux.

Mais l'instinct n'est pas fatal : bien que la liberté soit imitée, il se modifie suivant les circonstances. L'instinct de conservation n'échappe pas à cette loi. Le temps crée bientôt des habitudes différentes et une adaptation nouvelle.

Ainsi les animaux se familiarisent rapidement avec les bombardements, ce qui explique la présence non loin du front des hôtes habituels des bois ou de la plaine : cerfs, sangliers...

Un capitaine d'artillerie rapporte que, durant deux mois, — et le fait est loin d'être isolé — un grand lièvre s'était logé dans un trou d'obus de 210. Il en sortait pour visiter, sans souci de la ferraille, les crêtes labourées par les obus.

Paul Lintier, dans *Ma pièce*, conte avoir vu en Champagne « un peuple de lapins s'ébattre dans la brume matinale ». L'effroyable bombardement qui a bouleversé tout le pays ne l'a pas chassé de ses terriers. Au petit jour, les lapins sortent de leurs trous pour prendre sur la terre humide de rosée, leurs plaisirs habituels. On est surpris de leur multitude... »

Mais l'animal, bien qu'habitué aux bombardements, reste très sensible aux variations d'intensité du bruit. L'accommodation n'a pas dépassé une certaine limite.

On sait que les rats sont malheureusement les hôtes habituels — et combien encombrants ! — des tranchées. Que la canonnade augmente, ils manifestent aussitôt leur frayeur par leur affolement et le désordre d'une fuite rapide.

Le capitaine déjà cité conte qu'un bombardement intense exécuté par nous sur les lignes adverses cloua l'ennemi sur place, mais nous valut la ruée en masse d'une horde de rats, si pressés de se sauver qu'ils se prenaient dans les réseaux de fils de fer ou se jetaient à l'eau et se noyaient.

De même, après peu de temps, les chats ont un mépris absolu du danger. Ils préfèrent les tranchées à tout autre emplacement de la ligne de feu, s'asseyent très tranquillement sur le haut du parapet, font leur toilette et ne s'éloignent, pour aller se cacher dans un coin, qu'au moment où un shrapnell ou un obus vient éclater près d'eux. D'être ainsi dérangés et salis par les éclaboussures de la terre, ils manifestent leur colère en hérissant le poil.

Mais, malgré leur sang-froid, ils sont également accessibles à la peur et perçoivent fort bien l'augmentation d'intensité du bombardement.

On cite un village en ruines où ils étaient demeurés très nombreux. Le village était gardé par un détachement qui avait organisé dans une cave un abri où les chats étaient fort bien reçus. En temps ordinaire, ils couraient partout. Mais, dès que le bombardement s'accentuait, ils se réfugiaient dans la cave, lentement lorsque les obus tombaient assez loin, très vite lorsque l'éclatement était rapproché. Leur frayeur augmentait avec la puissance du bombardement et ils venaient se frotter contre les soldats pour leur demander secours et protection.

De même les chevaux laissés libres ou au repos : impassibles et habitués au fracas de la bataille, ils s'affolent et prennent la fuite lorsque le tonnerre de l'artillerie se fait plus violent ou l'aviation ennemie plus active.

Les oiseaux, comme les animaux des champs, savent profiter des leçons de l'expérience. Depuis qu'ils n'ont plus à craindre les coups du chasseur ils font preuve d'une confiance absolue. Toutes les observations témoignent de l'indifférence avec laquelle ils accueillent les coups de feu et la canonnade.

Au moment où Paris était bombardé, des pigeons firent leur nid place de l'Opéra, au sommet des sacs de sable, protecteurs du groupe de *la Danse*. Les esprits enclins à rechercher la valeur symbolique des événements peuvent exercer leur sagacité sur ce fait. Les pigeons de l'Opéra ne bronchaient pas, assurément, lorsque tonnait le canon à longue portée...

Contrairement à ce que pourraient supposer les chasseurs de profession, les perdreaux, sans souci des marmites, cherchent dans le voisinage des points de chute les graines germées et les vers. Edmond Perrier a vu une compagnie d'une quinzaine de perdreaux se promener comme des poules sur une route nationale.

Les canards sauvages ne sont pas plus émus. On signale que dans une région boisée semée d'étangs ils restèrent narguant les projectiles. En l'absence des chasseurs, ils sont plus nombreux, plus audacieux que jamais.

Les grues, les cigognes volent à une faible hauteur, malgré

la fusillade et le canon, tandis que seules les oies sauvages semblent manifester quelque inquiétude par leur vol mal équilibré et zigzaguant.

Les pies, elles, font exception : elles sont probablement d'humeur peu belliqueuse. On les signale émigrant en masse du nord de la France pour aller s'établir dans les comtés plus tranquilles du sud de l'Angleterre. Et peut-être reverra-t-on bientôt leurs nids dans les parcs de Londres qu'elles avaient complètement abandonnés depuis une trentaine d'années.

Faisant la chasse aux rongeurs, défendant les musettes contre les rats, les chouettes sont très aimées des hommes.

Pour les corbeaux, sinistres dans leur livrée de deuil, le carnage de la guerre est une fête. On les voit tournoyer, nombreux, et « pousser des cris de joie sur notre belle terre de France, plus riche jadis en vignes qu'en cadavres, en vergers qu'en cimetières. »

Des oiseaux sauvant un bateau et des vies humaines : le fait est trop rare pour ne pas être rapporté. « Naviguant dans la Manche avec précaution, conte le capitaine, j'aperçus, posées sur un objet flottant, plusieurs oiseaux que je reconnus être des mouettes. M'étant approché je constatai que l'objet flottant était une mine à cinq tiges : sur chacune des tiges était posée une mouette. Sans l'indication ainsi donnée, notre bateau était perdu. Nous avons fait sauter la mine à coups de fusil. »

Quant aux petits oiseaux, « rien ne trouble non plus leur philosophie, leurs chants, leurs amours. Ils portent le printemps en leur cœur. » S'ils ne font pas leurs nids sur la ligne de feu elle-même, c'est qu'il n'y a plus d'arbres ni de haies. Mais à une lieue des tranchées, là où existent encore quelques boqueteaux, quelques buissons, les rossignols n'ont jamais cessé leurs chants, non plus que les alouettes. On a vu des cailles faire leur nid dans un champ de seigle, au voisinage d'une tranchée. Les roitelets, les mésanges font la chasse aux mouches et aux insectes sans souci des rafales du 75, et le coucou joyeux lance son réveil au milieu des hommes qui le prennent en sympathie. Au printemps, l'hirondelle vient aussi comme une image de paix et de victoire.

Le contraste violent entre la dévastation du sol, l'enfer de la ligne de feu et le retour du printemps, le réveil de la terre est trop saisissant, trop douloureux pour qu'il n'en soit pas fait mention dans les notes et impressions des combattants, dans les carnets de route de ceux qui malgré leur terrible métier de soldats sont restés artistes et poètes.

« Le silence profond n'est troublé que par quelques cris d'oiseaux de nuit regagnant leur gîte...

« Soudain, un murmure infiniment doux se fait entendre : une mélopée sifflée en sourdine par quantité de petites voix : ce sont les loriots qui s'éveillent. Le bois en est peuplé...

A quoi peuvent rêver les oiseaux ?
La guerre, pour eux, existe-t-elle ?

« Peu à peu le murmure s'étend : le bois tout entier s'emplit de gazouillis qui se répondent d'un arbre à l'autre...

« Comment traduire le charme de ce chant dans le bois dévasté, saccagé par la mitraille, mais paré à cette heure des prestiges de l'ombre ?

« Un jour, des hirondelles passèrent et ce fut un événement dans la tranchée.

« Au-dessus de ma tête..., un pommier grêle subsistait, seul épargné par la mitraille. Timidement, comme en cachette, il risqua d'abord quelques bourgeons. Puis, beaucoup d'autres, d'où jaillirent de petites feuilles qui, peu à peu, devinrent une couronne de verdure. Enfin, un matin..., un beau matin, il se couvrit de fleurs blanches, et sur ce bouquet de mariée, des petits oiseaux que le canon n'effrayait pas vinrent se percher, très braves.

« Ce pommier grêle et ces petits oiseaux, ce fut pour nous tout le printemps[1]. »

*
* *

Cette question de la psychologie animale pendant la guerre nous amène tout naturellement à nous demander : Le courage existe-t-il chez les animaux? Problème complexe de psychophysiologie que nous nous contentons de poser, car il mériterait à lui seul une longue étude.

1. *La Mort qui rôde*, de G. du Bosq de Beaumont.

Si, pour être courageux, il faut, ainsi que le veulent les docteurs Huot et Voivenel, « avoir l'idée de la mort, accepter de son plein gré le sacrifice de l'individu à l'idéal, résultat lui-même des croyances, de l'éducation, du désintéressement, du raisonnement, de la volonté », les animaux n'ont certes pas le vrai courage. Ainsi compris, le courage et l'héroïsme ne sont pas même le propre de l'homme, mais seulement de l'homme supérieur. Mais la part faite aux éléments intellectuels ou idéalistes dans la définition du courage nous semble excessive.

Si par courage on entend plus simplement le mépris de la mort, les animaux sont courageux : ils ne craignent pas la mort, bien qu'au moment suprême ils en éprouvent l'angoisse et en aient le sentiment. Dans les yeux du cheval ou du chien qui agonise, il y a une douleur pareille à la souffrance humaine.

Évidemment, s'ils ne craignent pas la mort, c'est qu'ils l'ignorent, mais cette ignorance les mène jusqu'au sacrifice de leur existence. Sacrifice passif, inconscient chez eux ; sacrifice conscient, noble, voulu ou accepté chez l'homme : telle nous semble être la différence entre ces deux courages.

Bien que l'intelligence ne semble pas jouer un rôle prépondérant dans le résultat final, il y a lieu d'établir une distinction entre les animaux supérieurs que nous utilisons pour nos besoins, le chien, le cheval en particulier, et ceux qui vivent à l'état libre ou sauvage. En effet, tandis que ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes, suivent leurs penchants naturels, les premiers, sous l'influence de l'éducation, du dressage, peuvent acquérir certaines qualités qui les rapprochent de l'humanité.

L'instinct n'est pas fatal, l'évolution de l'animal, pour être plus limitée que celle de l'homme, n'en existe pas moins. Et qu'est-ce que l'éducation par le dressage, si ce n'est le moyen de développer ou de modifier certains instincts, de les diriger vers une fin utile, de les fixer, une fois qu'ils sont ainsi perfectionnés, ou bien de réagir contre d'autres, tels que l'instinct de conservation?

Dominer cet instinct, vaincre la peur, s'accommoder à nouveau, telle est la condition première du courage. Si le courage a une base morale, il a aussi et plus communément une base physique qui est la maîtrise de soi.

C'est par la prédominance du système nerveux sur les autres éléments que certains chiens ou chevaux, particulièrement impressionnables, « perdent la tête » sur la ligne de feu où ils ne peuvent être utilisés. C'est par le contrôle du système nerveux, inné ou acquis, par la domination des réflexes que certains animaux, au contraire, accomplissent de véritables actes d'héroïsme qui leur valent les honneurs de la citation.

N'est-ce pas le cas de cette mule du Middlessex Regiment, décorée de trois médailles lors de la campagne sud-africaine et inscrite à l'ordre de l'armée pour « la vaillance et le courage tranquille — *for the valiance and the quiet courage* — dont elle fit preuve lorsque *seule et sans conducteur* elle assurait sous un feu violent le ravitaillement en munitions. »

Dans la guerre actuelle, voici l'exemple de Lucifer, cheva demi-sang au 15e dragons, cité à l'ordre du jour pour le motif suivant : « Blessé le 17 septembre 1917 en assurant sous un bombardement violent la liaison entre deux unités séparées par un éboulement. Cheval dont le calme, le sang-froid et le courage font l'admiration des chefs. »

Par une pensée touchante, mêlant dans un même sentiment son admiration pour ses hommes et sa reconnaissance envers les chevaux qui partagent les mêmes dangers, le chef d'escadron d'une batterie d'artillerie qui a reçu la fourragère a décidé que tous les chevaux de la batterie qui étaient présents lorsque le régiment mérita ses deux citations, porteront à la bride deux pompons aux couleurs de la croix de guerre.

Le courage ! De quel autre nom désigner, lors des charges héroïques, la fougue du cheval dont l'ardeur ne fait qu'un avec celle du cavalier au point que l'un semble communiquer son âme, l'autre la puissance de son souffle et qu'on ne sait finalement lequel des deux entraîne l'autre? Le courage ! N'est-ce pas lui qui anime tous ces chevaux, intrépides et formidables, se ruant dans la mêlée, « crinière au vent, comme un étendard, naseaux fumant du feu, sabots martelant l'espace ». Et les ânes, les bourriquots d'Algérie, impassibles, qui, en longue file apportaient dans les tranchées, jusqu'aux plus lointains postes d'écoute les aliments des hommes et la nourriture des fusils et des mitrailleuses ! Ne nous donnaient-ils

pas un bel exemple du courage tranquille que l'on a coutume d'admirer chez les hommes? « Vrai peuple de fourmis laborieuses, philosophes, inacessibles à la crainte, que ne troublent ni les averses de pluie ni les orages de shrapnells, ni les explosions des lourds percutants, ils se faufilent partout, leur charge rabotant les murs de boue remontant sur le sol, lorsqu'il n'y a plus de tranchée ! »

Courage et héroïsme, comment qualifier autrement encore le sacrifice de ces deux chiens mobilisés, accomplissant leur devoir jusqu'à la mort? L'un d'eux, chien sanitaire, découvre au nombre des blessés l'infirmier qu'il avait coutume d'accompagner : il se couche auprès de lui et appelle... Mais voici que l'artillerie ennemie commence à tonner et sans souci de la mitraille, le chien se fait tuer sur place plutôt que de quitter son maître. L'autre, porteur d'un ordre, est grièvement blessé et meurt un quart d'heure après avoir rempli sa mission.

De tels exemples ne sont pas une exception. Nous aurions donc mauvaise grâce à refuser aux animaux un courage dont ils nous donnent chaque jour des preuves indiscutables.

*
* *

Mais ce n'est pas seulement sur le champ de bataille que leur hécatombe a été terrible. Victimes de la guerre, ils connaissent à l'arrière une mort plus prosaïque et moins glorieuse.

« L'armée, a dit Napoléon, est un ventre qui marche. » Ses besoins alimentaires sont formidables en effet ; la consommation de la viande, celle de bœuf en particulier, y figure pour une large part si bien que nos riches réserves ont considérablement souffert.

Lorsqu'éclata la guerre, notre troupeau bovin comptait 14 800 000 têtes : dix mois plus tard, il était réduit à 11 700 000. On estime que l'intendance a eu mensuellement besoin de 200 000 bovidés pendant la durée des opérations, ce qui représente 2 400 000 unités par an.

On jugera encore de l'intensité des besoins de l'armée par les chiffres suivants : la consommation moyenne de viande en France, par habitant et par an, est de 45 kilos : sur le front, elle est de 150 à 180 kilos.

La guerre mondiale a eu sur les conditions d'existence de

quelques animaux des conséquences inattendues. Aux États-Unis, elle agit de façon bien différente sur celles des abeilles... et des porcs.

Les abeilles n'ont jamais été si heureuses. Pendant que l'Américain s'impose la privation du sucre, elles se régalent à loisir de la précieuse denrée. Les nécessités du ravitaillement ont en effet supprimé, pour les remplacer par des légumes, les fleurs d'où l'abeille tirait sa nourriture, et l'on a dû fournir aux abeilles une ration quotidienne de sucre. Mais on estime qu'une livre du sucre ainsi sacrifié donnera plus tard dix livres de miel. Le placement est donc excellent.

Les porcs ne sont pas l'objet de soins moins assidus. Mais ces soins ont pour eux des conséquences plus fâcheuses. On parle couramment aux États-Unis de « l'élevage patriotique du porc ». Le comité du ravitaillement annonce que dans la plupart des villes et des villages de l'Union, les jeunes gens ont formé des clubs pour l'engraissement du précieux animal. On a même, et pour la durée de la guerre, suspendu l'application d'une vieille loi qui, dans certains districts, interdisait l'élevage des truies.

*
* *

Directement ou indirectement, héroïques ou indifférents, acteurs ou spectateurs, tous les animaux subissent plus ou moins les dures lois de la guerre. Nous ne pouvons leur refuser notre pitié. J'entends l'objection, toujours la même: « Qu'est-ce que le malheur des bêtes, comparé à celui des hommes? »

Mais, ainsi que l'écrit Henri Lavedan, « tout se tient dans le beau chapelet, si fortement noué et émaillé, de la bonté. Pour avoir pitié des souffrances de son semblable, il faut apprendre à se pencher plus bas, vers celles de son inférieur, de la bête qui n'a que l'homme pour protecteur, ou pour pire ennemi. »

C'est avec cette pensée que l'évêque protestant de New-York vient d'ordonner des prières dans son diocèse pour les animaux engagés dans la guerre : il fait appel à la bonté divine en faveur de ces « bêtes muettes, innocentes créatures » qui souffrent et meurent, elles aussi, pour notre cause.

E.-G. SÉE

LES LETTRES ET LA VIE

Naturellement c'est de lui que je vais vous parler. Mais ce ne sera pas sans un grand effort. Lorsque l'autre lundi, on m'a appris la mort d'Edmond Rostand, au moment même, et bien des heures après, littérairement je n'ai rien pensé sur lui, rien. J'avais de la peine. Je me souvenais. La mémoire, en ces circonstances, est la grande auxiliatrice. Elle nous aide à refaire du présent avec le passé, à prolonger ce qui n'est plus par la rallonge de ce qui a été... Je revoyais Rostand tel que je l'avais vu cet été à Arnaga, et bien des fois avant, dans des causeries, des dîners, des soirées ensemble : si affable quoique si aristocrate, si cordial quoique si malicieux, si gentilhomme quoique si homme de lettres. Et c'est tout cela uniquement que j'eusse aimé vous dire.

Mais ma tâche ici veut que, bon gré mal gré, je participe à ce concours général qu'institue dans la presse la mort de tout écrivain illustre. Mettons-nous donc à notre copie, tâchons de noter ce que nous apporta Edmond Rostand, ce qui disparaît avec lui, ce qu'il nous laisse.

Il emporte d'abord, dans la tombe, la plus grande celébrité qu'aient connue nos lettres depuis Voltaire, Chateaubriand, Lamartine, Béranger, Victor Hugo — et une célébrité plus exceptionnelle encore que la leur, puisqu'elle fut exclusivement littéraire, pure de tout alliage extérieur. La politique avait beaucoup fait pour la popularité de ces grands devanciers. Rostand, lui, ne dut rien de la sienne qu'à ses écrits. C'est de ses vers seuls qu'a jailli en un soir sa renommée, comme c'est avec ses vers seuls qu'il a peu à peu édifié Arnaga. Les autres n'étaient parvenus à la foule qu'en traversant les luttes des partis. Lui, du jour au lendemain,

une pièce lui avait donné avec la gloire le public de l'univers entier. Cas unique dans notre histoire, sauf Corneille.

De même qu'il faut remonter au *Cid* pour trouver sur la scène une fortune égale à celle de *Cyrano*, aussi soudaine, et qui ait soulevé chez les spectateurs tant d'enthousiasme, dans l'envie tant de remous, dans la niaiserie tant de loquacité.

On a qualifié *Cyrano* de grand événement. Ce fut plutôt une manière de cataclysme, de maëlstrom inopiné, une lame de fond qui bouleversa le monde des lettres jusqu'en ses extrêmes profondeurs, défonça tout le réseau des petites intrigues, des petits accords, des petites publicités, et révéla aux écrivains ahuris à quelles hauteurs pouvait atteindre ce dieu qu'ils se représentaient d'envergure si menue, de moyens si faibles, d'action si restreinte : le Succès.

Dans le camp des poètes surtout le désarroi marqua son maximum. Songez donc ! Un si prodigieux résultat obtenu par cet article désuet, discrédité, éculé, dont aucun théâtre ne voulait, en qui aucun directeur ne croyait, qu'on ne jouait que par expédient ou en vertu du cahier des charges : une pièce en vers ! Et qui mieux est, une pièce comique, une pièce gaie, une pièce à recettes, — c'est-à-dire le mirage après lequel ils couraient tous depuis cinquante ans et où ils avaient tous perdu leur peine et leur souffle, les Banville, les Glatigny, la séquelle ! Un tel caprice du sort engendra les épisodes les plus drôlatiques. Des ménages de poète faillirent divorcer tant le triomphe de *Cyrano* y avait semé d'aigreur. Ailleurs dans les dîners, les soupers, c'étaient d'affreuses querelles, les uns soutenant hypocritement la pièce rien que pour la joie d'empoisonner les autres. Trois jours après la première, un poète venait chez moi aux nouvelles. Comme je présageais un long succès, il parut d'abord accablé. Puis se ressaisissant : « Oui, mais a-t-il la santé? » Hélas !...

Les critiques aussi battaient la breloque. Je me souviens d'un dîner avec Brunetière, où, de tout le repas, le grand critique ne déragea pas contre la pièce. Ce phénomène foudroyant de gloire spontanée, ce bolide de succès éclatant avec fracas dans son évolution des genres, incommodait Brunetière. Aussi quelle colère, quelle avalanche d'arguments hostiles ! Pièce rebattue, rafistolage romantique. Et quant au succès, combien d'autres équivalents avaient péri sans laisser de traces ! Ainsi Nivelle de la Chaussée... Assimiler Rostand à ce Nivelle, à quel degré de folie ne peux-tu pas conduire, ô théorie de l'évolution !

Enfin, pour achever, les penseurs s'en mêlèrent. De tout événement leur spécialité commande qu'ils découvrent la portée générale, le sens symbolique. Or malgré son héroïsme à la Fontenoy,

son impertinence à la Gavroche, son pétillement de vin de Champagne et cette grâce qui n'est que de France, *Cyrano* charriait bien des éléments qui, par l'intermédiaire de Ronsard, de Corneille, de Victor Hugo et d'autres, avaient filtré en lui du dehors : des truculences picaresques, un certain gongorisme espagnol, toute une floraison de concettis, alors que ni Racine ou La Bruyère, ni Molière ou Beaumarchais, ni Baudelaire ou Verlaine, ne portent de ces empreintes. Nos penseurs n'en décrétèrent pas moins que *Cyrano* sonnait le réveil du génie national, son insurrection contre les déprimantes brumes du Nord et les sombres fanges du réalisme. Tandis que Rostand figurait pour eux le Coq gaulois réduisant au silence par ses fiers appels les lugubres jérémiades du pessimisme teuton et les abjects propos du bas naturalisme...

Façon de voir très défendable à certains égards, car la pièce correspondait en effet au goût de bravade, de gouaillerie, de persiflage, comme aux élans chevaleresques du tempérament français.

Cependant, de là à prêter à Rostand des intentions si flétrissantes et si agressives contre ses confrères, il y avait plus qu'un pas. Comment n'eût-il pas vu qu'elles porteraient à faux? Vers 1898, le naturalisme touchait au déclin, le Théâtre Libre avait brisé avec les grossièretés, le symbolisme se repliait sur le Parnasse. Qui dès lors aurait visé les anathèmes de *Cyrano* ? *Les Corbeaux*, cette *Parisienne* et cette *Amoureuse* qui viennent de se réinscrire si triomphalement au répertoire? *Les Fossiles*, *l'Envers d'une sainte*, *Boubouroche*, *la Princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande* — c'est-à-dire ce que le théâtre du siècle avait produit de plus vrai, de plus poétique, de plus durable?

Mais il faut tenir compte de l'instant. Poètes, critiques, penseurs, *Cyrano* leur avait à tous tourné la tête. A présent, nous voyons plus clair dans cette aventure qui fut moins l'explosion d'un éblouissant chef-d'œuvre que le brusque avènement d'un homme supérieurement doué dans son art.

Parmi les ascendances littéraires de Rostand, on a cité Regnard, Banville, Victor Hugo. Il les avait certainement lus, était certainement de leur famille. Mais quoi qu'il ait pu leur devoir à l'origine, ce ne fut qu'une mise de fonds infime auprès de celle que lui avait avancée la nature. Au point de vue théâtre, instinct scénique, ni Regnard, ni Banville ne vont à sa cheville. Quant au comique, à la gaieté, si Regnard ne manque pas de belle humeur, et si une tradition de respect accorde aux froides plaisanteries verbales de Banville la complaisance de froids sourires, quelle différence avec cette verve torrentueuse et lumineuse qui, aux pièces de Rostand, entraîne,

subjugue les plus réfractaires? Un seul poète, sous ce rapport, l'égale peut-être : l'auteur du quatrième acte de *Ruy Blas*. Un acte sur la centaine que signa Victor Hugo !

En réalité, depuis le début du siècle, la poésie caressait un rêve : non point la comédie d'observation que Molière occupait et barrait peut-être à jamais, mais la comédie fantaisiste, allègre, toute de lyrisme et de mouvement, un mélange de Shakespeare, de Musset, de Dumas père, avec le rythme et le scintillement des mots en plus. Et comme le siècle expirait, un poète réalisa ce rêve : ce fut Rostand.

L'Aiglon, quoique d'une composition moins accomplie que *Cyrano*, visait et atteignait plus haut. Si l'entrain, l'ingéniosité y restent les mêmes, quelques-unes des scènes montrent plus d'ampleur, reflètent plus de méditation. On y remarque également un progrès dans la voie où certains appelaient l'auteur. Flambeau est tracé par Rostand avec tout son esprit, tout son cœur. Néanmoins, on sent que Cyrano lui a repassé, en les enflant, pas mal de ses cocoricos. Si rebelle qu'il soit aux cajoleries de l'opinion, un poète qu'on déclare national aura toujours peine à décliner les devoirs et les attraits de la charge. Mais par le tableau de Wagram, Rostand complétera sa pensée. Après avoir crié son amour de la patrie, il voudra qu'on connaisse aussi sa haine de la guerre.

Dans *Chantecler* l'ambition est plus vaste encore. Rostand a tenté là une épopée dramatique, dans le genre de ce *Roman de Renart* où se dresse toute la société d'une époque. Il est le maître du théâtre, notre amuseur en titre, celui dont on n'attend que la pièce divertissante, resplendissante, émouvante, enfin la pièce à la Rostand. Au lieu de donner cette pièce, au lieu de suivre ce chemin facile vers l'argent et vers le succès, nous le voyons tenter l'entreprise théâtrale la plus ingrate, la plus chimérique qui ait jamais été risquée sur les planches. *Chantecler* demeure toujours Cyrano, toujours Flambeau, — l'intrépidité, la générosité, la bonté, la gouaille. Mais son cri est devenu verbe, ses défis se lancent avec plus de majesté, d'un accent plus serein, plus grave. Ses blâmes ne vont pas à des personnages épars. Ils frappent des travers universels, des vices éternels... Malheureusement, ni le Boulevard ni le public ne surent gré à Rostand de cette élévation du ton. La pièce fut pour lui un échec. Elle ne se joua que trois cents fois !

Par contre, elle lui rallia bien des gens qui jusque-là n'avaient pas témoigné à ses vers toute indulgence. En général, on les jugeait sur les *Musardises*, volume de jeunesse, où si la virtuosité perçe déjà, le brillant l'emporte sur la profondeur.

Pour apprécier équitablement Rostand en tant que poète, il

faudrait, à vrai dire, une anthologie extraite de ses pièces. Sans présenter peut-être le charme secret, la subtilité de matière et de trame qu'on rencontre parfois ailleurs, je suis sûr que pour les idées, l'émotion, la forme, ces morceaux nous offriraient des passages remarquables et dignes de ranger avec les poèmes de la meilleure classe.

Il appartiendra à son successeur plus qu'à nous de réclamer cette anthologie. Mais qui succédera à Rostand, sinon dans son art du moins dans son fauteuil? C'est aux difficultés de la recherche qu'on mesure toute la place qu'il tenait parmi nous, toute sa taille et toute notre perte.

*
* *

Outre ce grand deuil, deux événements littéraires ont marqué le mois dernier : le centenaire de Leconte de Lisle et la publication des lettres inédites de Baudelaire.

Qu'est-ce au juste que le centenaire d'un auteur? Cent ans après sa naissance ou cent ans après sa mort? Souhaitons que ce soit les deux, car jamais on ne multipliera trop les occasions d'honorer la mémoire de nos maîtres.

Cependant, pour ne parler que des milieux littéraires (les autres ayant eu le mois dernier d'autres soucis et d'autres joies), ni Paris, ni les provinces n'ont fêté le naissance de Leconte de Lisle avec un excès d'élan. M. Paul Souday constata, non sans quelque mélancolie, la quasi-indifférence qui avait accueilli l'anniversaire. Mais selon moi, il a tort d'attribuer cette indifférence à l'animosité que nourriraient contre Leconte de Lisle les amis de Baudelaire et de Verlaine. « Les derviches tourneurs de Baudelairisme et du Verlainisme », pour user de ses rudes expressions, ne veulent, je crois, à Leconte de Lisle aucun mal. J'en sais même beaucoup qui placent très haut l'auteur des *Poèmes antiques*. Mais les sentiments ne se commandent pas et chaque poète recueille ceux que la nature de son génie comporte.

Il y a en poésie une certaine beauté ingénue et mystérieuse, tenant du sortilège, du philtre, qui crée chez le lecteur pour le poète une tendresse pouvant aller jusqu'à la passion. Baudelaire en toutes ses pages, Verlaine même dans les moins bonnes, attestent continûment ce genre de beauté captivante. Où qu'on ouvre leurs livres on subit le charme, la magie, le prestige.

Une autre poésie montre des beautés plus régulières, plus réfléchies, plus roides. Elle suggère l'admiration, le respect, sentiments

profonds mais peu expansifs. Leconte de Lisle et Vigny, son maître, sont les types parfaits de ces grands seigneurs de la lyre, qu'on révère plus qu'on ne les chérit.

Il semble dès lors que la concurrence n'a guère eu de part dans la froideur dont se chagrine M. Souday. L'estime, la vénération même n'engendrent pas de ces transports que soulèvent la ferveur, la communion dans l'enthousiasme. Le centenaire de Leconte de Lisle s'est donc passé exactement comme il convenait : comme une commémoration privée plutôt que comme un gala public. Chacun, je présume, a dû célébrer le poète discrètement, à domicile, en choisissant, pour le relire, parmi la trentaine de pièces supérieures qu'il a laissées. Et si la fête ne fut pas éclatante, elle me paraît avoir été fort bien ordonnée.

Pour ma part, elle m'a été un prétexte de lire un ouvrage remarquable que je me reprocherais de ne pas vous recommander : *Leconte de Lisle et les Poèmes antiques*, par Jean Ducros.

Jean Ducros, ancien élève de l'École Normale, est tombé à l'ennemi, à peine âgé de trente ans, en novembre 1914. Sa dernière citation se termine ainsi : « A été tué d'une balle à la tête, au moment où il donnait ses ordres, debout. »

Les hasards du service m'ont fait le camarade de quelques-uns de ces jeunes normaliens des générations nouvelles. Sans vouloir médire de leurs anciens, quelle différence d'un âge à l'autre ! Chez ces jeunes lieutenants, souvent tout frais émoulus des bancs de l'École, quelle liberté d'idées, quelle ardeur physique autant que morale, quelle primesautière bonne grâce, quelle science raffinée des lettres actuelles, bref, en un mot, quel modernisme ! Et malgré leur longue claustration scolaire, comme on les sentait dans la vie près de la vie — eux dont quelques-uns étaient hélas ! si près de la mort !

Les livres que les défunts eussent pu nous donner et que nous donneront, sans aucun doute, les survivants, vous en trouverez un spécimen dans l'ouvrage de Jean Ducros.

Ce n'est pas qu'un modèle d'érudition. C'est un modèle de goût, de tact, de sensibilité littéraire. Nul appareil de pédantisme, mais la modeste et sereine assurance, le ton calme, la phrase claire de l'homme sûr de son fait après réflexion. Et en voilà un qui savait ses poètes, leur hiérarchie, la distance entre un Leconte de Lisle et un Gautier, un Banville, un Laprade !...

Horreurs des dévastations, subversions des champs et des bois, destructions des monuments ou des villes, et tant d'autres pertes, vous êtes certes affreusement cruelles. Mais combien me serre plus

le cœur la disparition d'un Jean Ducros, l'anéantissement irrévocable d'une telle force et d'un tel esprit !

***

On n'a pas oublié le retentissement qu'obtinrent les lettres de Baudelaire à sa mère, lorsqu'elles parurent, l'an dernier, dans la *Revue de Paris*.

M. Jacques Crépet vient de les réunir en volume, y ajoutant quelques passages inédits, des notes du plus vif intérêt et l'index le plus utile.

Nul mieux que M. Jacques Crépet n'était qualifié pour cette présentation. Le culte baudelairien — car c'est un culte — a suscité toute une cohorte d'exégètes ardents que pour le zèle et le savoir, je comparerais plutôt à des muphtis qu'à des derviches tourneurs. Parmi eux, digne héritier d'un père qui consacra à Baudelaire un si précieux livre, M. Jacques Crépet occupe une place d'élite. Il apporte dans la recherche des documents baudelairiens un flair, un bonheur de prospection, que peu de ses rivaux égalent. Et l'édition qu'il nous prépare des *Fleurs du Mal* promet de prendre un bon rang auprès des éditions si soignées que nous ont déjà données MM. Van Bever et Pierre Dufay.

Dans sa préface, M. Jacques Crépet nous informe que la publication des lettres de Baudelaire avaient été retardée jusqu'ici sur les conseils de Catulle Mendès qui, en fait, les déclarait préjudiciables à la mémoire du poète, et, en principe, se déclarait opposé à toute divulgation posthume sur la vie privée de nos grands auteurs.

Le premier argument étonne de la part de Catulle Mendès qui, dans les seules pages où il nous ait parlé un peu longuement de Baudelaire, nous le montre débarquant de Belgique, aux abois, dépenaillé, sans le sou, implorant l'hospitalité et passant la nuit sur un canapé à crier sa misère, ses déboires, sa carrière manquée.

Quant à la seconde thèse, elle impliquerait des distinctions et des nuances. Incontestablement, il faut réprouver les publications posthumes qui, sans se référer à l'œuvre ni l'éclairer, nous exhibent le poète dans une posture dérisoire. Ce sont là crimes de lèse-littérature qui, même si le succès les rémunère, relèveront toujours de la vindicte publique. Mais quoi de pareil dans les lettres de Baudelaire?

Évidemment, à leur apparition, elles rencontrèrent quelques résistances. On leur reprochait la monotonie, de ne rouler que

sur des questions d'argent. C'était d'abord signe qu'on les avait mal lues. Et le grief tenait en outre à la conception que nous a inculquée le collège du genre épistolaire.

Un grand nom, des lettres inédites, on s'attend tout de suite à des morceaux de littérature ciselés, fignolés, à des pages d'anthologie.

Cette catégorie de lettres a certes ses mérites. Cicéron, Pline le Jeune, madame de Sévigné, mademoiselle Aïssé, de Brosses, Mérimée même ne sont pas à dédaigner. Encore que souvent bien factices, bien creux, voire d'un mortel ennui, en somme, ces auteurs constituent un genre de littérature qui eut son heure et sa place dans les traités de rhétorique.

Mais mademoiselle de Lespinasse à part, combien peu pèsent aujourd'hui tant de « chefs-d'œuvre » auprès de ces feuillets sans apprêts, de ces billets bâclés sous la dictée pressante de la passion, de la colère, de l'intérêt ou du besoin : lettres de Balzac aux siens, lettres à l'Étrangère, lettres intimes de Berlioz, lettres de Flaubert à Louise Colet, à George Sand, correspondance de Baudelaire avec ses amis, ses éditeurs, ses créanciers... Sans doute les règles du genre n'y sont qu'à demi observées. On s'y heurte à des incorrections, à des redites, à des trivialités. Mais cela, ce sont de vraies lettres ; cela, c'est de l'humanité ; cela, ce sont des gens qui vivent et qui se livrent !

Et où voyez-vous le ridicule? En quoi la souffrance, la gêne, les difficultés d'argent dégradent-elles, à vos yeux, un poète ? Chatterton vous ferait-il, par hasard, rire? Ou jugerez-vous diminué un Balzac à le suivre dans sa lutte homérique contre les recors et les protêts?

Alors, que subsiste-t-il des objections de Mendès?... Comment ! un miracle du sort nous a conservé dans ses moindres détails le calvaire d'un de nos plus grands poètes, les plus secrets de ses plus pénibles secrets, ce que l'homme le plus fort ne confie qu'à une seule femme ici-bas : sa mère ! Et il aurait fallu cacher ce trésor, l'anéantir, pour ne laisser de Baudelaire qu'une chromo douceâtre, auréolée de gloire et de succès? Si tel était l'avis de Mendès, je doute que c'eût été celui de Vigny.

Avec quelle piété attendrie, au contraire, l'auteur de *Stello*, un des rares de son époque qui comprirent et *devinèrent* Baudelaire, avec quelle émotion fraternelle ne se serait-il pas penché sur ces pages frémissantes de douleur ! Et quels n'auraient pas été ses efforts pour proposer aux remords de la foule et des pouvoirs ce nouveau chapitre du martyrologe poétique !

Vous verrez plus loin que Baudelaire avait commencé un ouvrage intitulé : *Mon Cœur mis à nu*. Cet ouvrage interrompu par la mort, les lettres de Baudelaire à sa mère l'achèvent. Moins d'ordre et d'art que dans un livre prémédité. Mais peut-être combien plus de sincérité et de force ! Tout l'inventaire des souffrances de Baudelaire s'y retrouve, jour par jour, sans une omission, sans une lacune : santé, amour, fierté, argent ; tous les glaives que la vie ne cessa de planter

... dans son cœur palpitant,
Dans son cœur sanglotant, dans son cœur ruisselant.

La pitié hésite entre tant de tourments. Mais je crois que les plus durs pour Baudelaire furent ceux qui le touchèrent dans son orgueil. Orgueil immense et qui dominait de haut la banale vanité du gendelettres. Cet homme si habile à mesurer ses contemporains, a en discerner les beautés ou les faiblesses, avait de sa valeur personnelle — intuition ou comparaison — une certitude qui touchait à la foi mystique. On connaît sa riposte à Aurélien Scholl qui, par une impudence comique, s'était permis, lui Scholl, de demander à Baudelaire pourquoi il faisait des vers. « Pour pouvoir en lire ! » répliqua sans hésiter l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Réponse en un certain sens inexacte, car on sait, par ses articles, par ses lettres, combien les poètes de tous les temps lui étaient familiers ; mais réponse qui néanmoins résumait d'un trait la pensée intime de Baudelaire. Sauf peut-être madame Desbordes-Valmore, — la seule poésie qui le satisfît pleinement, qui fût conforme à ses aspirations et à ses vœux, c'était bien la sienne.

« Mettant l'orgueil au-dessus de tout », écrit-il dans une de ses lettres où il n'est cependant pas question de littérature. Ç'aurait pu être sa devise. L'orgueil l'avait même doué d'une double vue qui lui dévoilait l'avenir de sa gloire. « Comme j'ai un genre d'esprit impopulaire, écrit-il encore, je gagnerai peu d'argent, mais je laisserai une grande célébrité, je le sais. » Et à une autre date : « Je suis convaincu — tu trouveras peut-être mon orgueil bien grand — que si peu d'ouvrages que je laisse, ils se vendront fort bien après ma mort. Ce sera une bonne affaire pour les libraires. »

Puis maintenant, figurez-vous cet homme si imbu de sa grandeur, de sa puissance, de sa suprématie, constamment en butte aux pires tracas de l'existence quand ce n'est pas aux pires chagrins — et imaginez les réactions. Vous avez là le sujet le plus passionnant et le plus tragique — moins roman par lettres que long monologue où retentit d'un bout à l'autre la plainte la plus effroyable qu'ait jamais proférée damné de génie.

Comme dans un cinéma nous voyons tour à tour tous les vampires qui peu à peu rongeront Baudelaire, p ur finalement le ter asser et le jeter, en pleine virilité, aux bégaiements du gâtisme.

D'abord une maladie horrible, dont les attaques intermittentes le harcèlent tantôt de souffrance, tantôt d'effroi. Puis le pesant et ixextricable filet des dettes. « Assassiné par les dettes depuis ma jeunesse... » écrit-il de cette longue torture qui dura trente ans. Il en périra à petit feu, soumis à tous les opprobres, à toutes les détresses. Pas de linge, pas de vêtements, souvent pas de pain. Certaines années, chassé d'hôtel en hôtel, en un mois il change de logis six fois. « Je ne travaille qu'entre une querelle et une saisie, entre une saisie et une querelle. » Quelles querelles ? Mais avec l'univers; avec son conseil judiciaire qui lui refuse de l'argent, en l'accablant de monitoires; avec les éditeurs, les directeurs qui le bernent, le lanternent, ne lui payant que des prix de misère; avec celle qu'il aima dix-sept ans, avec la diabolique Jeanne qui le gruge, le trompe, le méconnaît — et ne lui inspirera pourtant, même vieillie, enlaidie par l'âge, que compassion, fidélité, dévouement.

A certains moments la charge est trop lourde, le supplice trop amer, et Baudelaire ne peut retenir la révolte qui gronde : « Vivre avec un être qui ne vous sait aucun gré de vos efforts, qui les contrarie par une maladresse ou une méchanceté permanente, qui ne vous considère que comme son domestique et sa propriété, avec qui il est impossible d'échanger une parole politique ou littéraire, une créature qui ne veut rien apprendre, une créature QUI NE M'ADMIRE PAS, qui jetterait mes manuscrits au feu si cela lui rapportait... J'ai des larmes de honte et de rage en t'écrivant cela... »

Seulement la bonne maman chez qui il va pleurer, comme un petit garçon, quand son cœur crève, est-elle femme à panser comme il faudrait cette grande âme meurtrie? Oh ! manifestement, elle adore son enfant, elle le voudrait heureux, célèbre, riche. Mais c'est une bourgeoise, une femme du monde, la veuve du général Aupick, sénateur, ambassadeur : et ce fils bohème et génial qu'elle a engendré, en même temps qu'il l'enorgueillit, l'épouvante un peu ou l'effare. Souvent aussi il la dépasse, et faute de l'apprécier à sa valeur, elle le blesse. Baudelaire alors se cabre : « Tu es toujours armée avec la foule pour me lapider. » Et plus tard, en une autre occasion : « Ton admiration pour Edgar Poe te fait oublier un peu mes propres travaux qui te paraîtraient bien plus considérables si je pouvais tout réimprimer. Je ne te laisserai jamais plus voir les blessures que tu m'infliges. Mais il est bien vrai que la famille, les parents, les mères, connaissent fort peu l'art de la flatterie. »

Explosions exceptionnelles, quand le calice déborde, tout le restant des lettres ne nous montrant que le fils le plus docile, le plus affectueux, le plus appliqué aux tendres attentions.

Mais peu à peu à s'accumuler ainsi mois par mois, années par années sans trêve, tant de traverses, tant d'affronts finissent par fermenter en venin et en amertume dans le cœur ulcéré du poète. Il ne lui suffit plus de déclarer que les *Fleurs du Mal* resteront « comme un témoignage de son dégoût et de sa haine de toutes choses ». A présent, il fomente des projets de revanche, un livre terrible où il lâchera la bride à toutes ses rancœurs, à tous ses ressentiments. Ce sera : *Mon Cœur mis à nu*. « Un grand livre auquel je rêve depuis deux ans, écrit-il en 1861, et où j'entasserai toutes mes colères. Ah ! si jamais celui-là voit le jour, les *Confessions de J.-J.* paraîtront pâles !... » En 1865, le ton s'est encore aigri : « Si jamais je peux rattraper la verdeur et l'énergie dont j'ai joui quelquefois, je soulagerai ma colère par des livres épouvantables. Je voudrais mettre la race humaine tout entière contre moi. Je vois là une jouissance qui me consolerait de tout. » Et deux ans avant, Baudelaire avait même écrit : « A coup sûr (dans ce livre), ma mère et même mon père seront respectés. Mais je veux faire sentir sans cesse que je me sens étranger au monde et à ses cultes. Je tournerai contre la *France entière* mon réel talent d'impertinence. J'ai un besoin de vengeance comme un homme fatigué a besoin d'un bain. »

Paroles impies, paroles sacrilèges ! Mais qui les a provoquées? Qui a créé ce Coriolan?

« Le second Empire ! » répondra peut-être Marianne en se rengorgeant. Eh bien, et elle? Quoique avertie, elle a laissé mourir Flaubert dans la gêne. Quoique avertie, elle a laissé périr Verlaine de misère. Et si certains de ses ministres parurent marquer quelque intérêt aux lettres, fut-ce toujours à fonds perdus? Est-ce toujours aux faibles et aux sans-crédit qu'ils donnèrent? J'aimerais là-dessus entre autres, le témoignage du fils d'un poète fameux, qui hier encore, pour l'humiliation de son nom illustre, végétait dans le plus subalterne emploi...

Soyons justes : envers Baudelaire l'Empire ne fut pas si coupable. Le souverain n'a pas charge de distinguer entre les grands auteurs de son temps. C'est à ses Chapelain, ou mieux encore, à ses Racine, à ses Boileau de le renseigner sur les talents dignes de son appui.

Il ne manquait pas alors d'écrivains bien en cour, qui eussent pu révéler au pouvoir la pénurie de Baudelaire et l'aide que méritait son génie. En 1859, quand il se débattait au plus fort de ses embarras

d'argent, « son bon ami Octave Feuillet », comme il l'appelait, montait à Compiègne les *Portraits de la Marquise*. Un mot à l'Impératrice, à un ministre, à un chambellan en faveur, c'était Baudelaire inscrit à la cassette, sauvé. Feuillet ne dit pas ce mot. Ni Sainte-Beuve, sénateur influent, ni Gautier ami des princesses, ni Houssaye, ni tant d'autres aussi puissants, aussi peu serviables !

La littérature du second Empire porte là une tache fâcheuse et le déchet partiel qu'elle subit aujourd'hui, tandis que Baudelaire ne cesse de grandir, n'est peut-être que le juste châtiment de sa criminelle indifférence...

« Rien que des questions de dettes, rien que des questions d'argent ! » — ai-je réussi à vous convaincre qu'il y avait autre chose dans ces lettres si évocatrices d'une grande et cruelle destinée? Je vous aurai du moins mis en main le fil conducteur pour vous guider parmi ces pages dramatiques, et j'espère qu'il vous induira à les relire, une à une, toutes.

*
* *

La grande marée des romans bat son plein. Jamais même elle n'avait atteint pareil étiage. Faut-il voir là un renouveau du genre ou un renouveau de la librairie, un phénomène littéraire ou un phénomène industriel? Vraisemblablement, l'un et l'autre, celui-là commandant celui-ci.

La multiplication des prix littéraires, la publicité et le tirage qu'ils procurent aux lauréats, ont donné aux éditeurs plus que de l'estomac : de l'émulation. Dès l'instant où le roman, même signé d'un nom nouveau, avait chance de se vendre comme sous une signature connue, sa valeur commerciale méritait les risques et l'effort. Dans plus d'une maison d'édition, il se fonda donc une firme spéciale ayant pour but exclusif l'exploitation du roman, avec directeur en pied et fonds à l'appui. Mais comme parmi la foule des débutants il est malaisé de pronostiquer à coup sûr les vainqueurs du lendemain, le principe des firmes fut de viser à la quantité, de s'assurer dans chaque épreuve le maximum de représentants. Qu'il en sortît un outsider à gros rapport, un lauréat de prix important, tous les frais perdus sur les autres étaient regagnés et au delà.

Le résultat de ces forceries littéraires, nous l'apercevons aujourd'hui. Stimulés par l'appât des prix, poussés par leurs traités de librairie, les jeunes romanciers en ont « mis » à tour de bras. Tel qui ne donnait qu'un roman tous les deux ou trois ans, s'est astreint au régime du roman annuel. Tel autre qui en douze mois bouclait

tout juste son volume, nous en a offert, dans le même laps, deux ou trois. Si bien qu'actuellement il paraît environ un roman par jour. Ci, près de quatre cents romans par an. Et j'entends des romans à lire, présentant, à divers degrés, des qualités, du talent.

C'est une belle moyenne. Mais les chiffres une fois enregistrés, on ne voit guère à y ajouter. Au printemps, je vous avais indiqué dans le conte, la longue nouvelle, le retour à un certain réalisme renouvelé, renforcé de pensée ou de sensibilité, dont M. Georges Duhamel, madame Camille Mayran, madame Jane Cals semblaient les initiateurs. Dans le roman, au contraire, rien à déclarer. Aucune tendance marquée. Chacun tire de son côté, à sa guise, par ses propres moyens, sans que se dessine, dans la cohue, une esthétique commune à quelque groupe, des similitudes de nature, un idéal d'art — tranchons le mot, une école. Partout règne l'individualisme intégral. On se perd dans un chaos d'œuvres sans analogies, dans une poussière de volumes disparates où le classement perd toute prise.

Est-ce l'indice que le roman actuel n'est pratiqué que par des maîtres intolérants des disciplines et des promiscuités? Est-ce l'indice que ce roman se cherche et, par des tentatives isolées, poursuit confusément une formule nouvelle? Conjectures sans issue, questions sans réponses.

Ne croyez pas que je me plaigne de cet état de choses. *Adolphe* n'est pas issu d'une école, ni *Manon Lescaut*, ni *Madame Bovary*, ni maint autre chef-d'œuvre. Je constate simplement ce que nous montre la réalité présente. Et avec plus d'acuité peut-être dans la génération des romanciers avoisinant la quarantaine.

C'est une génération très intéressante, non seulement parce qu'elle abonde en romanciers de valeur, ayant le goût et le sens du genre, mais encore parce que sa position dans le siècle l'a fâcheusement handicapée. Entre des aînés déjà célèbres et des cadets qui débutent, elle ne bénéficie ni des égards qu'on prodigue aux uns, ni de la curiosité qu'éveillent les autres. Pour employer un terme de jeu, elle se trouve prise en fourchette. Et il lui faut une grande constance, une grande foi littéraire pour continuer la lutte dans de telles conditions.

En ces derniers temps, il est vrai, l'Académie française a donné à quelques-uns d'entre eux un coup d'épaule. Elle a décerné deux de ses prix les plus enviés à MM. Edmond Jaloux et Marcel Boulenger. Mais le reste du bateau en est encore à attendre les effets de sa bienveillance.

Adoptons néanmoins ses choix dans la personne de MM. Jaloux et Boulenger. Adjoignons-y un romancier dans les mêmes âges et

auquel il n'eût pas été impossible qu'elle songeât, M. Eugène Montfort. Puis, comme échantillons du roman actuel, confrontons les trois volumes récents de ces encore jeunes auteurs : *la Belle Enfant, l'Incertaine, la Cour.*

M. Eugène Montfort a débuté, il y a quelques années, en fondant avec MM. Marius et Ary Leblond la *Revue naturiste*, destinée, comme son nom l'indiquait, à propager le naturisme, succédané et perfectionnement du naturalisme. Puis renonçant aux dogmes d'école, M. Montfort a créé une autre revue, *les Marges*, où, en fin lettré et dans l'esprit le plus libre, il n'a cessé de défendre les bonnes causes. Mais ces revues ne sont que des plates-bandes dans l'œuvre de M. Montfort qui est essentiellement un romancier et, qui plus est, un romancier réaliste. Je n'ai jamais compris pourquoi l'Académie Goncourt n'avait pas couronné son roman *la Turque*. Observation, émotion, milieu, quoique plus raffiné que les productions de l'école de Médan, ce roman s'y rattachait pourtant par une filiation visible et c'était le type rêvé d'un prix Goncourt. Depuis lors, M. Montfort a quelque peu modifié sa manière. Des voyages, des croisières ont élargi son horizon, enrichi son trésor d'images. Il nous avait donné sur Naples un roman chaud et pittoresque. Son dernier livre, *la Belle Enfant* ou *l'Amour à quarante ans*, avec les mêmes mérites accuse plus de relief, de rapidité, de nerf. Si les théories de M. Montfort sur le désabusement de l'amour aux approches de la quarantaine comportent bien des réserves, par contre les vivaces estampes qui forment les décors du récit vous frapperont par la force, le brio de leur coloris. Et puis il y a au centre de l'aventure une certaine Diane, mi-Chrysis, mi-Carmen, autour de laquelle gravitent fascinés toute une petite troupe de types — je prends le mot dans son sens noble — une série de silhouettes tantôt comiques tantôt navrantes, mais toujours bien campées ; et l'ensemble constitue une mixture piquante de romantisme et de réalisme qui marquera dans l'œuvre de M. Montfort.

Ce que ses romans ont de poivré et de pimenté on ne le sent que plus vivement en abordant ceux de M. Edmond Jaloux, dont je n'ai pas à apprendre aux lecteurs de la *Revue de Paris* la discrétion, la sobriété, la délicatesse. Dès son premier roman, M. Edmond Jaloux a choisi dans le prisme sa couleur favorite : le gris perle. Et depuis, en dix volumes, dont *Fumées dans la campagne* ne fut pas le moins apprécié, il ne s'est jamais permis envers elle la moindre infidélité. Dans *l'Incertaine*, son dernier roman, le sujet à la fois simple et compliqué, se prêtait merveilleusement à ces dégradés. L'incertaine, mademoiselle de Giscours, croit aimer deux hommes

quand c'est un troisième qu'elle adorait et qui ne faisait que manœuvrer les deux autres pour atteindre plus sûrement son cœur. Vous voyez qu'on vogue en pleine région du Tendre. L'action se passe de nos jours. Mais tous ces gens sont si mignards pour ne pas dire si précieux, qu'on se les représente malgré soi poudrés à frimas, vêtus de brocarts et de dentelles. C'est trop réel pour un Watteau ; trop élégant pour un Chardin. C'est un La Tour et voilà tout ! Un petit roman au pastel, avec toute la grâce et aussi toute la fragilité inhérentes à ce genre de peintures. Les études à la mine de plomb ou les gravures en camaïeu où, en petit-cousin de Fromentin, se distinguait auparavant M. Jaloux, avaient peut-être moins de séduction, mais peut-être plus de portée durable.

La physionomie littéraire de M. Marcel Boulenger se détache en traits connus, dont le principal est un culte fervent de la Beauté — et surtout, comme chez ses maîtres Stendhal et d'Annunzio, le culte de la Beauté plastique. M. Boulenger raffole de la Grèce pour ses statues, de l'Italie pour ses monuments, de la France pour ses sites, du sport pour les athlètes qu'il modèle. L'esthétique de la langue française le passionne au même titre. Il s'est érigé le gardien sacré de sa tradition, le chevalier pointilleux de sa syntaxe. Et, comme tout bon grammairien, à la règle il ajoute l'exemple. Il s'interdit rigoureusement ces innovations, ces tours ramassés ou aventurés qui font souvent l'éclat et la flamme de certains maîtres. Mais si son style perd un peu à ces abstinences, il se rattrape largement par la pureté, l'élégance, le parfum d'art qui l'imprègne.

Son dernier roman, *la Cour*, part d'une observation juste. Tous les initiés ont remarqué que, dans un commandement de quelque importance, le général ne tardait pas à prendre l'aspect d'un souverain dont l'État-Major formerait la cour. Il s'agit ici d'une Cour presque impériale, du Grand Quartier lui-même. De cette puissante ruche, où le labeur le disputait parfois à l'intrigue, M. Boulenger ne dévoile qu'une alvéole, de cet énorme organisme qu'un bureau et son personnel. Mais à Versailles le moindre réduit ne répétait-il pas tous les échos de la chambre royale et les titulaires des plus humbles charges n'étaient-ils pas la vivante image des grandes ou des petites entrées? La finesse de M. Boulenger trouve dans cet album de la Cour le plus heureux emploi. Ce sont moins des caricatures que des portraits narquois, saisis par un œil qui sait, en voyant bien, rester courtois. Et dans l'intervalle des silhouettes, vous ne vous étonnerez pas de rencontrer des paysages de Chantilly, par toutes les saisons, par tous les temps, à toutes les heures. Car un roman de M. Boulenger qui n'aurait pas le pays de Sylvie pour théâtre ferait une sorte

de scandale. De ce pays charmant, il s'est intronisé le barde permanent, tel Ossian des pays galliques. Pas un livre où il ne le chante, où il ne développe avec tendresse l'admirable et succincte définition qu'en a tracée madame Debordes-Valmore : « C'est le mélange pompeux et doux de l'art et de la nature. »

Quant au héros du roman, Philippe Nicole, écrivain diplomatique de marque, il est très vivant, d'un dessin curieux. Mais la notion qu'on garde de son caractère est plutôt flottante. Tantôt il pardonne à sa femme coupable, parce que le complice est un officier, le lieutenant Broux, en partance pour le front. Comble de l'Union Sacrée ! Tantôt il exige violemment de madame Nicole qu'elle intercède près du général Broux, père de son amant, pour le faire entrer, lui, Philippe, au Grand Quartier. Comble de l'arrivisme ! Tantôt enfin, en compétition avec le lieutenant pour une mission au dehors, nous le voyons sur le point d'assommer son concurrent. Comble de l'ambition déchaînée ! Ces trois épisodes sont, au reste, traités avec une émotion et une vigueur qui les classent parmi les meilleures pages de l'auteur. Et il va de soi que, chemin faisant, M. Boulenger s'efforce de justifier, d'expliquer son personnage. Or ce sont précisément ces explications qui nous troublent. Présenté, tel quel, sans commentaires, à la façon naturaliste, Philippe, avec ses intermittences de délicatesse et de cynisme, pouvait fournir un type incohérent, monstrueux peut-être, mais devant lequel nous n'avions qu'à nous incliner. Ou bien traité à la manière d'un Dickens, d'un Alphonse Daudet, d'un Mirbeau, c'était un personnage tournant au comique. Tandis que les plaidoyers de l'auteur en sa faveur nous déconcertent. Le pessimisme de M. Boulenger irait-il jusqu'à prendre pour un être normal ce caractère désordonné ? Il se pourrait bien que notre hésitation ne fût qu'un reflet de la sienne.

Maintenant, pourquoi, me direz-vous, toutes ces analyses si en dehors de nos usages? N'y voyez, de grâce, aucun empiètement sur les excellentes notices qui ouvrent et ferment cette Revue. Loin de ma pensée l'idée de tirer à moi la « couverture ». Je n'avais comme but que l'illustration de ma thèse.

Voilà trois de nos meilleurs romanciers. Voilà trois de leurs plus plaisants ouvrages. Essayez d'en extraire la moindre donnée générale sur le roman du jour, ses procédés, son évolution, vous en serez pour votre peine. Et si l'expérience vous amuse, vous pourrez la recommencer. Dans toutes les sections du roman, à tous les âges, à tous les degrés, je vous promets résultat pareil.

*
* *

Du côté théâtre, la place me manque pour vous parler comme je souhaiterais de la nouvelle comédie de M. Edmond Sée, *Une Saison d'amour*, et je suis forcé d'ajourner.

Dès maintenant, je tiens cependant à vous mentionner cette pièce qui, malgré des défauts, a mieux que des qualités : de la qualité. Elle est d'un écrivain. Elle tient à la littérature. Les pièces répondant à ce signalement se sont faites rares depuis quatre ans et lorsque l'une d'elles paraît à la scène, c'est un devoir de la saluer.

FERNAND VANDÉREM

L'INVENTAIRE DU SOUS-SOL FRANÇAIS

Quelques mois avant la guerre, un journal avait imaginé de provoquer, parmi ses lecteurs, un referendum sur la question suivante : « Si vous disposiez d'un million en faveur d'une œuvre scientifique, où votre choix se porterait-il? » Les réponses affluèrent : « Je construirais le plus grand télescope. — Je monterais le plus puissant électro-aimant. — Je creuserais le trou le plus profond... » En ce temps-là, où les nobles préoccupations de la science pure primaient toutes les autres, on pouvait hésiter entre ces propositions ; aujourd'hui, sans hésiter, je choisirais la dernière, car elle sert, par une heureuse fortune, deux causes aussi sacrées l'une que l'autre, celle de la Science, et celle de la Patrie. Scientifiquement, c'est la plus grande honte de l'humanité que d'ignorer tout ce qui se passe à l'intérieur du globe auquel notre espèce est attachée; quelques centimètres nous suffisent pour labourer le sol et pour ensevelir nos morts ; au-dessous, c'est l'inconnu, ou presque, puisque sur les 6 400 kilomètres du rayon terrestre, nous n'en connaissons directement que deux, encore d'une façon bien imparfaite. Aussi, que de problèmes nous posent les abîmes obscurs ! Nature chimique et physique des assises superposées, régime des eaux souterraines, marées de l'écorce, répartition des températures en profondeur et théorie du « feu central », explication des volcans, origine du magnétisme terrestre et des courants telluriques, que sais-je encore? C'est toute la science qui attend. Les Anciens

avaient divisé l'Univers en trois zones : le Ciel, la Terre et les Enfers, mais les savants n'en connaissent que deux ; ayant scruté les plus lointaines étoiles, ils sont arrêtés à la porte du monde souterrain.

Pourtant, derrière cette porte, il y a des trésors. Jadis, au temps du bon Sully, la richesse des nations se mesurait à la fertilité de leur sol ; la terre grasse des Flandres nourrissait largement des millions d'habitants, tandis qu'à côté d'elle, sur l'aride Westphalie, à peine quelques milliers d'êtres humains subsistaient misérablement ; si la France était alors la plus peuplée et la plus puissante des nations, c'est parce que la fertilité du sol, l'abondance des eaux, la douceur du climat lui donnaient chaque année de riches moissons. Mais le développement de la vie industrielle a profondément modifié cet équilibre ; c'est avec le charbon, le pétrole, le fer et les autres métaux que se bâtit aujourd'hui la richesse des peuples ; l'agriculture elle-même a vu ses produits doublés, et féconder des sols stériles, depuis que les phosphates et les sels de potasse viennent du tréfonds amender la surface, et la facilité des transports permet à d'immenses agglomérations humaines de prospérer dans les régions jadis déshéritées, où le sous-sol abonde en richesses.

Pour toutes ces raisons, tant scientifiques que pratiques, rien n'importe plus que d'inventorier le tréfonds. Heureusement, les moyens ne manquent pas, et la science géologique tout entière vient à notre aide ; en établissant l'ordre de superposition des terrains et leur constitution, en observant leurs affleurements à la surface, elle nous permet, par des extrapolations vraisemblables, d'imaginer comment leur feuilletage se prolonge à l'intérieur et d'estimer en chaque point l'épaisseur des couches superposées.

Tant qu'il s'agit des grandes assises régulières du globe, la science a beau jeu, mais il n'en va plus de même lorsqu'on lui demande de retrouver, dans un terrain remanié par les cataclysmes successifs, un banc de houille ou de sel gemme, ou bien de rechercher quelque filon métallifère jailli des profondeurs ; alors toute la science du monde et le flair professionnel le plus aiguisé ne permettent rien de plus que des possibilités ou des vraisemblances ; encore le géologue doit-il

recouper les indications de la stratigraphie par tous les moyens dont il dispose ; un suintement pétrolifère, ou une traînée de bitume laissera soupçonner une poche souterraine d'hydrocarbures ; une imprégnation des roches le mettra sur la trace d'un gisement métallifère ; les variations de conductibilité électrique, les anomalies magnétiques peuvent elles-mêmes donner l'éveil et ont été employées parfois dans les recherches minières ; enfin les sources minérales et thermales apportent à la surface le témoignage des profondeurs, témoignage bien embrouillé, mais qu'on peut parfois interpréter : c'est ainsi que M. Moureu a établi, d'après l'analyse des eaux radioactives françaises, l'existence d'un filon radifère, de profondeur et de richesses inconnues, qui barre la France du Nord-Est au Sud-Est en passant au-dessous de Moulins, de Dijon et de Vesoul.

Mais tous ces artifices ne donnent, en fin de compte, que des probabilités ; pour établir le fait scientifique et, s'il y a lieu, pour préparer l'œuvre industrielle, il faut percer un trou.

***

De tout temps, les hommes ont creusé des puits pour aller retrouver en profondeur des filons de métaux précieux découverts en affleurement, et on peut retrouver l'origine rudimentaire des procédés actuels dans le « sondage à la corde » des sauniers chinois qui, à l'aide d'un trépan fixé à un câble, percent dans le sol un trou qu'ils consolident ensuite par des tubes de bambou enfoncés bout à bout; mais le prodige de l'industrie moderne, c'est d'avoir créé des appareils et des méthodes de sondage qui, non seulement percent dans le sol des trous de 1 000, 1 500, voire même 2 000 mètres de profondeur, mais encore amènent au jour toute la suite des terrains traversés sous la forme de cylindres ou « carottes » successives dont la mise bout à bout représente une colonne taillée verticalement à même le sol ; je voudrais d'abord expliquer brièvement comment un pareil résultat peut être obtenu.

Transportons-nous donc, en esprit, dans quelque atelier de sondage outillé a la moderne. Les directeurs de l'entreprise

ont consulté les augures en géologie qui ont marqué, quelque part, sur la carte, le point où les recherches ont le plus de chances d'être fructueuses; quelque part, c'est-à-dire souvent en pleine forêt, ou en terrain désertique, ou au flanc d'une montagne. Tout un « camping » s'organise au point choisi ; on s'arrange pour y produire la force motrice, par un moteur à essence ou à vapeur chauffé au bois de la forêt, mieux encore en transformant en énergie électrique la puissance de quelque torrent voisin, et faute de mieux, en installant un manège actionné par des chevaux ou des mules ; sur le sol débroussaillé et débarrassé de l'humus superficiel, on installe les pompes destinées à l'irrigation du trou de sonde et on dresse en échafaudage les chevalets, hauts de 15 à 20 mètres, au sommet desquels passe, sur une poulie, le câble d'acier qui desservira le trou de sonde ; ces préparatifs achevés, on engage dans le sol, au pied du chevalet, l'*outil-coupeur* qui est la pièce capitale de la machine à sonder : imaginez un tube vertical en acier et dont la couronne inférieure porte des dents destinées à ronger le sol en y découpant la carotte cylindrique qui pénètre dans le tube à mesure que celui-ci s'enfonce plus avant ; l'outil-coupeur est lui-même vissé sur des tubes creux en acier de diamètre plus petit, ou *tiges de sonde*, qui le relient à la surface du sol et aux machines qui servent à le faire tourner à la vitesse voulue ; en même temps, de l'eau sera injectée par ces tubes de sonde et évacuée par l'espace libre extérieur de façon à entraîner les débris produits par l'usure de la roche.

Suivant la nature du terrain, on choisit les dents de l'outil-coupeur de façon à obtenir le meilleur travail ; dans un sol peu résistant, alluvions, argiles, calcaire tendre, ce seront des saillants d'acier découpés dans la collerette de l'outil ; en roche plus dure, on y substituera des diamants noirs sertis dans la couronne ; mais l'usure assez rapide de ces pierres précieuses, et surtout leur prix chaque jour plus élevé [1] ont

1. Le diamant noir, ou *bort*, qui coûtait jadis 15 à 30 francs le carat de 205 milligrammes, en vaut actuellement 375 à 450, si bien que dans certains cas, le prix des diamants dépasse à lui seul celui de tout le reste de l'installation de sondage ; or, il suffit d'un choc brusque pour qu'une pierre se dessertisse et reste au fond du trou, où elle est perdue sans remède.

amené récemment les ingénieurs américains à employer, comme agent abrasif, de la grenaille d'acier, entraînée par la couronne de l'outil-coupeur et pressée par elle contre la roche qu'elle use peu à peu. Cette grenaille est obtenue par un procédé analogue à celui qui donne le plomb de chasse, en précipitant le métal fondu dans de l'eau froide ; on obtient ainsi des grains extrêmement durs, ayant deux à trois millimètres de diamètre, qu'on introduit dans l'appareil par les tiges de sonde ; leur poids, s'ajoutant au courant de l'eau, les entraîne jusque sous la couronne tournante, et leur puissance abrasive est telle qu'on réalise, par leur travail, des avancements de 60 centimètres à l'heure dans des grès durs, et de 30 à 40 centimètres dans des conglomérats de quartz ; il est même arrivé que, l'outil s'étant brisé dans le trou sans qu'on puisse le remonter, un nouvel outil mis en place avec sa grenaille a suffi pour couper l'ancien et pousser le trou à travers sa masse d'acier.

Ainsi, à mesure que l'outil-coupeur s'enfonce dans la roche, il laisse au-dessus de lui une colonne rocheuse qui ne tient plus au sol que par sa base ; cette colonne s'engage dans le « tube carottier », situé au-dessus de cet outil, et qui a la charge de le recueillir, de le protéger, car il peut être friable, et de le ramener à la surface ; à cet effet, quand on juge le moment venu, et la longueur de la carotte suffisante, on lance dans l'eau injectée par les tubes quelques poignées de petits cailloux quartzeux ; entraînés par le courant d'eau, ces graviers s'engagent entre le fût rocheux et la paroi du tube carottier ; la carotte ainsi coincée et immobilisée dans son tube, il suffit de faire tourner celui-ci avec précaution pour la rompre à la base ; il ne reste plus qu'à la remonter, à la dégager de son enveloppe et à la déposer avec son numéro d'ordre, à la suite de celles qui ont été extraites antérieurement ; on obtient ainsi des carottes longues de deux à trois mètres, avec un diamètre qui varie comme celui de l'outil-coupeur, de cinq à quarante centimètres.

Mais l'arsenal du sondeur comporte encore d'autres outils ; un des plus usités est le *trépan*, qu'on emploie souvent, pour accélérer le travail, lorsqu'on doit traverser de grandes épaisseurs de terrains meubles avant d'atteindre la roche, ou encore

lorsqu'on tombe sur certains conglomérats siliceux, à la fois irréguliers et durs, dont le forage est tellement pénible qu'il faut parfois une heure de travail pour gagner cinq centimètres. Le trépan est un ciseau d'acier qu'un moteur à excentrique soulève et laisse retomber au fond ; les déblais produits par ce battage sont entraînés par l'eau et recueillis par une sorte de panier ou de « tube à sédiment » qui remplace le tube carottier.

Enfin, le travail de sondage se complète par le *tubage* du trou ; cette opération s'effectue en enfonçant, par le choc d'un mouton, des tubes d'acier de cinq à six mètres de longueur, qu'on raccorde entre eux par des manchons à vis. Le tubage est indispensable chaque fois qu'on traverse des terrains meubles ou soumis à des infiltrations. C'est au chef sondeur qu'il appartient d'apprécier, d'après les terrains traversés, si cette opération est nécessaire ; mais dans les grands sondages, où l'on cherche à pousser aussi loin que possible sans se préoccuper exagérément de la dépense, il est de règle de pousser le tubage à mesure de l'avancement, et quels que soient les terrains traversés. Dans ce cas aussi, on facilite grandement le travail en effectuant progressivement des réductions de diamètre.

***

Mais que d'incidents, que d'accidents même, sont à prévoir dans les sondages à grande profondeur ! Un jour, c'est une violente venue d'eau, entraînant des sables ou des graviers qui envahissent tout ; une autre fois, c'est un diamant qui se déchausse ou l'outil qui casse dans le trou ; aussi faut-il toute l'expérience du maître sondeur pour choisir les outils d'après la nature du terrain, régler la pression sur les tiges de sonde, la vitesse de rotation, l'écoulement de l'eau, enfin pour mener l'opération avec les plus grandes chances de succès. Un mécompte qui se produit trop fréquemment est la rencontre oblique d'un banc de roche dure ou un tassement de terrain qui rejette le trou de sonde sur le côté et le fait dévier de sa direction primitive ; si on soupçonne une telle déviation, on peut, à l'aide d'un instrument nommé *inclinomètre*, en

vérifier l'existence, en mesurer la grandeur et la direction : imaginez un tube en verre, entièrement clos et rempli à moitié d'une solution de gélatine dont la surface porte un flotteur muni d'une aiguille aimantée et d'un pendule. L'appareil est descendu au fond du trou, la gélatine ayant été préalablement fondue ; on attend que celle-ci se soit solidifiée, emprisonnant dans sa masse le pendule et l'aiguille ; il suffit alors de remonter l'inclinomètre à la surface pour juger, d'après la position de ces deux indicateurs par rapport à l'axe du tube, de l'inclinaison du trou de sonde et du sens dans lequel il a été dévié par rapport à la verticale ; grâce à ces indications le travail du sondage n'aura pas été perdu, puisqu'on pourra encore mesurer la profondeur des couches successives, ainsi que leur inclinaison, ou « pendage ».

A travers toutes ces difficultés, le travail avance, mais d'autant plus lentement que la profondeur s'accroît davantage ; rien que pour remonter les carottes d'une profondeur d'un à deux kilomètres, il faut de nombreuses heures, pendant lesquelles le travail de forage est nécessairement suspendu. Aussi la durée des sondages profonds se chiffre-t-elle par années, et il n'est pas besoin d'ajouter que le prix de revient s'accroît suivant une progression analogue ; à titre d'indication, je dirai que la Société des Hauts Fourneaux de Pont-à-Mousson a dépensé 300 000 francs pour le sondage profond de 1 556 mètres, effectué de 1904 à 1906 au pied de ses usines, c'est-à-dire en un point on ne peut plus favorable au point de vue de l'économie; actuellement, le renchérissement du matériel et de la main-d'œuvre conduirait à prévoir une somme au moins double de celle-ci pour un sondage de recherches minières, poussé de 12 à 1 500 mètres. Qu'il n'y ait pas d'intérêt économique immédiat à pousser au delà de cette profondeur, on s'en rend compte aisément en remarquant que 1 200 mètres constituent, actuellement, la limite extrême des profondeurs exploitables, et encore, bien rares étaient avant la guerre les cas où une extraction profitable pouvait être entreprise à de telles profondeurs ; mais les circonstances économiques, et surtout les prix du combustible, se sont tellement modifiés depuis quatre ans qu'on ne doit pas négliger, de parti pris, de pousser jusqu'à l'arrière-tréfonds;

d'autant plus que les couches superposées sont rarement horizontales, et que tel banc de houille, rencontré au-dessous de 1 200 mètres, peut se retrouver ailleurs à des profondeurs exploitables. Ajoutons enfin que, si l'intérêt économique diminue à partir d'une certaine profondeur, en revanche l'intérêt scientifique s'accroît, et pour cette raison, on pourrait envisager une prime à l'avancement accordée par l'État aux entrepreneurs de sondages, afin de les inciter à pousser leurs recherches jusqu'aux plus extrêmes limites.

***

Actuellement, c'est l'Allemagne qui tient le record de la profondeur avec le sondage effectué à Czuchow, en Silésie, à 10 kilomètres au sud de Gleiwitz ; les travaux y ont été entrepris, en décembre 1900, avec un diamètre de 44 centimètres ramené, par dix réductions successives, jusqu'à 5 centimètres ; un accident les a interrompus, le 15 février 1909, à 2 240 mètres de la surface ; sept mois avaient suffi pour percer les 500 derniers mètres, ce qui représente une vitesse tout à fait remarquable pour un travail effectué à de telles profondeurs. La température au fond du trou atteignait 83°4, ce qui montre que, si on exploite jamais de pareils tréfonds, il faudra une sérieuse aération pour les rendre habitables.

Par le sondage de Czuchow, suivant de près celui, presque aussi profond, de Paruschowitz, l'Allemagne n'a fait que continuer une œuvre de longue haleine entreprise sur son territoire ; le sous-sol germanique est perforé d'innombrables trous de vrille et, quand nous mettons en parallèle la richesse minière de nos voisins et notre pauvreté, nous oublions de confesser qu'ils ont mis autant d'opiniâtreté à inventorier leur sous-sol, que nous avons mis de négligence à reconnaître le nôtre. Au lieu de déplorer notre indigence, n'aurions-nous pas mieux fait de savoir d'abord si elle est effective? Mais trève de regrets ; aussi bien, le réveil s'accusait avant la guerre et voici qu'une vigoureuse renaissance s'annonce avec les heures pacifiques qu'on voit poindre à l'horizon. De ce réveil, c'est notre chère Lorraine, toujours à l'avant-garde, qui donna les premiers symptômes ; c'est là, à quelques kilomètres de

la frontière, que furent exécutés, de 1903 à 1907, les sondages d'Éply, Lemenils, Pont-à-Mousson, Atton, Jezainville, Dombasle, Bois-Grancy, Martincourt et Abancourt, pour retrouver chez nous, et à proximité du bassin ferrugineux de Briey, le prolongement du bassin houiller de Sarrebruck ; recherches fructueuses dans l'ensemble, puisqu'on recoupa 7 m. 85 de houille, en neuf couches, à Éply ; 4 m. 05 à Pont-à-Mousson, 5 m. 12 à Dombasle, 5 m. 46 à Abancourt.

Des résultats aussi intéressants, et peut-être plus riches de promesses, ont été obtenus dans la région lyonnaise. Depuis longtemps, M. Friedel, directeur de l'École des mines de Saint-Étienne, avait envisagé comme probable le prolongegement du bassin houiller stéphanois de l'autre côté du Rhône jusqu'au Jura, et même jusqu'en Suisse ; les premiers sondages, effectués dans la région de Heyrieux et de Saint-Bonnet, n'avaient pas confirmé cette hypothèse, mais la *Société civile de recherches du bassin gauche du Rhône*, constituée par l'association de plusieurs sociétés minières et métallurgiques, ne voulut pas s'estimer battue ; en 1913, deux sondages effectués par ses soins à Mions et à la Fouilleuse atteignirent la houille en couches exploitables et à une profondeur inférieure à 1 000 mètres ; encouragées par ce succès, d'autres sociétés se mirent à l'ouvrage ; à Marennes, Saint-Pierre-de-Chandieu, Réchin, Chassieu, Manicieux, on atteignit le précieux combustible ; à Varey, près de Genas, quatre couches d'une puissance totale supérieure à 7 mètres furent recoupées par l'outil. La guerre, loin d'arrêter ces recherches, les accéléra en rendant le combustible plus rare, plus nécessaire et plus cher ; aujourd'hui, cinq groupes sont à l'œuvre pour étendre les prospections et s'assurer des droits sur le nouveau bassin houiller, reconnu déjà entre Chasse et Ambérieu, sur une étendue plus considérable que celle du bassin de Saint-Étienne. Les produits, qui appartiennent à la variété des charbons gras à gaz, sont de belle qualité ; malheureusement, il apparaît dès à présent que l'épaisseur totale du minerai exploitable est, en moyenne, quatre fois moindre que dans l'ancien gisement stéphanois, si bien que les données actuelles ne permettent pas d'escompter une production annuelle supérieure à un million de tonnes. Mais

l'exploration n'est pas achevée ; elle s'étend maintenant, sur la rive droite du Rhône, dans le Bugey ; les derniers sondages effectués dans cette région, s'ils n'ont pas atteint la houille, ont en revanche rencontré à Torcieu des schistes imprégnés de pétrole, tandis qu'à Vaux, dans la même région, le forage était interrompu par des explosions de gaz hydrocarbonés ; on est donc amené à soupçonner l'existence, le long du Jura, de gisements pétrolifères, dont la présence n'aurait rien d'invraisemblable, car le Jura est riche en sel gemme, et l'association du sel et du pétrole constitue un fait géologique fréquemment constaté. Mais ce qui vaut mieux encore que toutes ces promesses, c'est l'esprit qui préside aux recherches ; jadis, en France, les sociétés de prospections minières avaient la déplorable habitude de s'isoler, de s'entre-déchirer et d'épuiser leurs forces en d'interminables chicanes. La guerre a changé ces mœurs ; les diverses sociétés de l'est lyonnais ont constitué un comité central, comprenant de hautes personnalités industrielles et scientifiques, qui a pour mission d'organiser les recherches et de répartir les efforts ; ainsi, chaque groupe est tenu au courant des résultats obtenus par ailleurs, et les renseignements recueillis par chacun d'eux profitent à tous.

Je dois me limiter à ces deux exemples, qui caractérisent le réveil national de l'esprit d'entreprise ; mais j'ajoute que ce même esprit, surexcité sans doute par la hausse formidable des combustibles, se manifeste un peu partout sur notre territoire, et même aux colonies ; dans le pays de Bray en Normandie, au sud-est du bassin d'Alais, dans l'Esterel, à Khenadja Bechar dans le Sud oranais, des recherches sont en cours ou en préparation pour la recherche du précieux combustible. L'État lui-même, malgré sa prudence bien connue, s'est hasardé timidement dans la même voie en effectuant un sondage vers Bayeux, dans l'ancien bassin de Littry ; en Algérie enfin, malgré de grands espoirs suivis de nombreuses déceptions, on paraît vouloir conduire la recherche du pétrole avec un esprit de méthode et de décision qui a manqué aux tentatives antérieures ; il est vraiment temps d'aboutir, car si la houille nous manque, le pétrole ne nous fait pas moins défaut ; et pourtant des indices très sérieux portent

à admettre l'existence d'une zone pétrolifère, allant peut-être le long de l'Atlas du Maroc jusqu'en Tunisie, mais dont les manifestations superficielles, suintements liquides ou accumulations de bitume, abondent surtout dans le bassin du Cheliff, en Oranie [1] ; des sociétés anglaises, américaines, voire même françaises, ont procédé à des sondages dont plusieurs ont rencontré des réserves exploitables de naphte : c'est ainsi qu'à Tliouanet, près de Relizane, un chantier très modestement équipé produit 5 à 6 000 litres par jour ; toutes les poches, de médiocre capacité, qu'on a repérées jusqu'ici, ne présentent d'intérêt que si elles sont les indices d'une puissante couche-mère, enfouie à grande profondeur sous le lourd couvercle des argiles sahéliennes ; mais ce n'est pas une petite affaire que de traverser cette masse épaisse et mouvante : tout récemment encore, en 1918, il a fallu abandonner, à Bel-Acel, un trou de sonde foré par une société américaine, et que la poussée des argiles avait fait dévier. Aussi rencontre-t-on, en Algérie même, des gens très bien informés, pour affirmer que toutes ces recherches sont vouées à l'insuccès ; ils sont, de très bonne foi, les défaitistes de l'économie nationale, et rappellent ce gros capitaliste français qui revenant jadis d'une enquête dans la presqu'île d'Apschéron, disait avec découragement : « Bakou ! On y meurt comme des mouches, et il n'y a pas de pétrole ! » Je dirai donc : honneur à ceux qui ont la foi et qui s'obstinent, car ils travaillent pour le pays, et après tout, peut-être trouveront-ils, à défaut de pétrole, quelque chose qui les dédommagera amplement de leurs peines et de leurs débours ; je puis leur citer en exemple ce fameux sondage de « la bonne Espérance », entrepris à Wittelsheim près de Mulhouse pour chercher le prolongement du bassin houiller de Ronchamps, et qui tomba, à 585 mètres de profondeur, sur un précieux gisement de sylvine, révélant ainsi l'existence d'un bassin de sels potassiques comparable à celui de Stassfurt.

De telles fortunes sont rares, assurément ; mais sans aller chercher des exemples en Amérique et au Transvaal, rappelons seulement l'obstination d'Alfred Thyssen, le rival des

1. Voir *l'Information*, numéros des 18, 20, 23 janvier 1917.

Krupp, découvrant le prolongement du bassin houiller westphalien, en dépit des présomptions les mieux établies, et, plus récemment encore, au seuil de la guerre, la mise à jour inespérée d'un riche bassin houiller dans la Campine belge. Ces succès ne viennent, en définitive, qu'aux hommes de foi et d'audace, mais ils profitent largement à la communauté ; et c'est pour cela qu'ils nous intéressent. Car il ne s'agit pas de permettre à quelques capitalistes aventureux de décupler leur fortune sur le coup de dé d'un sondage heureux; ce qui jaillit des profondeurs, comme une source féconde, c'est l'activité industrielle et la richesse du pays ; aussi notre devoir est-il de préparer, là comme partout, la renaissance des énergies nationales.

***

Malheureusement, ce qu'on trouve tout de suite en travers de la route, c'est la fameuse loi de 1810 sur les mines. Qu'elle ne réponde plus aux nécessités de l'heure et à notre conception de la justice sociale, tout le monde en tombe d'accord : car elle a pour effet de constituer, par des concessions perpétuelles et gratuites, la propriété privée du sous-sol, alors que ce tréfonds est pour nous, non pas un *no man's land* où chacun peut se tailler un morceau, mais un bien national qu'aucun gouvernement n'a le droit d'aliéner sans compensation et pour toujours. C'est ce sentiment très vif qui a amené, en 1907, M. Barthou, alors ministre des Travaux publics, à déclarer qu'il ne serait plus accordé de concessions minières tant que la Chambre n'aurait pas réformé la loi de 1810 : remède hélas! pire que le mal puisqu'il a eu pour effet de paralyser, pendant dix ans, toutes les recherches minières, comme aussi de suspendre l'exploitation de richesses déjà repérées [1]. Depuis la guerre, la Chambre des députés a affirmé, à maintes reprises, la nouvelle doctrine, et le 24 septembre dernier, à l'occasion d'une interpellation sur les pétroles algériens, elle renouvelait son accord avec le ministre de l'Armement

1. C'est pour cela que les ressources houillères des régions de Souchez, d'Ablain-Saint-Nazaire, de Frémicourt, dont l'exploitation intensive serait si précieuse, sont très insuffisamment récupérées.

pour « poursuivre dans la métropole, en Algérie et dans les colonies une politique minière qui réserve à la France les richesses de son sous-sol et qui favorise tout d'abord les intérêts français, comptant sur le Gouvernement pour assurer l'exploitation intensive de ces richesses, tout en s'opposant à leur accaparement ».

Ainsi la vieille loi de 1810, qui avait résisté à tant d'assauts directs, s'effondre d'elle-même, et sa lettre ne lie pas plus que son esprit depuis que le ministre de l'Armement a fait attribuer des concessions de salines dans la Meurthe-et-Moselle à l'administration des Domaines, qui a eu ensuite toute liberté pour les rétrocéder, moyennant des conditions débattues, aux véritables exploitants. Ce tour de passe-passe administratif met fin, pour l'instant, à un conflit sans issue et dispensera nos législateurs de manifester, une fois de plus, leur impuissance à aboutir ; il donnera de bons ou de mauvais résultats suivant la manière dont il sera pratiqué : l'important, c'est que l'État use de la toute-puissance qu'il s'est arrogée de façon à surexciter l'initiative individuelle, et il peut le faire, sans tuer la poule aux œufs d'or, s'il établit par les faits que tout homme ou toute société ayant fait une découverte minière pourra en tirer bénéfice, sans d'interminables délais, avec l'unique réserve que l'État aura aussi sa part et que l'intérêt national sera garanti par une exploitation rationnelle, probe et française.

Bien des gens estiment que cela ne suffit pas. L'initiative privée est un levier puissant, mais à la laisser agir seule, on n'accomplira pas toute la tâche qui s'impose ; les prospecteurs iront toujours fouiller aux mêmes endroits, là où les connaissances actuelles rendent plus probables des découvertes profitables ; mais il y a peu de chances pour que, s'aventurant en terrain inconnu, ils effectuent les reconnaissances hasardeuses qui sont pourtant nécessaires si nous voulons procéder à un inventaire complet et méthodique. Ainsi d'autres forces doivent entrer en jeu, disposant de moyens moins limités, et moins astreintes à viser le profit immédiat.

Ces forces, où les trouver? On peut, et c'est une première solution, les chercher dans une puissante association de nos firmes minières et métallurgiques, par exemple, dans le Comité

des houillères de France. Supposez que ce comité soit autorisé à prélever une taxe, mettons de 20 centimes par tonne, sur tout le charbon produit ou importé, pour alimenter une caisse des recherches minières ; on disposerait ainsi d'une annuité voisine de six millions, qui devrait être appliquée, suivant un programme largement étudié, à l'établissement de repères géologiques dans les régions mal connues de notre tréfonds.

Cette solution présente le grand avantage de remettre le problème à résoudre en des mains puissantes, habituées à l'initiative et intéressées au succès. Pourtant on peut se demander ce qui arriverait si le Comité des houillères venait, au cours de ses sondages, à tomber sur une mine de fer ou de cuivre, ou sur une nappe pétrolifère ; surtout on pourrait l'accuser, à tort, j'en suis sûr, d'hésiter à rechercher des gisements houillers capables de faire concurrence aux exploitations dont il centralise et représente les intérêts. Enfin, à quel titre, et sous quelle forme l'intérêt public ferait-il entendre sa voix?

Pour toutes ces raisons, c'est à l'État qu'il appartient d'agir. Il représente les intérêts permanents du pays ; il a en mains la puissance financière et législative qui lui permet de constituer et de doter la caisse des recherches minières, soit par une taxe sur la houille extraite et importée, soit par un prélèvement sur le « superbénéfice » des exploitations minières ; enfin, il lui est loisible d'établir, avec pleines garanties d'indépendance et de savoir, un « comité de sondages » chargé d'élaborer un programme de recherches minières et scientifiques en France et dans nos colonies : mieux que n'importe quelle institution privée, il pourrait faire appel au concours de nos ingénieurs des mines, des professeurs de géologie de nos Universités, et aux autres compétences reconnues, et tenir la main à ce que sa propre administration ne vienne pas, comme le cas s'est produit trop souvent, se mettre en travers d'une œuvre tentée en dehors d'elle.

Il y a plus : supposez que le budget envisagé permette d'effectuer une dizaine de sondages par an ; tous ne donneront pas, bien entendu, de résultats immédiats, mais n'y en eût-il qu'un sur vingt, voyez combien favorable serait la

situation ; alléchés par ce premier résultat, les particuliers et les associations mettraient en train de nouveaux sondages dans la zone minière ainsi révélée ; au bout de cinq ou six ans, l'initiative privée, complétant l'œuvre administrative, aurait jaugé et délimité le nouveau bassin ; mais alors, l'État serait en belle posture vis-à-vis des demandeurs en concession : « Pardon ! leur dirait-il, ce bassin, c'est moi qui l'ai découvert, et vos recherches ont présenté moins d'aléa que si je n'avais rien fait ; il est donc équitable que nous partagions ces richesses trouvées d'abord par moi sur mon propre fonds. » Et le raisonnement serait si juste, que personne n'y trouverait à redire. Ainsi, la communauté s'indemniserait largement des recherches effectuées par ses soins ; et les sondages infructueux eux-mêmes ne le seraient qu'en apparence, car en établissant la carte géologique du sous-sol, et en réduisant la part du hasard dans les prévisions, ils prépareraient de profitables découvertes.

Il faut cependant prévoir l'objection que ne manqueront pas de faire ceux qui, ayant eu affaire à nos administrations, en ont éprouvé la lenteur et l'esprit tâtillon : « Vous imaginez-vous bonnement, diront-ils, qu'un comité de fonctionnaires pourra faire autre chose que noircir du papier? Et ne savez-vous pas que si, par extraordinaire aventure, l'État découvrait une mine, son principal souci serait de l'exploiter lui-même et de la garnir du haut en bas avec de nouveaux fonctionnaires? » Il y a là un double danger qu'il serait vain de nier, et injuste d'exagérer. Ce qui paralyse trop souvent nos administrations, c'est qu'elles se brident les unes les autres par des formalités indéfinies et des paperasseries compliquées ; mais l'esprit de guerre en a pénétré quelques-unes et leur a appris la valeur du temps. Qu'on donne au département des recherches minières, composé du comité des sondages et d'un organe d'exécution, un budget, l'autonomie, un chef énergique qui centralise l'autorité et la responsabilité ; je suis convaincu qu'on obtiendra un bon rendement et que, loin de barrer la route aux initiatives individuelles, on les suscitera en les guidant.

Mais ce qu'il ne faut à aucun prix, c'est que l'État exploite lui-même ; là-dessus, tout le monde est d'accord, sauf cer-

tains esprits qu'on ne saurait convaincre parce que leurs raisons sortent des nuages de la pure doctrine ; le fonctionnement lamentable des mines fiscales prussiennes du bassin de Sarrebruck est une preuve que l'incapacité à gérer économiquement des affaires industrielles est commune à toutes les administrations, et nous n'avons pas besoin d'alourdir notre budget en faisant de nouvelles écoles et en courant à d'inévitables déboires.

Tel est, réduit à ses grandes lignes, le plan d'action que je préconise ; qu'on le discute, qu'on le combatte, qu'on l'amende ; mais pour Dieu ! qu'on ne laisse pas les intérêts les plus sacrés de la patrie aller à vau-l'eau par paresse d'esprit ou par impuissance de décider ; nous serions indignes de la victoire, si nous n'étions pas capables d'en faire jaillir une France régénérée et prospère.

L. HOULLEVIGUE

CORRESPONDANCE

A Monsieur E. Lavisse.

Paris, 11 novembre 1918.

Mon cher Confrère,

Dans la *Revue de Paris* des 15 octobre et 1er novembre, un écrivain, qui ne signe pas, a publié, contre la politique pontificale et, si on prend à la rigueur les intentions et les termes, contre le pape Benoît XV, des pages qui ont dû paraître, à d'autres encore qu'à moi, lourdes d'accusations et légères de preuves. Je les ai trouvées singulièrement éloignées de l'esprit et de la méthode de l'histoire. Mon étonnement n'a pas été moindre de m'y voir nommé. Et à quelle occasion! D'après l'auteur, j'aurais, involontairement, failli mettre en danger l'alliance franco-russe. Ce n'est pas rien! Voyons donc si les faits répondent à l'espoir qu'on a mis en eux. Ils sont racontés en bonne place, dans un paragraphe où l'on prétend prouver que la diplomatie du Saint-Siège a cherché « à briser le lien qui tient l'Entente assemblée ». Quelques lignes d'introduction, brèves et tranchantes, les précèdent, comme il convient quand on énonce un grand dessein, et qu'on va le soutenir d'arguments à sa taille.

Que s'est-il donc passé? Mes souvenirs sont très nets.

Un voyageur traverse Rome, au printemps de 1915; il n'a reçu de personne mission d'y venir, il n'y remplit aucune charge, même il est libre de ces projets d'information, de sacrés conseils, de renouvellement du monde par nos petites méthodes, qui s'emparent de tant de visiteurs de Rome. Ce voyageur va naturellement au Vatican; il a l'insigne honneur d'être reçu par le Souverain Pontife, rend visite à quelques prélats, retrouve, dans la ville, des amis de l'avant-veille. Il voit que le pape souffre de penser que, le jour de la victoire, la basilique de Sainte-Sophie, bâtie par Justinien, sur les ruines de l'ancienne basilique de Constantin, par un prince catholique, pour le culte catholique, doit, d'après des accords non publiés, connus seulement par la renommée, être remise aux mains des Russes, avec la ville de Constantinople, avec les Détroits, avec la domination de l'Orient. Si les stipulations projetées sont maintenues, la célèbre église, depuis longtemps

en servitude, désaffectée, inhabitée, devenue mosquée, passera donc au schisme grec? Cette merveille, consacrée par l'onction catholique, ne verra point réparée l'injure qu'elle a subie. Elle servira l'influence russe qui, religieusement, s'opposait à l'influence française.

Je n'avais pu causer de ces choses, avec plusieurs personnages italiens ou français, sans ressentir très vivement la peine d'une telle injustice, alors probable. N'ayant pas d'autre puissance, je pensai que je pourrais, du moins, sur ce grave sujet, publier une note dans un journal. Je l'ai écrite, je l'ai envoyée à Paris : l'article, comme tant d'autres, a été supprimé par la censure. Seul M. *** a pu, sans doute, en avoir connaissance.

Que deviennent ces faits, sous la plume de l'anonyme rédacteur de la *Revue de Paris*? Les lecteurs s'en souviennent. Noirs desseins de la politique pontificale, pièges tendus à ma candeur, danger grave couru par l'alliance franco-russe, intelligence suprême de la censure sauvant le monde : toutes les grandes orgues sont en mouvement. Il suffit de rappeler la phrase du début et celle de la fin, pour voir ce que certaines gens peuvent faire de bruit avec peu de chose. C'est une faculté qui voisine avec le don de création, bien qu'elle soit d'un ordre moins relevé. « Exciter l'animosité de la France contre l'Angleterre, et de l'Italie contre l'Angleterre et la France, ne pouvait mener bien loin si l'on ne réussissait, en même temps, à briser l'alliance franco-russe. La chancellerie pontificale en voulut tenter l'aventure... La censure se méfia et, d'un coup de ciseaux, conjura le danger. »

En vérité, l'idée fixe conduit ceux qu'elle possède à tout dramatiser. Qui peut dire sérieusement que la France eût couru le moindre péril si, voilà trois ans, un article eût paru, demandant qu'au jour de la paix, une basilique de Constantinople fît retour à l'Église Mère? Quels sont les catholiques qui n'ont pas formé ce vœu-là? Tous, tous sont d'accord, comme ils l'étaient en 1915. Et pourquoi ne pas l'exprimer, avec mesure, mais nettement, sans périphrase, comme il faut dire les choses pour être entendu? Les termes d'une convention conditionnelle, — aujourd'hui ruinée d'ailleurs, — sont-ils tellement sacrés qu'ils échappent à toute observation? Le prestige de la France n'eût-il pas grandi dans tout l'Orient, si nous avions, là encore, mieux compris qu'il existe un lien mystérieux et certain entre notre honneur et celui de l'Église? Et l'on ferait un reproche à un écrivain d'avoir eu cette idée de justice? D'avoir essayé de la dire? On imagine je ne sais quelle machination, quand le bon sens, l'intérêt français et la foi dictent eux-mêmes la solution ! Quel abus des mots ! Que toute cette querelle est pitoyable ! Et j'ajoute que la qualité d'un argument pareil, l'idée seule d'en faire usage, montrent ce que vaut la thèse elle-même.

Recevez, je vous prie, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

RENÉ BAZI

Nous avons, selon l'usage, communiqué cette lettre à l'auteur de l'article critiqué par M. René Bazin. Nous avons reçu de lui la lettre que voici :

Monsieur le Directeur,

Les faits sont donc avérés, M. René Bazin l'accorde ; et il n'en conteste que mon interprétation. Je prends acte du premier point : voyons ce qui est du deuxième.

Il paraît à M. René Bazin qu'on pouvait, au printemps de 1915, exciter l'opinion française à réclamer pour l'Église romaine Sainte-Sophie de Constantinople sans émouvoir la Russie ni mettre l'alliance en danger. L'alliance, il se peut ; mais une négociation qui importait au premier chef au bon fonctionnement de l'alliance, cela, je l'affirme. La Russie jugeait le moment venu de réaliser des aspirations anciennes et obstinées : de s'établir sur les Détroits et de ramener à Sainte-Sophie un patriarche orthodoxe. Les gouvernements responsables de l'Angleterre et de la France se sentaient obligés de céder à son désir.

C'est alors qu'une puissance neutre, hostile à la Russie notre alliée, et intéressée, pour des raisons dont plusieurs sont légitimes, à entraver un développement auquel la France à son corps défendant avait dû consentir, suggéra [1] discrètement à M. René Bazin de jeter les catholiques français à la traverse des accords déjà signés ou près de l'être. Or, dans le même temps, la même puissance neutre pratiquait partout une politique dont le succès aurait grandement servi l'Allemagne.

Assurément M. René Bazin ne connaissait pas toute cette politique ; c'est pourquoi j'ai dit et je maintiens que la curie pontificale l'engageait dans un mauvais pas, et que la censure, pour l'en avoir tiré, s'est acquis quelque titre à son indulgence.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

***

1. M. René Bazin dira peut-être que Benoît XV ne lui a rien demandé, mais c'est un des principes de la politique que de faire inventer à l'interlocuteur ce qu'on attend de lui.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1918

		Pages
ANATOLE FRANCE . . .	Souvenirs. — V.	5
JOSEPH BÉDIER. . . .	Nos Aérostiers. — I.	17
ABEL BONNARD.	La France et ses Morts.	51
PAUL DE CHÈVREMONT.	Deux Voyages officiels à Constantinople. — I. . . .	83
PAUL WENZ.	Le Pays de leurs Pères (2e partie).	115
ADOLPHE BLANQUI. . .	Souvenirs d'un Étudiant sous la Restauration. — II.	158
LOUIS-HENRI DESTEL.	Le Poteau.	177
***	La Politique de Benoit XV. — II.	183

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1918

JOSEPH BÉDIER	Nos Aérostiers. — II.	225
PIERRE BENOIT	L'Atlantide (1re partie).	242
PAUL DE CHÈVREMONT.	Deux Voyages officiels à Constantinople. — II. . .	284
G. JEAN-AUBRY.	Paul Verlaine et l'Angleterre. — II.	303
COMMANDANT A. GRASSET. .	Les Massacres d'Ethe et de Gomery (Août 1914). . . .	320
PAUL WENZ.	Le Pays de leurs Pères (fin).	353
E.-G. SÉE.	Les Animaux et la Guerre. — I.	393
FERNAND VANDÉREM. .	Les Lettres et la Vie.	405
VICTOR PIQUET.	Les Réformes en Algérie et le Statut des Indigènes.	421

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1918

		Pages
ERNEST LAVISSE. . . .	Comme dans un Rêve	449
PIERRE BENOIT. . . .	L'Atlantide (2e partie)	452
ANDRÉ CHEVRILLON. .	Parmi les Américains. — I	502
E. SAINTE-MARIE PERRIN. .	Quand le Plaisir était fait d'Illusion	530
AMIRAL DEGOUY. . . .	Les Insurrections dans la Marine allemande	547
JACQUES BRINDEJONT.	Devant la « Victoire »	562
ARTHUR CHUQUET. . .	Décembre 1812 : Le Retour de l'Empereur. — I	574
G. JEAN-AUBRY	Paul Verlaine et l'Angleterre. — III	600
JULIEN JORAN	Le Général Gouraud au Collège et aux Armées	621
AUGUSTE DUPOUY. . .	Rouen et la Guerre	633
AUGUSTE GAUVAIN. . .	La Victoire du Droit	663

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1918

FRANÇOIS DE CUREL. .	La Comédie du Génie (Acte I)	673
ERNEST LAVISSE. . . .	Réflexions pendant la Guerre. — I	702
COMTESSE DE NOAILLES. . .	Poèmes. — I	709
ANDRÉ CHEVRILLON. .	Parmi les Américains. — II	716
PIERRE BENOIT.	L'Atlantide (3e partie)	744
ARTHUR CHUQUET. . .	Décembre 1812 : Le Retour de l'Empereur. — II	774
ARMÈN OHANIAN. . . .	La Danseuse de Shamakha. — I	800
BERNARD LAVERGNE. .	Conditions préalables d'une Société des Nations	825
COLONEL M.	L'Armée hellénique en Macédoine	839
E.-G. SÉE.	Les Animaux et la Guerre. — II	847
FERNAND VANDEREM. .	Les Lettres et la Vie. — Edmond Rostand	859
L. HOULLEVIGUE. . . .	L'Inventaire du Sous-sol français	876

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.

André Chevrillon promenait longuement le lecteur Au Maghreb *fécondé par la conquête française, et qu'Odette Keun, dans ses* Confréries d'Islam, *analysait le mysticisme irréductible des Arabes du Sud-Algérien.*

Les préoccupations absorbantes du présent et de l'avenir n'ont pas fait oublier à la REVUE DE PARIS *que traditionnellement elle consacre une place importante à l'évocation du passé immédiat ou lointain : elle a publié cette année les* Deux voyages officiels à Constantinople *de M. de Chèvremont; les* Belles fêtes d'autrefois *de Brada, les* Mémoires *d'Adolphe Blanqui,* le Paris en 1646 *de Batiffol, et surtout le* 1815 *et le* 1812 *d'Arthur Chuquet.*

Fidèle à ses traditions de féconde initiative littéraire, la REVUE DE PARIS *a mis en lumière des talents nouveaux. C'est ainsi qu'elle a donné* Maman, *l'émouvant récit de* Paul Darmentières, le Pays de leurs Pères, *de* Paul Wenz, *et, dans ses derniers numéros,* l'Atlantide, *de* Pierre Benoit *qui révèle un romancier.*

Au cours de l'année 1919, la REVUE DE PARIS *publiera :*

La continuation des **SOUVENIRS** *d'*Anatole France.

*Une série importante d'*Ernest Lavisse, **RÉFLEXIONS PENDANT LA GUERRE ;**

LA COMÉDIE DU GÉNIE, *de* François de Curel ;

La seconde **LETTRE A THÉOPHILE,** *de* Marcel Prévost ; *des* **POÈMES** *de* Henri de Régnier, Comtesse de Noailles, Abel Bonnard ;

M. Fernand Vandérem *suivra dans sa chronique l'évolution des lettres et de la vie ;*

Et M. Auguste Gauvain *donnera comme l'an dernier une étude mensuelle sur la politique étrangère.*

Nous publierons successivement les romans dont les noms suivent :

LES LAMPES VOILÉES, *par* Marcelle Tinayre ;

PÉCHERESSE, *par* Henri de Régnier ;

LA LANDE NOIRE, *par* J.-H. Rosny aîné ;

LA JOURNÉE BRÈVE, *par* Abel Hermant ;

LA VIE COMMENCE DEMAIN, *par* Guido da Verona, — *première œuvre du nouveau romancier italien qui ait été traduite en français.*

LIVRES NOUVEAUX

1914-1916,
Poèmes
par **Henri de Régnier.**

Les beaux vers que nous offre aujourd'hui M. Henri de Régnier reflètent les émotions d'un grand poète pendant les trois premières années de la guerre. Il les a placés sous l'invocation des poètes morts pour la France et de ceux qui combattent pour elle. Ils sont excellemment dignes des héros auxquels ils sont dédiés et du noble talent de leur auteur. Les admirateurs de M. Henri de Régnier y retrouveront sa forme somptueuse et raffinée, à la fois classique et parfaitement libre ; ils y goûteront le charme d'une sensibilité frémissante qui vibre au contact du drame inoubliable où sont également intéressées la patrie et l'humanité.

CLEMENCEAU
par **Georges Lecomte.**

Il arrive que des ouvrages historiques et biographiques présentent, outre les autres mérites qui leur sont propres, le même genre d'intérêt passionné qu'un roman. Cela dépend et du sujet et de l'auteur. Tel est le cas pour le volume que M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de lettres, consacre à M. Georges Clemenceau, nouvel académicien et « Ministre de la délivrance nationale ». Ce livre, mouvementé, pittoresque et plein de détails inédits, est par sa vérité même, aussi attachant que la fiction romanesque. Cela ne doit pas nous faire négliger sa portée morale, ni la haute leçon de patriotisme et d'énergie qui s'en dégage.